LITTERATURE CHINOISE

1
1974

Sommaire

ECRITS DE LOU SIN

Regret du passé (*nouvelle*) 3
Que se passe-t-il après le départ de Nora? (*essai*) 27
De l'émancipation de la femme (*essai*) 35

NOUVELLES

Toujours le premier à la tâche — *Hao Jan* 38
Une jeune pionnière — *Siao Kouan-hong* 59
En quête d'expérience — *Tcheou Yong-tchouang* 72
Le récif introuvable — *Cheh Min* 88
Le chant de l'ideal — *Lieou Yang* et *Houa Tong* 107

POEMES

Notre guide bien-aimé — *Saifudin* 122
Les vertes tentes — *Li Long-yun* 124
Nouvel aspect d'une région forestière — *Kouo Siao-lin* 127
Dans le train — *Li Hai-tsi* 130
Pêcheurs d'huîtres perlières — *Hsiang Ming* 133
Eleveurs d'huîtres perlières — *Hsiang Ming* 136

RECITS

Pêche sous la glace — *Pao Kiun* 140
En vacances chez mes oncles — *Ma Lien-fen* 147
Le vieux chef — *Ki Chouei-yuan* 154
Un cadre paysan — *Tcheou Miao* 162

NOTES LITTERAIRES
Deux portraits de femmes chinoises — *Tang Tao* 172
Les ouvriers-écrivains — *Wou Ming* 181

EXPOSITIONS
Peindre pour la révolution — *Sin Wen* 187
L'art des défricheurs — *Siu Houai-king* 194

CHRONIQUES 199

HORS-TEXTE
Peintures des paysans du district de Hou-hsien 186-187
Le vieux secrétaire du Parti — *Lieou Tche-teh*
Sarclage de printemps — *Li Feng-lan*
Le poulailler de la commune — *Ma Ya-li*
Un match de basket-ball — *Pai Tien-hsiuè*
Exercice de tir à la cible, à moments perdus — *Tchang Tchouen-hsia*
Diligence et économie — *Tchang Lin*
Sur les rives du Lao-ho — *Tchang Min-cheng*
Choix de peintures exécutées par les jeunes gens instruits installés dans le Grand Désert du Nord
Le gong matinal — *Hao Po-yi* 58-59
Admission au Parti — *Li Ping* 106-107
Sur l'aire de battage — *Tchao Siao-mo* 126-127
Après le travail — *Tchen Yi-ming* 180-181

Notre couverture:
Aiglonne aux ailes déployées (*peinture de style traditionnel*) — *Eou Yang*

Notre couverture-verso:
L'exposition des machines agricoles de la commune (*gravure sur bois en couleurs*) — *Kouo Wen-cheou*

N° 1, 1974

Regret du passé

— Cahier de Kiuan-cheng

Si j'en suis capable, je voudrais laisser par écrit mes remords et mes chagrins, pour la mémoire de Tse-kiun et pour moi-même.

Elle est si morne et vide, cette chambre de la Maison des Provinciaux, délabrée et oubliée dans la solitude! Que le temps a passé vite, depuis l'époque où j'ai aimé Tse-kiun et où, grâce à elle, je m'étais échappé de ce lieu morne et vide; cela fait déjà une année pleine. Par un malencontreux hasard, lorsque je suis revenu dans cette maison, c'est justement cette même chambre, et elle seule, qui se trouva libre. Comme toujours, cette même fenêtre aux carreaux cassés; devant la fenêtre, ce même acacia à moitié mort et cette vieille glycine; derrière la fenêtre, cette même table carrée, ces mêmes murs lézardés et, contre un pan de ces murs, ce même lit de planches. Lorsque, tard dans la nuit, étendu tout seul sur ce lit, il me semble que tout est demeuré comme au temps où je n'avais pas encore été vivre avec Tse-kiun; ce laps de temps d'une année est anéanti, il n'a jamais existé; je n'ai jamais quitté cette chambre délabrée pour fonder dans la ruelle du Bon présage un petit foyer plein d'espoir.

Mais il y a pire encore. Cette chambre, l'année dernière, n'était pas aussi vide et morne, car l'atmosphère en était imprégnée d'attente: l'attente de Tse-kiun. Lorsque dans l'énervement d'avoir trop attendu, j'entendais distinctement le bruit des hauts talons sur le chemin pavé de briques, j'étais soudain rempli d'enthousiasme! Je voyais bientôt sa figure ronde, pâle, souriante avec ses fossettes, ses bras également blancs et fins, sa veste de cotonnade à rayures et sa jupe noire. Elle apportait avec elle les tendres feuilles de cet acacia à demi-mort, devant la fenêtre; elle me les mettait sous les yeux avec ces grappes de fleurs de glycine qui pendent au vieux tronc solide comme du fer.

A présent, il ne reste plus de semblable que le morne et le vide; Tse-kiun ne reviendra sûrement plus, jamais plus, jamais plus. . .

Quand Tse-kiun n'était pas dans ma chambre délabrée, je ne voyais rien de ce qui m'entourait. Dans l'extrême abattement que rien ne distrayait, je m'emparais au hasard d'un livre; science ou littérature, peu m'importait; de toutes façons, tout m'était égal. Je lisais, je lisais, et soudain je m'apercevais que j'avais déjà tourné plus de dix pages sans avoir retenu un seul mot. Seules, mes oreilles se tenaient en éveil; j'entendais tous les bruits de chaussures de ceux qui passaient devant la porte d'entrée; je distinguais les pas de Tse-kiun quand ils se rapprochaient. . . mais souvent ils devenaient peu à peu indistincts pour se perdre finalement dans le concert des autres pas. Je détestais le bruit des semelles de coton piqué du fils du concierge, qui ne ressemblait pas du tout au bruit des chaussures de Tse-kiun. Je détestais également celui que faisaient les chaussures de cuir neuf que mettait souvent un petit jeune homme habitant dans la cour voisine et qui se couvrait la figure de crème de beauté; ce bruit-là ressemblait trop à celui des chaussures de Tse-kiun.

Son pousse-pousse ne s'était-il pas renversé? N'était-elle pas blessée, pour avoir heurté un tramway? . . .

Je prenais alors mon chapeau dans l'intention d'aller la voir chez elle, mais son oncle paternel ne m'avait-il pas déjà jeté des injures au visage?

Tout à coup, le bruit de ses chaussures s'approchait enfin, de plus en plus sonore. Je courais à sa rencontre; elle avait déjà passé sous les ramées de glycine et les fossettes de son sourire m'apparaissaient. Elle n'avait donc pas eu d'ennuis avec son oncle à la maison; mon cœur s'apaisait. Nous nous regardions en silence pendant un court moment; la chambre délabrée se remplissait alors de mes discours; je parlais de la tyrannie de la famille, je discutais du renversement de la coutume surannée et de l'égalité entre homme et femme, je parlais d'Ibsen, de Tagore, de Shelley...

Elle inclinait toujours la tête, souriante, ses yeux tout brillants de curiosité enfantine. Il y avait justement au mur, fixée par des punaises, une gravure montrant Shelley, le buste nu; ce portrait, un de ses plus beaux, avait été découpé dans une revue. Je le lui désignais du doigt; elle y jetait un regard fugitif, puis baissait la tête, comme gênée. A cet égard, Tse-kiun n'était pas encore complètement débarrassée des idées désuètes. Je réfléchis, par la suite, que mieux valait mettre à la place de ce buste le portrait commémoratif de Shelley, celui qui le représente noyé dans la mer, ou un portrait d'Ibsen. Mais finalement je ne le changeai jamais, et maintenant, je ne sais même plus ce qu'il est devenu.

«Je n'appartiens qu'à moi-même, aucun d'eux n'a le droit d'intervenir dans mes affaires!»

C'est là une phrase qu'elle prononça un jour, après six mois de relations amicales. Nous reparlions ce jour-là de son oncle chez lequel elle habitait, et de son père resté au pays natal. Elle s'était recueillie un instant, puis elle avait fait cette déclaration, clairement et tranquillement. Auparavant, je lui avais exposé toutes mes opinions, je lui avais parlé de ma vie et de ma famille, et avoué mes défauts; je lui cachais bien peu de chose; ainsi m'avait-elle entièrement compris. Mais ces quelques mots avaient fortement secoué mon âme, bien longtemps après, ils résonnaient encore à mes oreilles, ce qui me donnait une joie folle, indicible. J'en avais conclu que la femme chinoise n'était nullement un sujet sans espoir, comme le prétendaient les pessimistes, et je prévoyais, dans un proche avenir, la naissance d'une radieuse aurore.

Quand je la reconduisais jusqu'à la porte d'entrée, nous avions coutume de garder entre nous une bonne distance de plus de dix pas; comme de coutume, la figure du vieux aux moustaches à la «barbue» se collait au carreau sale de la fenêtre, de telle façon que le bout de son nez s'écrasait en une petite surface carrée contre la vitre; arrivés dans la cour du devant, comme d'habitude encore, nous voyions apparaître derrière les carreaux lumineux le visage du jeune élégant enduit d'une épaisse couche de crème de beauté. Regardant droit devant elle, fièrement, Tse-kiun s'en allait; elle n'avait rien vu, et moi aussi je rentrais fièrement dans ma chambre.

«Je n'appartiens qu'à moi-même, aucun d'eux n'a le droit d'intervenir dans mes affaires!» Cette pensée était dans son cerveau bien plus entière et forte que dans le mien. Qu'est-ce que cela pouvait bien représenter pour elle un demi-pot de crème de beauté et le bout carré d'un nez écrasé?

Je ne me rappelle déjà plus très bien de quelle manière, en ce temps-là, je lui avais exprimé la pureté et l'ardeur de mon amour. Pas seulement maintenant, même tout de suite après l'événement, le souvenir s'en était déjà estompé; j'avais pourtant essayé de rétablir dans la nuit même ce qui s'était passé; mais il n'en restait déjà plus que quelques fragments, et après un ou deux mois de vie commune, ces quelques fragments eux-mêmes s'étaient aussi perdus, évanouis comme un rêve. Je me souviens seulement que, pendant la quinzaine de jours qui avait précédé, j'avais minutieusement étudié l'attitude à prendre pour ma déclaration, l'ordre des paroles que je devais dire, et jusqu'à la manière de me tenir si j'essuyais un refus. Pourtant, le moment venu, tout fut inutile et, dans mon désarroi, je me conduisis malgré moi comme je l'avais vu faire à l'écran.

Plus tard, quand j'évoquais cette scène, j'en restais honteux, mais c'était pourtant elle que ma mémoire gardait avec fidélité. A ce point de vue, elle est restée jusqu'aujourd'hui comme l'unique lampe dans une chambre noire, et dans cette lumière je me revois serrant la main de Tse-kiun, des larmes dans les yeux, et mettant un genou à terre devant elle.

Sur le moment, non seulement je ne savais plus ce que je faisais, mais je ne pouvais non plus prêter aucune attention aux paroles et aux gestes de Tse-kiun. J'avais compris seulement qu'elle consentait à ma demande. Je me rappelle pourtant vaguement qu'elle avait pâli, puis rougi jusqu'à devenir peu à peu écarlate. C'était une rougeur que je ne lui avais jamais connue auparavant et que je ne lui revis jamais par la suite. Ses yeux d'une innocence enfantine avaient une expression de souffrance et de joie, mais ce regrad où le doute et l'étonnement se mêlaient évitait le mien avec effort et, désemparé, semblait vouloir fuir par la fenêtre.

J'avais conscience qu'elle m'était déjà promise, mais je ne sus jamais de quelle manière elle me l'avait dit, et si même elle me l'avait dit.

En revanche, elle se rappelait, elle, toutes mes paroles, comme si elle les avait apprises par cœur; elle les récitait intarissablement, de mémoire. Elle semblait garder sous les yeux un écran, invisible pour moi, sur lequel se reproduisaient tous mes faits et gestes qu'elle racontait d'une façon très vivante, avec force détails, y compris le puéril instantané cinématographique auquel je ne voulais absolument plus repenser. Dans la nuit avancée, quand la rumeur humaine fait place au silence, le moment de la répétition arrivait. Nous étions l'un en face de l'autre. Je subissais sans cesse interrogations et examens; je recevais en outre l'ordre de répéter les paroles déjà dites, et il fallait toujours qu'elle les complétât ou les rectifiât: comme si j'étais un élève de quatrième ordre.

Les répétitions s'espacèrent peu à peu. Mais quand je la voyais, les yeux fixés dans le vide, l'esprit concentré, son expression devenant de plus en plus douce et ses fossettes plus creusées, je savais qu'elle repassait sa leçon. Je craignais fort qu'elle ne revît en pensée ma scène de cinéma comique, mais je constatais aussi qu'immanquablement elle allait la revoir, et que de toute sa volonté, elle voulait la revoir.

Elle ne la trouvait nullement risible; alors que moi, je jugeais cette scène ridicule, blâmable même, elle ne la considérait pas ainsi. Cela je le savais pertinemment, parce qu'elle m'aimait avec ardeur et pureté.

La fin du printemps de l'année dernière fut la période de ma vie où je fus le plus heureux et aussi le plus affairé. Mon cœur s'était calmé, mais d'autres éléments de mon être s'étaient trouvés fort affairés en même temps que mon être physique. C'est à ce moment-là seulement que nous avons commencé à sortir ensemble dans la rue et que nous sommes allés plusieurs fois au parc; mais le plus souvent, nous partions à la recherche d'un logement. En cours de route, je sentais souvent se poser sur nous des regards inquisiteurs, moqueurs, à l'expression sale et méprisante. Si je faiblissais un instant, je sentais tout mon corps se contracter, et j'étais alors obligé de faire appel à ma fierté et à mon esprit de résistance pour me ressaisir. Mais Tse-kiun était d'un grand courage, elle marchait d'un pas sûr comme si rien n'existait alentour, ne prêtant aucune attention à tout cela.

Trouver un logement n'était vraiment pas chose facile; la plupart du temps on nous refusait sous un prétexte quelconque; il nous arrivait pourtant de juger nous-mêmes que celui qu'on nous proposait ne nous convenait pas. Au début, nous étions exigeants dans notre choix; non que nous fussions excessivement difficiles, mais ces demeures ne ressemblaient vraiment pas à des endroits où nous aurions pu habiter en toute sérénité. Au fur et à mesure de nos recherches, nous en étions réduits à ne plus désirer qu'une chose: que l'on veuille bien nous accepter. Après en avoir visité plus de vingt, nous étions enfin tombés sur un logement qui pouvait aller, provisoirement: deux chambres exposées au sud dans une petite maison de la rue du Bon présage. Le propriétaire était un petit fonctionnaire assez raisonnable; il gardait pour lui la partie principale de la maison et ses deux ailes. Il n'avait qu'une femme et une petite fille qui n'avait pas encore un an. Une femme de la campagne faisait office de bonne à tout faire; il suffisait que l'enfant ne pleurât pas pour que la maison fût très calme.

Si simple que fût notre mobilier, il nous avait néanmoins coûté plus de la moitié de la somme que j'avais pu me procurer. Tse-kiun avait même vendu pour m'aider son unique bague et ses boucles d'oreilles. J'avais eu beau chercher à l'en empêcher, elle avait tenu absolument à les vendre; je n'insistai plus, sachant qu'elle ne serait jamais à son aise dans notre foyer si elle n'y mettait sa part.

Il y avait beau temps qu'elle s'était ouvertement disputée avec son oncle, à tel point qu'il l'avait reniée comme nièce. De mon côté, j'avais successivement rompu avec les quelques amis qui, sous couvert de bons conseils, avaient, en réalité, peur pour moi ou étaient jaloux, tout simplement. Cela nous donnait plutôt de la tranquillité. Chaque jour, après mon travail, bien que ce fût déjà presque le crépuscule, et que le tireur de pousse-pousse tînt toujours à avancer si lentement, nous avions tout de même encore un moment de solitude à deux. Nous commencions alors à nous regarder sans parler, puis nous nous mettions à causer à cœur ouvert et avec intimité, puis s'installait à nouveau le silence entre nous. La tête basse, nous paraissions plongés dans de profondes réflexions, mais au fond nous ne pensions à rien. Peu à peu, les sens en éveil, j'avais su lire comme dans un livre tout son corps et aussi son âme. En moins de trois semaines, j'avais l'impression de la comprendre déjà avec bien plus de profondeur, et d'avoir fait tomber entre nous bien des barrières dont j'avais d'abord ignoré l'existence mais qui étaient bel et bien des barrières.

De jour en jour Tse-kiun devenait plus vive et plus active. Par exemple, elle n'aimait pas les fleurs; j'avais acheté à la foire du temple deux pots de plantes de jardin; faute d'avoir été arrosées, quatre jours plus tard elles mouraient de sécheresse dans un coin; quant à moi, je n'avais pas le temps de m'occuper de toutes ces choses. Par contre elle adorait les animaux: elle avait probablement attrapé cette manie auprès de la femme du fonctionnaire. En moins d'un mois, ma famille compta soudain de nouveaux membres; quatre petits poussins se promenaient dans la cour en compagnie d'une dizaine d'autres appartenant à la propriétaire; elles savaient toutes deux reconnaître la physionomie des poussins et distinguer leur bien. Il y avait un petit chien pékinois, blanc avec des taches noires, acheté lui aussi à la foire du temple; il devait posséder un nom d'origine, mais Tse-kiun le gratifia d'un autre: Ah-souei (le suiveur). Je l'appelais donc Ah-souei sans toutefois aimer ce sobriquet.

Il est vrai que l'amour a besoin de renouvellement, de développement et d'invention. J'en avais parlé à Tse-kiun et elle avait incliné la tête avec compréhension.

Ah! comme la nuit était sereine et heureuse!

La tranquillité et le bonheur ont besoin d'être consolidés et nous fûmes alors toujours tranquilles et heureux. Lorsque nous étions encore dans la Maison des Provinciaux, il subsistait entre nous des heurts d'opinions et des incompréhensions. Mais depuis que nous habitions dans la maison de la ruelle du Bon présage, tout cela avait disparu. Sous la lumière de la lampe, assis face à face, nous passions notre temps à savourer la joie, pareille à une renaissance, de la réconciliation qui suit les disputes.

Tse-kiun avait même grossi, son teint était devenu plus vif et plus rose. Il était seulement regrettable qu'elle fût très occupée. Vaquant aux soins du ménage elle n'avait même plus le temps de bavarder, encore moins celui d'étudier ou de se promener. Nous nous disions souvent qu'il aurait fallu engager une femme de ménage.

Quand je rentrais, vers le soir, en remarquant son air de mécontentement contenu, j'étais également mécontent; et ce qui me peinait encore plus, c'était de la voir s'efforcer de se composer un visage souriant. J'avais pu heureusement découvrir que cela venait d'une querelle sourde avec la femme du petit fonctionnaire, et la mèche conductrice de l'explosion n'était autre que les poussins des deux familles. Mais pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé? On doit toujours avoir une maison indépendante, une demeure comme la nôtre ne nous convenait pas.

Le chemin de ma vie était aussi tracé; six jours de la semaine, je faisais la navette entre ma maison et mon bureau. Au bureau, je copiais et recopiais des documents officiels et des lettres, et à la maison, nous nous asseyions l'un en face de l'autre, ou bien je l'aidais à allumer le fourneau blanc en terre battue, à faire bouillir le riz et à cuire à la vapeur des petits pains. C'est à cette époque que j'ai appris à faire la cuisine. Je m'alimentais bien mieux que lorsque j'habitai la Maison des Provinciaux. L'art culinaire n'était pas le fort de Tse-kiun, mais elle y mettait toute son âme. En la voyant si préoccupée jour et nuit, je ne pouvais faire autrement que de me préoccuper avec elle, c'est une façon de partager ensemble douceur et amertume. N'avait-elle pas le visage couvert de sueur toute la journée, ses cheveux courts collés au front, et les mains qui devenaient si rugueuses?

Et puis elle devait nourrir Ah-souei et les poussins; dans toutes ces tâches, elle était indispensable.

Je l'exhortai sincèrement au repos, lui disant que j'aimerais mieux ne pas manger que de la voir se fatiguer de la sorte. Elle me jeta simplement un regard, sans prononcer une parole, mais ne put dissimuler une expression attristée, et je n'osai plus rien ajouter. En fin de compte, elle continua à se fatiguer.

Un jour, le malheur que je pressentais arriva en effet. C'était la veille de la fête du double dix*; j'étais assis dans un coin, en proie à une demi-torpeur, pendant que Tse-kiun faisait la vaisselle, quand on frappa à la porte. J'allai ouvrir; c'était le garçon de bureau qui me remit un pli ronéotypé. J'en devinai un peu le contenu et me plaçai sous la lampe pour lire:

Par ordre du directeur, Che Kiuan-cheng est destitué de ses fonctions.

Le secrétariat

9 octobre

Il y avait longtemps, du temps de la Maison des Provinciaux, que je prévoyais ce coup: «Crème de beauté» était un partenaire de jeu du deuxième fils du directeur; il devait à coup sûr assaisonner nos relations pour en faire un rapport. On pouvait s'étonner que le coup n'ait pas été porté plus tôt, et je n'aurais su, au fond, le considérer comme un choc puisque, de longue date déjà, j'avais pris la résolution d'aller travailler ailleurs comme copiste, de donner des leçons, ou bien encore, bien que cela demandât plus d'efforts, de m'occuper de la traduction d'œuvres étrangères, d'autant plus que le rédacteur de la revue *Amis de la liberté* était de mes connaissances; je l'avais rencontré bien des fois et je lui avais même écrit deux mois plus tôt. Malgré tout, mon cœur se mit à battre, et Tse-kiun, si courageuse, changea elle aussi de couleur, ce qui me fit encore plus de mal. Elle était également devenue plus faible depuis quelque temps.

* Le 10 octobre, anniversaire de la Révolution de 1911 et date de la fête nationale jusqu'à la fondation de la République populaire.

— Quelle importance? dit-elle. Eh bien! nous allons faire autre chose. Nous...

Elle ne finit pas sa phrase, et je ne sus ni pourquoi ni comment cette voix sonnait creux à mes oreilles, tandis que la lumière de la lampe devenait toute pâle.

L'homme est un animal ridicule, il se laisse influencer par des riens. Nous nous regardâmes d'abord en silence, puis nous commençâmes à nous concerter, pour décider finalement de vivre aussi économiquement que possible sur la somme qui nous restait. Nous allions aussi mettre des annonces dans les journaux pour obtenir des travaux de copie et des leçons, et écrire au rédacteur en chef des *Amis de la liberté*, lui exposer ma situation actuelle et lui demander de m'aider en cette période critique en acceptant de publier ma traduction.

— Aussitôt dit, aussitôt fait! frayons-nous un nouveau chemin!

Et je me mis séance tenante à ma table de travail. Je repoussai la bouteille d'huile de sésame et l'assiette de vinaigre pendant que Tse-kiun m'apportait la lampe à la lumière pâle. Je rédigeai d'abord la petite annonce puis fis un choix parmi les bons livres à traduire; depuis notre déménagement je n'avais jamais touché à ces volumes qui étaient recouverts de poussière. Pour terminer, j'écrivis la lettre.

Je fus alors en proie à bien des hésitations, car je ne savais comment composer mes phrases. Le pinceau suspendu aux doigts, je concentrai ma pensée tout en scrutant la mine de Tse-kiun: sous la faible lumière de la lampe, elle me parut bien triste. Je n'aurais jamais cru qu'une aussi petite affaire pût avoir tant de prise sur l'énergique et courageuse Tse-kiun. Elle s'était en effet beaucoup affaiblie ces temps derniers, bien avant cette nuit-là. Aussi mon cœur fut-il très troublé lorsque se présenta soudain devant mes yeux l'image de la vie tranquille que nous menions dans la chambre délabrée de la Maison des Provinciaux silencieuse et calme. Les yeux fixes, j'aurais voulu la mieux voir, mais la lumière triste de la lampe s'interposait entre elle et moi.

Je ne terminai la lettre que bien plus tard; elle était très longue et m'avait beaucoup fatigué; j'avais l'impression d'être moi aussi devenu plus faible. Nous décidâmes alors d'envoyer dès le lendemain et l'annonce et la lettre. Puis, sans nous être concertés, nous redressâmes en même temps l'échine, en un mouvement accordé et sans que nous ayons prononcé une parole, nous eûmes le sentiment de posséder un même esprit d'endurance et de lutte et qu'un nouvel espoir allait naître.

Les coups venus du dehors sont au fond un stimulant propre à nous former un esprit nouveau. La vie des bureaucrates est comme celle de l'oiseau dans la cage de l'oiselier. Le peu de millet qu'il reçoit peut tout juste le maintenir en vie et non le faire grossir. Quand ce genre de vie se prolonge, les ailes paralysées, il ne sait plus voler même si, remis en liberté, il peut sortir de sa cage. M'étant tout de même libéré de ma cage, et profitant de ce que je n'avais pas encore oublié l'usage de mes ailes, j'allais dorénavant planer dans le vaste ciel nouvellement ouvert.

La petite annonce ne pouvait porter ses fruits en si peu de temps, mais traduire n'était pas non plus chose facile. Doutes et difficultés surgirent par centaines des livres que j'avais lus et que je croyais comprendre quand je me mis à les traduire. Je n'avançais que très lentement. J'étais décidé à y mettre toute ma force; à force de le feuilleter, mes doigts laissèrent des traces noires sur la tranche d'un dictionnaire presque neuf, ce qui montre combien j'étais consciencieux dans mon travail. Le rédacteur en chef des *Amis de la liberté* avait bien dit que sa revue ne laisserait jamais dans l'ombre les bons manuscrits littéraires. Je regrettais de ne pas avoir une chambre tranquille pour travailler, d'autant plus que Tse-kiun n'avait plus son calme d'antan ni ses petites attentions à mon égard. La vaisselle traînait en désordre partout dans la chambre, et l'atmosphère était tout imprégnée de la fumée du poêle; il m'était impossible de travailler avec quiétude. Je ne pouvais naturellement m'en prendre qu'à moi-même de n'avoir pas les moyens de me faire installer un cabinet de travail. Ah-souei et les poussins aggravèrent encore la situation. Les poussins avaient grandi et allumaient des disputes encore plus fréquentes entre les deux familles.

Il y avait aussi le problème alimentaire qui se renouvelle comme l'eau de la rivière. Tout le mérite de Tse-kiun consistait à savoir le résoudre: Trouver de l'argent après avoir mangé, s'occuper du

repas après avoir trouvé l'argent nécessaire, puis nourrir Ah-souei et donner à becqueter aux poussins. En dehors de cela, elle semblait avoir complètement oublié ce qu'elle savait autrefois et ne se rendait pas compte que ses appels pressants à l'heure des repas rompaient maintes fois le cours de ma pensée. J'avais beau lui montrer à table un air fâché, elle n'en tenait aucun compte et, insensible, continuait à manger de grand appétit.

Je mis cinq semaines à lui faire comprendre l'impossibilité où j'étais de me conformer aux heures fixes des repas quand je travaillais. Elle en fut peut-être contrariée, mais elle n'en laissa rien paraître. Dès lors, mon travail avança bien plus vite; en peu de temps, j'avais traduit cinquante mille mots. Encore quelques retouches, et je pouvais déjà les envoyer aux *Amis de la liberté*, avec deux petits articles que j'avais également rédigés. Tout cela n'empêchait pas l'histoire de la nourriture de continuer à me donner des ennuis. Cela m'est égal de manger des plats froids mais il arrivait qu'il n'y en eût pas assez, et même, certaines fois que le riz manquât, bien que mon appétit eût déjà beaucoup diminué à force de me creuser le cerveau en travaillant, assis chez moi toute la journée. En fait, elle avait donné à manger à Ah-souei avant moi, prenant même quelquefois sur le plat de mouton qui entrait si rarement dans nos menus. Elle disait que Ah-souei était bien maigre et que la propriétaire s'était encore moquée de nous, ce qu'elle ne pouvait en aucun cas supporter.

Il ne restait plus que les poussins pour partager mes restes. Je ne réalisai cette situation que bien plus tard, mais j'avais conscience que ma «place dans l'univers», comme dit Huxley à propos de la détermination de la place de chacun, était seulement entre le chien pékinois et les poussins.

Après de nombreuses protestations et à force d'insister, les poussins, devenus poulets, arrivèrent successivement sur la table accommodés en plats succulents; nous nous régalâmes de bonne chère pendant une quinzaine de jours avec Ah-souei. Mais il faut reconnaître qu'ils étaient bien maigres, car il y avait belle lurette qu'ils ne pouvaient plus obtenir que quelques grains de sorgho par jour. A dater de cet événement, ce fut bien plus calme chez nous. Mais Tse-kiun

fut très abattue; elle semblait accablée de tristesse et d'ennui, au point de ne plus vouloir ouvrir la bouche. Ah! comme l'on change vite, pensai-je.

Puis un jour vint où il nous fut également impossible de conserver Ah-souei. Nous n'avions plus l'espoir de recevoir d'où que ce fût une lettre qui pût nous sauver, et Tse-kiun n'avait plus depuis longtemps la moindre friandise à lui offrir pour l'inciter à faire le beau et à saluer avec ses pattes. De son côté, l'hiver arrivait avec une rapidité effrayante, l'installation du poêle de chauffage était un grand problème et Ah-souei, avec son grand appétit, était une charge bien lourde dont nous avions pu déjà sentir tout le poids. Même lui, nous ne pouvions plus le garder.

Si nous avions conduit Ah-souei à la foire du temple avec un brin de paille piqué sur son collier pour indiquer qu'il était à vendre, nous en aurions tiré quelque argent, mais nous ne pouvions ni ne voulions agir ainsi.

Finalement, je lui couvris la tête d'un sac et l'emmenai dans la banlieue ouest pour l'abandonner. Comme il tentait de me rattraper, je le poussai dans un trou, peu profond en réalité.

De retour à la maison, je trouvai Tse-kiun plus paisible, mais je fus saisi par son expression tragique. Je ne lui connaissais pas cette expression. Ah-souei en était naturellement la cause. Mais, y avait-il donc matière à dramatiser à ce point? D'autant plus que je ne lui avais rien dit de la bousculade dans le trou.

La nuit venue, quelque chose de glacial s'ajouta au tragique de son expression.

— C'est extraordinaire! Tse-kiun, qu'as-tu donc aujourd'hui? lui demandai-je, ne pouvant plus me contenir.

— Quoi? me répondit-elle, sans même me regarder.

— Tu as un air...

— Ce n'est rien... je n'ai rien.

Mais j'avais déjà compris qu'elle me prenait probablement pour un être sans cœur. Au fond, il m'aurait été plus facile de vivre si j'avais été seul. Il est vrai que, par fierté, j'avais négligé les relations sociales héritées de mes parents, et que depuis mon déménagement je m'étais également éloigné de toutes mes anciennes connaissances,

mais si je partais au loin, le chemin de la vie me serait encore largement ouvert. Si j'endurais la souffrance de cette vie déprimante, n'était-ce pas en grande partie pour elle? L'abandon de Ah-souei n'avait-il pas aussi la même cause? Mais la vue de Tse-kiun semblait être devenue si courte qu'elle ne s'en rendait nullement compte.

Je choisis une occasion pour lui faire entendre raison par allusion et elle inclina la tête comme si elle avait compris. Mais en l'observant par la suite, je vis qu'il n'en était rien, elle n'avait pas compris, à moins qu'elle ne m'eût pas cru.

Le froid de la température et le froid de son visage me réduisirent à ne plus pouvoir supporter de rester à la maison. Mais où aller? Dans la rue ou au parc? Là, au moins, je ne rencontrais pas de physionomie glaciale, mais le vent glacé vous y piquait la peau à l'en faire craquer. Finalement, je trouvai mon paradis à la bibliothèque populaire.

Je n'avais pas besoin de payer d'entrée, et deux poêles en fonte étaient installés dans la salle de lecture. Bien que le feu y fût à moitié mort, rien qu'à les voir installés on avait l'impression d'avoir plus chaud. Quant aux livres, il n'en existait pas de lisibles, les vieux étaient démodés et les nouveaux bien rares.

Heureusement, ce n'était pas du tout pour lire que j'y allais. A part moi, il y avait encore quelques habitués, tout au plus une dizaine, habillés comme moi de vêtements légers et minces; chacun de nous lisait un livre qui servait de prétexte pour rester à se réchauffer. Cette situation me convenait tout particulièrement. Dans la rue, je risquais de rencontrer des gens de connaissance aux regards méprisants. Tandis que là je n'en courais pas le danger parce qu'ils étaient ailleurs, autour d'autres feux, ou bien chez eux près du poêle de terre blanche.

Si ce lieu ne pouvait pas me fournir en lecture, il m'accordait néanmoins des loisirs tranquilles qui me permettaient de penser. Quand, seul, assis, immobile, je réfléchissais à mon passé, je constatais alors que cela faisait déjà plus de la moitié de l'année que je vivais uniquement pour l'amour, pour un amour aveugle, en rejetant entièrement le vrai sens de la vie. Primo: il faut vivre, c'est dans la vie seulement

que l'amour trouve un appui. Il existe dans ce monde une route ouverte à ceux qui luttent et je n'ai pas encore oublié l'usage de mes ailes, bien que je me sente beaucoup plus abattu qu'avant...

Peu à peu, la salle et les lecteurs s'évanouissaient; je voyais alors des pêcheurs sur les vagues furieuses, des soldats dans les tranchées, de nobles personnages dans des automobiles, des spéculateurs en bourse, des héros dans les bois et les montagnes, des professeurs dans leur chaire, des sportifs s'entraînant au crépuscule, des voleurs agissant au cœur de la nuit... Tse-kiun... n'était pas près de moi. Elle avait perdu tout son courage, capable seulement d'éprouver du ressentiment à cause de Ah-souei ou de s'absorber dans la préparation des repas. Ce qui était étonnant, c'est qu'elle n'eût pas beaucoup maigri...

Je me sentis tout à coup saisi par le froid; les quelques morceaux de charbon qui entretenaient le feu à demi-mort du poêle avaient fini par se consumer et c'était déjà l'heure de la fermeture. Il me fallait de nouveau retourner à la rue du Bon présage où je n'aurais pour seule réjouissance que le visage glacé de Tse-kiun. Je dois dire que depuis quelque temps, j'y apercevais parfois des manifestations de douceur et de tendresse, mais cela augmentait encore ma souffrance. Je me souviens qu'un soir, je revis dans les yeux de Tse-kiun ce reflet candide d'antan tandis qu'elle me parlait en riant du temps où nous étions dans la Maison des Provinciaux, mais en même temps une expression d'effroi se lisait par moments sur son visage. Je savais bien que mon attitude envers elle ces temps-ci surpassait la sienne en froideur et que je lui inspirais déjà de l'inquiétude. Tout ce dont je me sentais capable alors, c'était de me forcer à rire et à causer un peu pour la réconforter. Mon rire et mes paroles retombaient malheureusement aussitôt dans le vide, et ce vide me revenait tout de suite en écho dans les yeux et les oreilles comme une raillerie insupportable.

Tse-kiun sembla s'en apercevoir, dorénavant, car elle perdit son calme et son insensibilité habituels. Tout en faisant semblant de la dissimuler, elle laissa quand même souvent percer son anxiété. Cependant, elle me témoigna bien plus de tendresse.

Je voulais m'expliquer franchement avec elle, mais je n'osais pas car au moment où je prenais la résolution de lui parler, je ne pouvais

faire autrement que me composer une figure réjouie en rencontrant son regard d'enfant innocent. Mais je retournais immédiatement ce fait contre moi en une raillerie impitoyable jusqu'à en perdre mon impassibilité.

Dès lors, elle se remit à évoquer les choses du passé et à me contraindre à de nouveaux examens; ce faisant, elle me mettait dans l'obligation de lui fournir des réponses tendres et hypocrites. En lui témoignant de la tendresse, en effet, l'empreinte de l'hypocrisie s'imprimait dans mon cœur qui en fut peu à peu si bien envahi que j'avais du mal à respirer. Dans l'ennui extrême où je me trouvais, je pensais souvent: il faut naturellement un très grand courage pour dire la vérité, mais pour manquer de courage et se laisser aller lâchement à l'hypocrisie, il faut être un homme incapable de se frayer un chemin nouveau. Pour tout dire, ne plus être un homme.

Un matin, Tse-kiun sembla être animée de nouveaux ressentiments. C'était une matinée glaciale. Je ne lui connaissais pas cette expression, mais c'était peut-être mon imagination qui me la faisait voir ainsi. Je me fâchai à froid et ris en moi-même. L'idéal qu'elle s'était forgé et tous ses propos sur la clairvoyance et le courage finissaient quand même dans le néant, et elle ne se rendait même pas compte de ce néant. Il y avait beau temps qu'elle ne lisait plus rien; elle oubliait déjà que le premier but de la vie d'un homme est de se faire une vie et que, dans la recherche de cette route de la vie, il faut aller tous deux la main dans la main ou bien s'y engager hardiment tout seul. Mais si l'on est seulement capable de se cramponner à l'autre par le pan de son habit, il lui sera bien difficile de lutter, serait-il un guerrier plein de bravoure; les deux ne pourront que disparaître ensemble.

Je sentis que seule notre séparation pouvait m'apporter un nouvel espoir. Elle devait partir sans hésitation — j'avais aussi brusquement songé à l'éventualité de sa mort, mais je me le reprochai aussitôt et m'en repentis. Cela se passait heureusement un matin et j'avais beaucoup de temps devant moi, je pouvais donc lui dire ce que je tenais pour la vérité. Il dépendait de cette tentative qu'un nouveau chemin nous fût ouvert.

Tout en bavardant avec elle, je ramenai avec intention la conversation sur notre passé. Je dissertai donc de la littérature, des auteurs étrangers, de leurs œuvres, de *Nora*, de *La dame venue de la mer*, de mon admiration pour Nora et ses décisions énergiques; je lui répétai tout ce que je lui avais raconté l'an passé dans la chambre délabrée de la Maison des Provinciaux. Mais ces paroles étaient devenues inutiles, sortant de ma bouche pour rentrer dans mes oreilles, et j'avais constamment l'impression que quelque mauvais garnement invisible, caché derrière mon dos, répétait mes mots avec malice et méchanceté pour se moquer de moi.

Elle m'écouta avec attention et inclina la tête comme d'habitude en guise de réponse puis elle garda le silence. De mon côté, je terminai par des paroles décousues et, pour finir, ma voix même cessa de résonner dans le vide.

— Oui, dit-elle, et après un autre silence, elle poursuivit: Mais... Kiuan-cheng, je te trouve bien changé depuis quelque temps. Est-ce vrai? dis-le-moi franchement.

Ce fut pour moi comme si je recevais un coup sur la tête. Mais je repris aussitôt mon équilibre et je lui exposai mon point de vue et ma proposition: nous devions nous ouvrir un nouveau chemin et reconstruire une vie nouvelle pour échapper tous deux à une ruine certaine. Et pour conclure j'ajoutai avec une grande fermeté:

— De plus, tu peux dorénavant faire taire tout scrupule et marcher de l'avant. Tu veux que je te parle franchement; tu as raison, nous ne devons pas être hypocrites. Je te dis donc la vérité: c'est... c'est que je ne t'aime plus! n'est-ce pas mieux pour toi de pouvoir aller travailler sans aucun regret...

Au lieu de la scène de larmes que j'avais prévue, il n'y eut que le silence. Son visage avait pâli soudain, virant au jaune comme si elle était morte, mais il recouvra presque aussitôt ses couleurs. Ses yeux étaient éclatants de candeur. Son regard fouilla partout, tel celui d'un enfant affamé qui cherche le secours de sa mère, mais il ne rencontra que le vide et évita mes yeux avec effroi.

Je ne pus supporter plus longtemps cette situation. Comme c'était le matin par bonheur, je courus à la bibliothèque populaire, bravant le vent glacial.

Là, je vis dans *Amis de la liberté* que tous les articles que j'avais envoyés étaient publiés. Ce fut pour moi une bonne surprise qui me donna comme une nouvelle force. Je pensai que j'avais beaucoup de cordes à mon arc dans la vie, mais cela ne suffisait pas encore pour faire face à ma situation actuelle.

Je commençai à aller rendre visite aux gens de ma connaissance que j'avais abandonnés depuis longtemps. Mais je n'y allai qu'une ou deux fois. Leurs chambres naturellement bien chauffées me faisaient sentir davantage le froid qui me transperçait jusqu'à la moelle. Et la nuit venue, je me blottissais dans la mienne plus froide que la glace.

Des pointes de glace perçaient mon âme et me faisaient continuellement souffrir de cette douloureuse inertie. Je pensais que devant moi s'ouvraient de multiples chemins, et que je n'avais pas encore perdu l'usage de mes ailes. Puis, brusquement, l'idée de la mort de Tse-kiun se présentait une fois de plus à ma pensée, mais je m'en accusais et m'en repentais immédiatement.

A la bibliothèque, je voyais souvent en un éclair une lumière: la nouvelle route de la vie s'ouvrait devant moi; je voyais Tse-kiun qui comprenait courageusement et, retrouvant son énergie, quittait cette maison glaciale sans le moindre regret. Et moi, léger comme un nuage, je me laissais flotter dans l'air, le ciel bleu au-dessus de moi, et au-dessous de hautes montagnes, la mer immense, des buildings, des champs de bataille, des automobiles, les bourses du commerce international, de riches résidences, des marchés animés sous un beau soleil, la nuit noire...

Et puis je pressentais réellement qu'une nouvelle vie allait s'offrir à moi.

Tant bien que mal, nous sortîmes de cet hiver insupportable, ce fameux hiver de Pékin. Mais pareils aux libellules tombées entre les mains de cruels garnements, nous étions attachés par des ficelles, et ils se jouaient de nous et nous torturaient à plaisir; si nous n'y avions pas perdu la vie, nous gisions tout de même prostrés sur le sol, et la mort allait venir tôt ou tard.

Après trois lettres au rédacteur en chef des *Amis de la liberté*, je reçus enfin une réponse. L'enveloppe contenait seulement deux bons pour l'achat de livres; un de vingt centimes et un de trente centimes. Rien que pour le presser de m'envoyer le paiement de mes articles, il m'en avait coûté neuf centimes et une journée de jeûne; tout cela pour rien, une fois de plus.

Cependant, l'événement que je pressentais finit par arriver.

Le printemps allait succéder à l'hiver, le vent n'était déjà plus aussi froid; je flânais plus longtemps dehors, et quand je rentrais il faisait souvent déjà nuit. C'était un de ces soirs où l'on se sent sans entrain; je revenais comme d'habitude; à la vue de la porte de la maison, toujours aussi triste, je ralentis le pas. Je finis tout de même par entrer dans ma chambre sans lumière et, quand j'eus frotté une allumette et allumé la lampe, il s'y fit un silence et un vide insolites.

Je n'étais pas revenu de mon étonnement quand la femme du fonctionnaire m'appela par la fenêtre pour que j'aille lui parler dehors.

— Le père de Tse-kiun est venu aujourd'hui, il l'a ramenée chez lui, dit-elle simplement.

Ainsi, quand vint le moment de sa réalisation, la chose fut soudain pour moi comme inattendue; je restai là sans rien dire, avec la sensation d'avoir reçu un coup de massue sur le crâne.

Je ne fus capable de demander que longtemps après:

— Elle est donc partie?

— Oui, elle est partie.

— Mais ... a-t-elle dit quelque chose?

— Elle n'a rien dit, si ce n'est pour me charger de vous avertir qu'elle était partie.

Je ne voulus pas y croire, mais dans la chambre régnaient un silence et un vide extraordinaires. Je regardai partout dans l'espoir de retrouver Tse-kiun. Mais je ne vis que quelques vieux meubles aux couleurs passées, si espacés les uns des autres qu'ils n'avaient aucune possibilité de cacher quelqu'un ou quelque chose. J'espérai ensuite trouver une lettre ou un écrit quelconque, mais ne trouvai rien non plus de ce genre. Le sel, des piments séchés, la farine, une moitié de chou étaient réunis dans un coin avec quelques dizaines de pièces

de menue monnaie. C'était là tout ce dont nous disposions pour vivre tous les deux; elle avait solennellement laissé le tout pour moi seul; dans l'intention de me permettre de vivre de ces provisions un peu plus longtemps.

Me sentant oppressé par tout ce qui m'entourait, je courus dans la cour où il faisait très noir. Seul, le papier de la fenêtre de la chambre principale d'en face était éclairé et laissait voir en ombre chinoise les gesticulations de l'enfant câliné par ses parents. Mon cœur se calma peu à peu et je commençai à entrevoir des routes par où je pourrais échapper à cette oppression pesante: les hautes montagnes, le vaste océan, des bourses du commerce international, des festins sous la lumière des lampes électriques, les tranchées, la nuit la plus noire, un coup de poignard pénétrant, des pas silencieux...

Mon cœur, un moment, s'allégea, se détendit. Je pensai aux frais de voyage, et je respirai.

Tandis que j'étais couché sur mon lit, les images de ma vie future telle que je la rêvais et la voyais passer devant mes yeux clos, s'évanouirent avant minuit. Dans l'obscurité, j'aperçus un tas de nourriture, puis la face pâle, décolorée, de Tse-kiun, qui me regardait de ses yeux candides d'enfant, grands ouverts comme pour me supplier. Mais quand je me concentrais, tout disparaissait.

De nouveau, je sentis un grand poids sur mon cœur. Pourquoi n'avais-je pas encore patienté quelques jours? Pourquoi m'être tant hâté de lui dire la vérité? Elle sait que, désormais, elle n'aura pour tous biens que l'austère autorité de son père — le créancier de ses enfants — aussi dure que le soleil brûlant, et les regards impitoyables de son entourage qui dépassent en froideur le givre et la glace. En dehors de cela, le néant.

Quelle chose effrayante que de se traîner sur la route de la vie, le poids du néant sur les épaules, sous des regards glacés chargés d'une sévérité impitoyable! D'autant plus qu'au bout de cette route, il ne saurait y avoir que le tombeau, un tombeau qui n'aurait même pas de stèle.

Je n'aurais pas dû dire la vérité à Tse-kiun; nous nous étions aimés et je lui devais un mensonge éternel. Si la vérité est un trésor,

elle n'aurait pas dû être un lourd fardeau de néant pour Tse-kiun. Le mensonge est par nature un autre néant, mais en fin de compte, il n'aurait pas pesé plus lourd.

J'avais cru qu'en disant la vérité à Tse-kiun, je lui donnais la possibilité de partir droit devant elle sans aucun scrupule, avec énergie et décision, comme lorsqu'elle était venue habiter avec moi. Mais maintenant je pensais que je m'étais trompé: Le courage et l'intrépidité dont elle avait fait preuve alors venaient de l'amour.

Je ne m'étais pas senti la force de supporter un lourd fardeau d'hypocrisie, mais je l'avais chargée d'un lourd fardeau de vérité. Après m'avoir aimé, elle allait donc, chargée de ce fardeau, se traîner sur la route de la vie sous des regards sévères, froids comme de la glace.

J'avais même pensé à sa mort...

Je constatai que je n'étais qu'un lâche, destiné à être rejeté par les forts, les sincères ou les hypocrites tandis qu'elle, au contraire, même jusqu'à la fin, souhaiterait que je puisse continuer à vivre un peu plus longtemps...

Je voulus quitter la rue du Bon présage, où ne régnaient plus que le silence et un vide extraordinaires. Je pensais qu'il me suffirait d'en partir pour retrouver la présence de Tse-kiun. Je pourrais au moins m'imaginer qu'elle était encore dans la ville et qu'un jour, par surprise, elle viendrait me rendre visite, comme au temps de la Maison des Provinciaux.

Cependant, toutes les démarches que j'entrepris et toutes mes lettres ne donnèrent aucun résultat. Il ne me restait qu'à aller voir une relation de famille héritée de la génération précédente mais depuis longtemps négligée par moi. C'était un camarade de jeunesse de mon oncle, un lettré de haut rang, célèbre pour sa connaissance des livres classiques, qui habitait Pékin depuis de longues années et avait de nombreuses relations mondaines.

Dès l'entrée, j'eus à subir le mépris du portier, probablement à cause de mes vêtements en loques. Je ne fus reçu qu'après avoir longtemps insisté. L'ami de mon oncle me reconnut tout de même mais fut assez froid. Il connaissait toute notre histoire d'un bout à l'autre.

— Naturellement, tu ne peux plus rester ici, dit-il, impassible, après m'avoir écouté lui demander de bien vouloir me trouver une autre place. Mais où aller? c'est bien difficile... et ton... comment dire? disons ton amie. Tse-kiun, sais-tu qu'elle est morte?

Frappé de stupeur, je ne trouvai rien à dire.

— Vraiment? finis-je par balbutier sans savoir comment.

— Bien sûr! La famille de notre domestique Wang Cheng habite le même village qu'elle, dit-il en ricanant.

— Mais... comment est-elle morte?

— Qui peut savoir? En tout cas, elle est morte, c'est tout.

Je ne me souviens plus de quelle manière je pris congé de lui ni comment je rentrai chez moi.

Je savais qu'il n'avait pas menti et que Tse-kiun ne reviendrait plus jamais comme l'année dernière. Bien qu'elle se fût résignée à suivre ce que l'on appelle le chemin de la vie, les épaules lourdement chargées de néant sous les regards de glace des uns et l'impitoyable autorité des autres, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Sa destinée s'était trouvée fixée par la vérité que je lui avais laissé entrevoir — un monde sans amour — et qui l'avait anéantie.

Il va sans dire que je ne pouvais plus rester où j'habitais jusque-là, mais «où aller»?

Partout c'était le vide infini, plus le silence de la mort. Les ténèbres qui flottent devant les yeux de tous ceux qui meurent sans amour, il me semblait les voir et aussi entendre le râle de leur agonie dans la souffrance et le désespoir.

J'espérais encore malgré tout du nouveau, quelque chose qui n'avait pas de nom, quelque chose d'inattendu. Mais les jours passaient et seul régnait le silence de la mort.

Je ne sortais plus aussi souvent qu'autrefois. Je me vautrais tout mon soûl dans le vide infini et me laissais ronger l'âme par ce silence de mort. Mais il arrive que le silence de la mort même soit agité de soubresauts, de frissons, et qu'il y ait des instants où il se retire et se cache. Dans ces intervalles se glisse alors, comme un scintillement, la chose sans nom, inattendue: un nouvel espoir.

C'était un matin sombre au ciel couvert où le soleil, malgré ses efforts, n'arrivait pas à percer les nuages. L'air même semblait las. Soudain, j'entendis un bruit de pas, menus, précipités, et une respiration du nez, haletante, qui me firent ouvrir tout grands les yeux. Je ne vis d'abord autour de moi rien qui tranchât sur le vide habituel, mais en jetant par hasard un coup d'œil sur le sol, j'aperçus un petit animal maigre qui tournoyait, épuisé, couvert de poussière...

Je regardai plus attentivement; mon cœur s'arrêta brusquement, je me levai d'un bond: c'était Ah-souei, il était revenu.

Ce qui me poussait à quitter la rue du Bon présage, ce n'étaient pas seulement les regards méprisants des propriétaires et de leur bonne, mais en grande partie la présence de Ah-souei. Mais où aller? Les nouvelles routes de la vie étaient sûrement encore très nombreuses, je les connaissais vaguement, je les entrevoyais parfois dans un brouillard, je les sentais présentes devant moi. Mais j'ignorais encore comment faire le premier pas dans leur direction.

Après avoir beaucoup raisonné et comparé, je jugeai que c'était encore ma Maison des Provinciaux qui pourrait le mieux me recevoir. C'était la même chambre délabrée, le même lit de planches, le même acacia à demi-mort, la même glycine; mais ce qui me faisait espérer, avoir le cœur joyeux, aimer et vivre, s'était à jamais envolé, en ne me laissant qu'un vide, le vide que j'avais reçu en échange de la vérité.

Les routes de la vie sont encore nombreuses puisque je suis en vie; il faut absolument que je m'y engage. Mais je ne sais toujours pas comment y faire le premier pas. J'en aperçois une, parfois, pareille à un long serpent grisâtre qui rampe rapidement vers moi, je l'attends, je l'attends, et elle s'approche enfin, mais soudain s'évanouit dans l'obscurité.

Elle est toujours si longue, la nuit de printemps! Une de ces nuits, assis là, comme un tronc d'arbre mort, je me suis souvenu d'une procession funèbre rencontrée dans la rue le matin même. Devant il y avait des figures en papier d'hommes et de chevaux, derrière suivaient des pleureurs dont les sanglots ressemblaient à des chants.

Je comprends maintenant combien ces gens-là étaient intelligents d'agir avec tant d'aisance et de naturel.

J'eus en même temps la vision de ce qu'avaient été les funérailles de Tse-kiun. Elle s'avançait toute seule sur un long chemin grisâtre, chargée de son lourd fardeau de néant, mais elle disparaissait aussitôt, happée par son entourage sous les regards méprisants et l'autorité impitoyable.

Je voudrais qu'il y eût vraiment des mânes, qu'il y eût vraiment des enfers. Ainsi, à travers les hurlements des furies et des ouragans sataniques, je partirais à la recherche de Tse-kiun pour lui demander pardon en confessant devant elle tous mes remords et mes chagrins; à moins, comme je l'espère, que le feu infernal ne m'enserre de ses nœuds et ne consume mes remords et mes chagrins dans son ardent brasier!

Dans l'ouragan satanique et les flammes venimeuses, j'embrasserais Tse-kiun, mendiant sa générosité ou tâchant de la rendre heureuse...

Hélas, cet espoir est encore plus vain que celui de la nouvelle route de la vie; je ne possède plus maintenant que cette nuit de printemps qui s'obstine à être si longue. Puisque je suis vivant, je dois toujours me diriger vers le chemin de la vie, et ce cahier où je laisse mes remords et mes chagrins pour la mémoire de Tse-kiun et pour moi-même n'est que le premier pas.

Au fond, est-ce que ce ne sont pas là des pleurs pareils aux chants funèbres que j'aurais offerts à Tse-kiun en l'ensevelissant dans l'oubli?

Je veux oublier, ne plus penser qu'à moi-même, je veux oublier jusqu'à cette offrande de l'oubli que j'ai faite à Tse-kiun pour son enterrement.

Je vais faire mon premier pas dans un nouveau chemin de la vie, je vais cacher la vérité bien profondément dans mon cœur blessé, et j'avancerai silencieusement en prenant pour guides l'oubli et le mensonge...

le 21 octobre 1925

Illustré par Houang Ying-hao

Que se passe-t-il après le départ de Nora?

—Conférence donnée le 26 décembre 1923, à l'Ecole normale supérieure de jeunes filles de Pékin

Ma conférence d'aujourd'hui a pour sujet: que se passe-t-il après le départ de Nora?

Ibsen est un écrivain de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Toutes ses œuvres, quelques dizaines de poèmes mis à part, sont des pièces de théâtre. Pendant une certaine période, la plupart des pièces qu'il écrivit traitent des problèmes sociaux et sont connues comme des pièces «sociales». *Nora* en est une.

Un autre titre de *Nora* est *Ein Puppenheim* qui se traduit par *Maison de poupée*. Or «poupée» signifie non seulement «marionnette», mais encore jouet d'enfants; au figuré, le terme s'applique aux personnes dont l'action est dictée par d'autres. Nora vit d'abord avec satis-

faction dans une maison soi-disant heureuse. Mais ensuite elle prend conscience qu'elle n'est qu'une poupée de son mari, alors que ses enfants sont ses poupées à elle. Aussi part-elle; on entend claquer la porte, à la tombée du rideau. Puisque vous connaissez probablement toutes l'intrigue, il est superflu d'entrer dans les détails.

Qu'est-ce qui aurait pu empêcher Nora de partir? Certains disent qu'Ibsen lui-même a donné une réponse dans *La dame venue de la mer*. L'héroïne de cette pièce est une femme mariée. Mais son ancien amant, qui vit sur l'autre rive de la mer, revient soudainement lui demander de le suivre. Elle dit alors à son mari qu'elle veut rencontrer son amant et, en fin de compte, son mari déclare: «Tu es entièrement libre. Fais toi-même ton choix de partir ou non. La décision t'appartient.» Cette déclaration retourne complètement la situation, et elle décide de ne pas partir. Il paraît que si Nora avait été dotée d'une liberté semblable, elle aurait pu probablement rester à la maison.

Mais Nora est quand même partie. Ibsen ne dit pas ce qu'elle est devenue, et maintenant il est mort. Mais même s'il était toujours vivant, il ne serait pas obligé d'y répondre. Car Ibsen faisait de la poésie et ne posait pas un problème à la société en se faisant fort d'y répondre. C'est comme le loriot d'or, qui chante parce qu'il le veut bien, non pour amuser ou servir quelqu'un d'autre. Ibsen manquait plutôt de bon sens. On raconte que lors d'un banquet donné en son honneur par quelques femmes, leur représentante se leva pour le remercier d'avoir écrit *Nora*, qui avait donné une nouvelle lumière à la conscience sociale et à l'émancipation de la femme. Ibsen répliqua alors: «Lorsque je l'écrivais, je n'avais aucune idée de ce genre en tête. Je faisais simplement de la poésie.»

Que se passe-t-il après le départ de Nora? D'aucuns ont exposé leurs opinions à ce sujet. Un Anglais a écrit une pièce sur une femme moderne qui, après avoir quitté sa maison, ne trouve pas d'issue et dégénère pour sombrer finalement dans un bordel. Il y a d'autre part un Chinois — comment le qualifierais-je? Un homme de lettres changhaïen, je suppose —, qui prétend avoir lu une autre version de *Nora*, d'après laquelle, notre héroïne reviendrait finalement à la maison. Malheureusement, personne d'autre n'a lu cette édition,

qui lui aurait sans doute été envoyée par le dramaturge lui-même. Mais par déduction logique, Nora est en réalité devant un dilemme: dégénérer ou revenir dans les bras de son mari. C'est bien le cas d'un oiseau en cage: certes, il n'est pas question de liberté dans la cage; mais s'il la quitte, il aura affaire aux rapaces, aux chats, et à d'autres dangers; alors que si l'emprisonnement a atrophié ses ailes, ou s'il a oublié comment voler, il n'a certainement nulle part où aller. Une autre solution est de mourir de faim, mais comme cela signifie dire adieu à la vie, cela ne pose donc pas de problème et ne fournit donc pas non plus de véritable solution.

Ce qui est le plus douloureux pour l'homme, c'est de quitter un rêve sans toutefois trouver de voie à suivre. Les rêveurs sont des gens heureux. Si l'on ne voit pas de chemin, l'important est de ne pas réveiller le dormeur. Regardez l'exemple de Li Ho, poète des Tang dont toute la vie fut gâtée par la malchance. Sur son lit d'agonie, il disait à sa mère: «L'Empereur céleste a construit un palais de jade pur, Maman, et il me somme d'y aller écrire quelque chose pour l'inaugurer.» Qu'est-ce donc, sinon un mensonge, un rêve? Mais il permet au jeune homme mourant de mourir heureux et à la vieille femme vivante d'avoir le cœur en repos. Dans ces circonstances, le mensonge et le rêve ont quelque chose de grand. Je pense alors que si nous ne trouvons pas d'issue, ce dont nous aurons besoin est le rêve.

Néanmoins, il ne faut absolument pas rêver de l'avenir. Dans une de ses nouvelles, Artzybachev* a jeté un défi aux idéalistes qui, pour bâtir un monde futur «en or», appellent un grand nombre de gens à souffrir ici et maintenant. «Vous promettez un monde d'or à leur progéniture, mais à eux qu'est-ce que vous leur promettez?» a-t-il interrogé. Quelque chose est donné bien sûr, c'est l'espoir dans l'avenir. Mais le prix en est exorbitant. En quête de cet espoir, les gens sont invités à affiler leur sensibilité pour mieux goûter l'intensité de leur misère et à réveiller leur âme pour regarder leur propre dépouille pourrie. En l'occurrence, seuls le mensonge et le rêve ont de la grandeur. A mon avis, si nous ne pouvons pas

*Artzybachev (1878—1927), écrivain russe.

trouver d'issue, ce dont nous avons besoin, ce sont des rêves, rien que des rêves du présent, pas de rêves à propos de l'avenir.

Néanmoins, comme Nora a été réveillée, il lui est difficile de retourner dans le monde des rêves; alors tout ce qu'elle peut faire est de partir. Mais une fois partie, elle peut difficilement éviter de dégénérer ou de revenir. Sinon la question se pose: qu'a-t-elle emporté avec elle en dehors de son cœur réveillé? Si elle ne possède qu'une écharpe de laine rouge, telle que vous, jeunes filles, en portez, même si celle-ci est large de deux ou trois pieds, cela s'avèrera complètement insuffisant. Il lui faut plus que ça, quelque chose dans sa bourse. Disons-le ouvertement: ce dont elle a besoin, c'est de l'argent!

Les rêves sont beaux; mais d'un autre côté, l'argent est essentiel.

Le mot argent choque l'oreille. Les nobles gentilshommes peuvent s'en moquer, mais je pense que le point de vue des gens varie souvent, non seulement d'un jour à l'autre, mais encore selon qu'on ait pris ou pas son repas. Chez tous ceux qui, tout en admettant que la nourriture coûte de l'argent, considèrent toutefois ce dernier comme odieux, l'on trouvera dans leur estomac, investigations faites, du poisson ou du porc pas tout à fait digérés. Vous aurez à réentendre leurs points de vue après vingt-quatre heures de jeûne.

En conséquence, l'essentiel pour Nora est l'argent ou — pour utiliser une expression plus relevée — les ressources financières. Certes, l'argent ne peut pas acheter la liberté, mais la liberté peut se vendre pour de l'argent. L'homme a un grand défaut, qui consiste à avoir souvent faim. Pour pallier à cette insuffisance et pour éviter de devenir une marionnette, le plus important, dans la société actuelle, est de conquérir les droits économiques. Premièrement, une répartition égalitaire s'impose entre homme et femme, dans la famille; deuxièmement, ceux-ci doivent avoir des droits égaux dans la société. Malheureusement, je n'ai aucune idée de la manière dont nous obtiendrons ces droits; tout ce que je sais, c'est que nous devons lutter pour les acquérir. Il est même possible que nous ayons à lutter plus dur encore pour ceux-ci que pour les droits politiques.

La revendication des droits économiques est sans doute quelque chose de très banal, encore qu'elle implique probablement plus de difficultés que la revendication des nobles droits politiques et de la sublime émancipation des femmes. Il arrive que, dans ce monde, d'innombrables petites actions impliquent plus de difficultés que les grandes. Dans un hiver aussi rigoureux que celui-ci par exemple, si nous n'avons qu'une seule veste ouatée, nous devons choisir entre sauver un pauvre homme sur le point de mourir gelé et s'asseoir comme un Bouddha sous l'arbre des conseils pour méditer sur les moyens de sauver l'humanité. La différence est certainement grande entre sauver l'humanité et sauver un seul individu. Mais placé devant cette alternative, je n'hésiterai pas à me mettre sous l'arbre des conseils, car cela m'évitera d'ôter ma veste ouatée et de mourir gelé. C'est pourquoi, en famille, si vous revendiquez les droits politiques, vous ne rencontrerez pas beaucoup d'opposition, alors que si vous parlez de l'égale répartition des biens, vous aurez devant vous, probablement, des adversaires et cela conduira naturellement à des combats acharnés.

On ne peut pas considérer le combat comme une bonne chose et nous ne pouvons pas demander à tous de devenir des combattants. Dans ce cas la méthode pacifique est la meilleure, c'est-à-dire, à l'avenir, recourir à l'autorité des parents pour libérer leurs enfants. Comme en Chine, ce genre d'autorité est absolue, vous pourrez alors partager équitablement vos biens entre vos enfants, qui jouiront de droits économiques égaux, dans la paix et en dehors de tout conflit. Ils peuvent alors aller faire des études, monter une affaire, avoir du bon temps, faire quelque chose pour la société ou dépenser leur part selon leur bon plaisir, ne devant de comptes à personne sauf à eux-mêmes. Quoique ce soit un rêve plutôt lointain, il est pourtant plus proche que le rêve d'un âge d'or. Mais la première des conditions préalables est une bonne mémoire. Une mauvaise mémoire est un avantage pour l'intéressé mais préjudiciable à ses descendants. La capacité d'oublier le passé met les gens en mesure de se libérer graduellement des douleurs qu'ils ont une fois souffertes; mais elle les fait aussi répéter les erreurs de leurs prédécesseurs. Lorsqu'une belle-fille maltraitée devient belle-mère, elle traite tout aussi

cruellement sa belle-fille; les hauts fonctionnaires qui détestent les étudiants ont souvent été des étudiants qui dénonçaient les hauts fonctionnaires; les parents qui maintenant oppriment leurs enfants étaient probablement il y a dix ans des rebelles qui s'opposaient à leur propre famille. Ceci a peut-être quelque chose à voir avec l'âge et le statut d'une personne, encore que la mauvaise mémoire soit aussi un facteur important. Le remède à ce mal est d'acheter chacun un carnet de notes et d'y noter jour après jour ses idées et ses actions, comme matériel de référence pour l'avenir lorsque leur âge et leur statut auront changé. Si vous êtes fâché que vos enfants veuillent aller au parc, vous pouvez regarder dans vos notes et trouver une de ces remarques: «Je veux aller au Parc central.» Immédiatement cela vous adoucira et vous apaisera. Il en va de même dans d'autres domaines.

Il existe aujourd'hui une sorte de voyouterie, dont l'essence est la ténacité. On dit que, après le Soulèvement des Boxeurs, des voyous de Tientsin se comportaient sans foi ni loi. Par exemple, si l'un d'eux vous avait porté un bagage, il vous aurait demandé deux dollars. Si vous disiez que le bagage était petit, il demandait deux dollars. Si vous argumentiez que le chemin était court, il demandait deux dollars. Si vous disiez que vous n'aviez pas besoin de lui, il demandait encore deux dollars. Naturellement, les voyous ne sont pas des exemples à suivre, mais cette ténacité est néanmoins des plus admirables. Il en va de même pour la revendication des droits économiques. Si quelqu'un vous dit qu'il s'agit d'une vieille rengaine, dites-lui que vous voulez vos droits économiques; s'il vous dit que c'est trop vulgaire, dites-lui que vous voulez vos droits économiques; s'il vous dit que le système économique va changer et que l'on n'a pas besoin de s'en inquiéter, dites-lui encore que vous voulez vos droits économiques.

En réalité, si, aujourd'hui, une nommée Nora quitte la maison, elle ne se trouvera pas en difficultés; car un cas aussi exceptionnel et original suscitera une grande sympathie et certains l'aideront. Vivre de la sympathie des autres signifie déjà se priver de liberté; mais si une centaine de Nora quittent la maison, cette sympathie elle-même va diminuer; alors que si mille ou dix mille Nora quittent

la maison, elles deviendront détestables. C'est pourquoi il est beaucoup plus sûr de prendre dans ses propres mains ses droits économiques.

Ne serez-vous plus une marionnette lorsque vous détiendrez les droits économiques? Non, vous le serez encore. Mais vous serez dans une moindre mesure à la merci d'autrui et vous serez à même de contrôler vous-mêmes d'autres marionnettes. Car dans la société actuelle, ce ne sont pas seulement les femmes qui sont souvent les marionnettes des hommes, mais les hommes contrôlent souvent d'autres hommes, et les femmes d'autres femmes, et même les hommes sont souvent aussi les marionnettes des femmes. L'obtention des droits économiques par quelques femmes ne redressera pas cet état de choses. Cependant, les gens à l'estomac vide ne peuvent pas attendre tranquillement l'avènement de l'âge d'or; ils doivent au moins se réserver leur dernier souffle, tel un poisson dans une mare asséchée, impatient de trouver un peu d'eau. C'est pour cela que nous avons besoin de ces droits économiques, relativement accessibles, en attendant de trouver d'autres solutions.

Certes, si le système économique change, tous ces propos ne seront alors que bavardages.

Dans ce que je viens de dire, j'ai, cependant, supposé que Nora était une femme ordinaire. Ce serait autre chose si elle était une femme exceptionnelle qui préférait s'en aller pour se sacrifier. Nous n'avons pas le droit de persuader ou de dissuader quelqu'un de se sacrifier. En outre, il existe dans le monde des gens qui se complaisent dans leurs sacrifices ou leurs souffrances. Une légende européenne veut que Jésus-Christ, lorsqu'il allait être crucifié, se reposât sous l'auvent d'Ahasvérus. Mais comme ce dernier le chassa, Ahasvérus fut maudit, et condamné à ne connaître aucun repos, jusqu'au Jugement dernier. Ainsi a-t-il erré depuis lors, sans pouvoir prendre le moindre repos, et ce jusqu'à l'heure où nous sommes. Il est pénible de marcher, et agréable de se reposer, alors pourquoi ne s'arrête-t-il pas pour reprendre haleine? Parce que même frappé de malédiction, il doit préférer la marche au repos; c'est la raison pour laquelle il continue toujours à errer frénétiquement.

Mais cette option pour le sacrifice est une affaire personnelle, qui n'a rien à voir avec l'engagement social des révolutionnaires. Les masses, surtout en Chine, sont toujours spectateurs de théâtre. Si devant les rampes la victime agit héroïquement, elles assistent à une tragédie; si elle tressaille et tremblote, elles assistent à une comédie. Devant la charcuterie des ovins à Pékin, s'assemblent souvent quelques badauds qui, bouche bée, contemplent avec une évidente satisfaction l'écorchement d'un mouton. Et c'est tout ce qu'ils peuvent ressentir si un homme renonce à sa vie. D'autant que, quelques pas plus loin, ils oublieront cette petite portion de joie.

Il n'y a rien à faire avec de telles personnes, le seul moyen de les sauver est de ne leur donner aucun spectacle à voir. Ainsi point n'est besoin de sacrifices spectaculaires, il est préférable de mener une lutte tenace et persévérante.

Malheureusement la Chine est très difficile à changer. Le simple déplacement d'une table ou le remontage d'un poêle ne peut probablement se faire sans effusion de sang; et même ainsi, l'opération ne réussira pas nécessairement. A moins de recevoir sur le dos d'énergiques coups de fouet, la Chine ne bougera pas. De tels coups tomberont obligatoirement, je pense. Bons ou mauvais, ils tomberont obligatoirement. Mais d'où, et comment ils tomberont, je ne le sais pas exactement.

Et ici se termine mon intervention.

De l'émancipation de la femme

Confucius disait: «Seuls la femme et le petit peuple sont difficiles à entretenir. Autorisez-les à vous aborder, ils se montreront peu respectueux. Tenez-les à distance, ils se plaindront.»* Ici la femme et le petit peuple sont mis sur le même pied, mais on ignore si la mère du sage y figure. Bien que plus tard, les confucéens orthodoxes aient toujours fait montre, à l'égard de leur mère, d'un simulacre de respect, les mères, en Chine, sont toujours regardées de haut par tous les hommes, leur fils excepté.

Après la Révolution de 1911**, afin d'avoir leur part des droits politiques, la célèbre demoiselle Chen Pei-tchen*** renversa d'un coup

*Citation des *Louen-yu*. Les dogmes de Confucius (551—479 av. J.-C.) défendaient les intérêts des propriétaires d'esclaves.

**Révolution démocratique bourgeoise qui a emporté la dynastie des Tsing.

***Née à Hang-tcheou. Elle organisa, lors de la Révolution de 1911, un corps féminin pour l'Expédition du Nord. Elle devint plus tard conseillère de Yuan Che-kaï.

de pied un garde planté à l'entrée du parlement. Seulement je suspecte fort le planton d'être tombé volontairement: si un homme lui avait donné un coup de pied, il l'aurait certainemet payé de retour, et avec intérêts. Mais ceci est un des avantages d'être femme.

En outre, certaines dames mariées peuvent aujourd'hui poser pour les photographes aux côtés de leur mari ploutocrate, sur les quais ou dans des salles de conférence, ou, à l'occasion du lancement d'un navire ou du premier vol d'un avion, s'avancer pour briser une bouteille de vin. (Il s'agit peut-être d'un privilège des demoiselles: je ne suis pas au courant des détails.) C'est là un autre avantage d'être femme. D'ailleurs, on compte une foule de professions nouvelles. Outre la femme-manœuvre, dont la docilité et le bas salaire sont chers aux patrons, dans les autres cas, et quoiqu'elles soient dépeintes comme des fleurs décoratives, lisons-nous souvent des publicités honorables du genre «Vous êtes servis par un personnel exclusivement féminin»; c'est sans nul doute une preuve d'égard à leur sexe. Si l'homme aspire à des sommets aussi enivrants, il ne saurait compter sur le seul fait d'être un mâle pour l'y conduire, il devra, pour le moins, acquérir quelque chose du chien.

Tels sont les progrès réalisés depuis le Mouvement du 4 Mai* et le déclenchement de la campagne pour l'émancipation féminine. Mais nous entendons souvent les lamentations amères des femmes professionnelles et les sarcasmes tenus par les critiques contre la femme nouvelle. En quittant leur boudoir pour la société, elles défraient les moqueries et les commentaires de tous.

Cela découle du fait que, même dans la société, la femme est toujours «entretenue» par les autres. Si d'autres vous «entretiennent», vous devez vous résigner à subir leurs bougonneries et même leurs insultes. Nous avons vu comment Confucius bougonnait, et nous savons que c'était parce qu'il trouvait les femmes «difficiles» à «entretenir»; il n'était entièrement convenable ni de les «autoriser à vous aborder» ni de les «tenir à distance». C'est aussi la récrimination de la plupart des chauvinistes mâles de nos jours. C'est l'affliction de

*Mouvement révolutionnaire lancé le 4 mai 1919, contre l'impérialisme et le féodalisme.

la plupart des femmes également. Cette récrimination et cette affliction ne disparaîtront pas avant l'effacement de la ligne de démarcation entre les «entreteneurs» et les «entretenues».

Dans une société non-réformée, tout ce qui se prétend nouveau n'est qu'une façade. Rien n'a réellement changé. Posez au bout d'une perche un oiseau jusqu'ici enfermé dans une cage, il semble que son statut ait changé; mais en réalité, il reste un jouet et demeure à la merci des autres. C'est ce que signifie le proverbe: «Acceptez un repas, et acceptez le diktat.» Aussi, jusqu'à ce que toutes les femmes obtiennent les mêmes droits économiques que les hommes, je considère tous les beaux titres ronflants comme des paroles creuses. Certes, il existe des différences biologiques et psychologiques entre les hommes et les femmes, tout comme il en existe aussi entre des personnes du même sexe, mais leurs statuts doivent être les mêmes. Lorsque leurs statuts seront égaux alors, et alors seulement, nous aurons l'homme et la femme au plein sens du mot, et nous verrons s'évanouir les récriminations et les afflictions.

Avant la vraie émancipation, ce sera le combat. Je n'entends cependant pas par là que les femmes doivent prendre les armes à l'instar de leurs partenaires masculins, ou allaiter leur bébé avec un seul sein, en abandonnant l'autre moitié de leur responsabilité à l'homme. Ce que je voulais dire, c'est qu'elles ne doivent pas se contenter de la situation actuelle et temporaire, mais au contraire, lutter inlassablement pour la libération idéologique, économique et dans tous les autres domaines. Elles obtiendront leur émancipation en même temps que celle de la société tout entière. Naturellement, il est néanmoins nécessaire de livrer bataille contre les chaînes présentes qui sont exclusivement réservées aux femmes.

Je ne me suis jamais penché sur les problèmes de la femme; obligé de traiter ce sujet, je n'avais que ces mots creux à dire.

le 21 octobre 1933

Hao Jan

TOUJOURS LE PREMIER A LA TACHE

Le 29 du douzième mois lunaire, toute la brigade de production était en congé parce que, dans deux jours, ce serait la Fête du Printemps. Il faisait si froid qu'on hésitait à quitter le *kang**!

Le vieux secrétaire de la cellule du Parti se leva de bonne heure, comme à son habitude. Malgré son âge, il s'habilla avec la prestesse d'un jeune soldat répodant au clairon du réveil et alla ouvrir la porte. La pièce fut soudain inondée d'une blancheur éblouissante. Il en sursauta d'étonnement.

La neige était en effet tombée toute la nuit. Elle avait obstrué portes et fenêtres, faisant disparaître sous son linceul immaculé rues, poulaillers, meules, pots à légumes salés, auges des porcheries et confondant ciel et terre dans d'incroyables tourbillons aveuglants.

Une rafale mêlée de flocons de neige se précipita dans la pièce et, en un instant, le vieil homme eut le visage et les vêtements couverts de minuscules glaçons. Il serra sa ceinture et souffla dans ses mains pour les réchauffer. Puis, il saisit un balai et commença à se frayer un chemin vers la ruelle. Ensuite il revint vers la fenêtre pour en dégager l'accès. La neige, salie par le poussier et entassée au coin du mur, lui rappela une chose importante.

La veille, le chef de brigade avait fait préparer un tombereau; et ce matin, quelqu'un devait aller acheter en ville des boulets de charbon pour les membres de la commune. Par ce mauvais temps, il était à craindre que cheval et voiture ne puissent pas prendre la route. Que faire alors? D'habitude, les paysans de la colline de Hémérocalle font brûler des branchages, des feuilles et des herbes sèches qu'ils ramassent sur les pentes de la montagne. Mais, pour la Fête du Printemps, la tradition veut que chaque famille ait son poêle à charbon. Car, tout comme les gâteaux de riz, les petits pains à la vapeur, et les habits neufs, les flammes dansantes d'un feu de boulets ajoutent de la gaieté à l'atmosphère familiale. D'ailleurs, dès le huit du mois, c'est-à-dire après avoir mangé le bouillon de riz traditionnel, le *la-pa**, le vieux secrétaire avait pensé à tout cela. Quelques paysans, alors, avaient même timidement demandé à prendre congé pour aller acheter du charbon. Mais comme l'emmagasinage des engrais avait absorbé toute la main-d'œuvre, le chef de brigade s'était contenté de répondre que chaque foyer de la brigade allumerait son feu de charbon pendant la fête. Ainsi, tout fut dit.

A ce moment, le chef de brigade apparut à la porte de la courette. De là, il lança au vieux secrétaire:

— Ça tombe mal! Notre achat du charbon est fichu!

— Et pourquoi? dit le vieux secrétaire, tout en regardant le chef de brigade couvert de neige. Non, jamais de la vie! Nous les cadres, nous devons tenir chacune de nos paroles: il faut du charbon pour les villageois, coûte que coûte!

— Personnellement, je pense que les paysans ont assez de conscience pour ne pas nous en vouloir si, par la voix des chefs des équipes, nous leur expliquons clairement la situation.

---

*Grand lit fait de terre et de briques, couramment utilisé dans le nord de la Chine, notamment à la campagne. Il est habituellement relié au fourneau; il est chauffé pendant l'hiver.

*Bouillon fait de riz, de millet, de petits pois, de cacahuètes, de jujubes, etc., en tout huit sortes de graines, qu'on mange en Chine le huit du dernier mois lunaire de l'année. Après le *la-pa* commencent les préparatifs de la Fête du Printemps.

—C'est vrai, répondit le vieux secrétaire en souriant, mais si les masses ont de la conscience, les cadres doivent en avoir davantage! Réfléchis un peu: pour obtenir une bonne récolte, ils ont peiné tout le long de l'année, ils ont fait sans rechigner les travaux les plus durs. Chacun d'eux mérite notre affection. La Fête du Printemps n'a lieu qu'une fois par an. Nous les cadres, nous devons tout faire pour qu'ils la passent joyeusement, sans qu'il leur manque quoi que ce soit!

—C'est bien ça, intervint une voix venant du logis. C'est ainsi que l'on voit où en est le niveau de conscience des cadres.

C'était la femme du vieux secrétaire qui venait de parler. Il y a un proverbe qui dit: «Après avoir passé trois jours auprès d'un maçon, on finit par se mettre à maçonner.» Compagne de toujours du vieux secrétaire, elle avait naturellement acquis quelque chose de lui. Tout en mettant sur les épaules de son mari une veste fourrée, elle poursuivit:

— Les boulets de charbon sont indispensables pour la Fête du Printemps. Si je ne pensais qu'à moi-même, ce serait de l'égoïsme. Mais pendant la fête, je ne serai pas seule. Comment se passer du petit fourneau pour bouillir l'eau du thé et faire sauter les légumes? De plus, mon vieux compagnon aura quelques jours de repos. Penses-tu qu'à son âge, il pourra rester dans une pièce glaciale, sans le travail pour le réchauffer? Mais d'autre part, si vous, les cadres, nous disiez de passer une fête froide à cause de cette tempête qui a coupé les communications, pourrais-je dire «Non»! Moi? alors où serait ma conscience politique? Cependant, en tout cas, je suis d'avis que nous devons faire de notre mieux.

— Ce n'est pas que je ne me soucie pas des masses, se défendit le chef de brigade. Regarde cette tempête! Impossible de sortir la voiture!

— Pouvoir sortir la voiture ou non, c'est une autre affaire! répliqua le vieux secrétaire. Ce qui importe, c'est de bien poser la question. Faut-il ou non faire venir ce charbon? La décision prise, le moyen de l'exécuter suivra. Si on verrouille d'abord la porte, aucune voiture n'en sortira!

— Bien! D'accord pour avoir du charbon. Mais as-tu une idée pour y parvenir?

— Ne crois-tu pas que les brouettes feraient aussi bien notre affaire?

— Parbleu! s'exclama le chef de brigade en se tapant sur les genoux. Très bien. Ça ira!

— Une haute conscience donne toujours de bons conseils, s'écria joyeusement à son tour la vieille femme.

— Je vais immédiatement chercher des hommes pour cette expédition, fit le chef de brigade.

— Attends, lui dit le vieux secrétaire. Combien de brouettes comptes-tu envoyer?

— Cinq! C'est assez?

— Oui, ça suffit! Mais qui vas-tu expédier?

— Un garçon solide par équipe de production.

— Alors, prends-en seulement quatre!

— Et pourquoi?

— Compte-moi pour un, s'il te plaît!

Etonnée, la femme du vieux secrétaire allait ajouter son mot, mais se retint, visiblement à cause de la présence du chef de brigade.

— Je trouverai autant de gars que j'en voudrai, répliqua le chef de brigade. En temps de neige, tout le monde reste désœuvré à la maison. Ne te dérange pas!

— Mais nous autres, les cadres, sommes également libres, rétorqua le vieux secrétaire. Evidemment, par beau temps, aller en ville ne nous dit rien. Mais avec cette neige, c'est une autre paire de manches! Dans ce cas, c'est nous les cadres qui devons prendre les devants sur les autres.

Le chef de brigade hocha la tête en signe d'approbation et souriant dans un geste d'excuse:

— D'accord, j'y vais aussi. Je n'ai plus besoin que de trois hommes!

II

Le chef de brigade parti, le vieux secrétaire se dépêcha de finir son balayage. Bientôt, un sentier se trouva dégagé de neige. Il rentra à la maison pour y prendre une paire de chaussures plus légères. Après avoir fouillé en vain dans tous les recoins, il s'aperçut que la

veste fourrée qu'il avait jetée un moment auparavant sur le *kang* avait également disparu. Et s'adressant à sa femme:

— Sais-tu où sont mes vieilles chaussures ouatées, celles qui sont plus légères?

— Pas la peine de les chercher, sourit la vieille femme en nouant son tablier; tu les trouverais que je ne te laisserais pas sortir. En présence du chef de la brigade, je n'ai pas voulu te...

— Tu tiens de beaux discours en public, mais c'est pour les oublier le dos tourné, lui lança le vieil homme, qui avait tout prévu. Tu triches mais tu ne veux pas en convenir!

— Beaux discours ou non, il y a trop de jeunes gaillards ici qui n'ont rien à faire, pour qu'un vieillard comme toi ait à rivaliser d'ardeur avec eux!

— Mais, ma parole, il le faut! Un cadre est en quelque sorte un fer de lance en toutes occasions. Est-ce que je peux rester tranquillement sur le *kang* après avoir envoyé mes hommes chercher du charbon par un temps pareil?

— Fort bien, et les autres auraient-ils la conscience tranquille si toi, un vieux bonhomme, tu faisais une telle expédition? T'ai-je jamais empêché de prendre la tête dans les travaux des champs: labourer, réparer les digues, épandre les engrais, rentrer les récoltes? Me suis-je jamais mise en travers de ton travail? Si tu peux me citer un seul exemple, je reconnaîtrai mon manque de bonne conscience et j'accepterai tes critiques. Pour le transport de quelques boulets, devrait-on encore te déranger? C'est indéfendable devant qui que ce soit!

— Tu divagues! Quelle que soit l'importance d'un travail, un cadre doit toujours être le premier à s'y atteler, à plus forte raison, cette fois-ci, où la tâche s'avère difficile. Celui qui ne prend pas les devants dans les petites choses reculera face aux grandes difficultés.

— Tu oublies que tu étais malade, il y a six mois à peine. Tu es encore faible. Cette fois-ci, tu peux bien te dispenser de rivaliser avec les autres. L'automne dernier, le secrétaire de la commune m'a conseillé de veiller sur ta santé. Au village, beaucoup de gens me l'ont également recommandé. Si je te laisse sortir aujourd'hui et

que tu prennes froid, comment expliquer ma négligence et mon manque de sens des responsabilités? Tu resteras donc tout bonnement à la maison!

— Mais, je suis en pleine forme, rétorqua le vieux secrétaire, en bombant exprès la poitrine.

— L'âge ne pardonne à personne, reprit sa femme. Si tu tombais de nouveau malade, ce serait un dirigeant de moins dans les labours du printemps! Et tout le monde m'en voudrait.

Entre le vieux couple, la discussion allait tourner mal lorsque le chef de brigade revint, suivi de quatre jeunes paysans solides et pleins de vitalité. C'étaient quatre chefs d'équipe de production, trempés dans le Grand bond en avant de 1958. Leur entrée fut accompagnée d'un courant d'air glacial.

— Vieux secrétaire, dit le chef de brigade, ton exemple les a incités à y aller eux-mêmes!

Le secrétaire promena son regard sur ces jeunes gaillards et, hochant la tête:

— Bien, bien, c'est comme cela que les cadres doivent faire!

— Nous sommes cinq, un par brouette. Pas la peine de vous déranger!

— D'accord! répondit le vieux secrétaire après un instant de réflexion. Alors, je vais m'occuper de rajuster les brouettes. Puis il taquina sa femme: Es-tu contente, comme ça?

— Je me doutais fort bien que les villageois ne te laisseraient pas faire cette expédition. Ce n'est pas moi seule qui me soucie de ta santé, mais tout le monde.

Comme ils entraient dans la cour avec leurs brouettes et des sacs de jute, toute une petite foule de paysans et de paysannes y arrivaient aussi, qui essayèrent de s'emparer des véhicules et des sacs, tout en clamant:

— Chef de brigade, pourquoi est-ce que ce sont seulement les cadres qui vont chercher le charbon?

— Quand il y a un travail pénible, laissez tout le monde y prendre part!

— Que les cadres restent chez eux et qu'on nous laisse y aller!

Le chef de brigade se défendait avec peine. On eût dit une vraie bagarre.

Le vieux secrétaire se tenait en spectateur et les regardait en souriant. Il était très heureux de constater l'union et l'entraide entre les cadres et les masses.

— Hé là! d'abord, ne discutons plus, cria à tue-tête le chef de brigade à son entourage. Dites-moi, devons-nous écouter notre vieux secrétaire?

— Bien sûr que oui! lui répondit la foule en chœur.

— Bon! Eh bien, c'est lui qui a décidé d'envoyer des cadres chercher le charbon. Allez-vous obéir maintenant?

On s'en prit au vieux secrétaire:

— Pas d'accord, vieux secrétaire! Nous ne voulons pas rester sans rien faire!

— Reprenez votre parole et dites aux cadres de rester chez eux. Envoyez-nous à leur place!

Ce ne fut qu'à ce moment-là que le secrétaire prit la parole:

— C'est très bien que tout le monde demande d'y aller. Il suffit que chacun de vous conserve la volonté d'être le premier à une tâche et le dernier pour en récolter le fruit, pour que notre brigade soit unie comme un bloc de fer et ne cesse de progresser. Si, en plus, nous gardons toujours présente à l'esprit la lutte de classes, les beaux jours du socialisme sont garantis. Quant au transport de charbon, c'est une affaire sans importance et nous allons revoir cela.

— Revoir quoi? Laissez-nous y aller!

— Dites seulement un mot et tout s'arrangera!

— Voyez vous-mêmes, leur répondit le vieux secrétaire, sans compter les cadres, vous êtes là un véritable régiment de volontaires pour cinq brouettes! Enfin, il n'est pas nécessaire que vous y alliez tous, la plupart d'entre vous devez rester. Rentrez donc déjeuner. Vos chefs viendront vous annoncer ce que nous aurons décidé!

Convaincus, les villageois rentrèrent chez eux, les uns pour manger, les autres pour changer de vêtements. Mais quelques jeunes gaillards ne se le tinrent pas pour dit et décidèrent d'aller amadouer le vieux secrétaire chez lui. Car ils savaient combien le cher homme

était bienveillant à l'égard des jeunes. Neuf fois sur dix il cédait à leurs désirs. Ils s'étaient aussi mis d'accord sur tout un petit scénario: si le vieux secrétaire s'obstinait à refuser, ils feraient semblant de se fâcher, et en dernier lieu, ils s'empareraient des brouettes et s'en iraient malgré tout.

A la place du vieux secrétaire, ils ne trouvèrent que sa femme, boudeuse, devant la table servie. La cour de la brigade était vide aussi. En effet, les cadres étaient partis les premiers, sans même avertir le vieux secrétaire. On ne savait même pas quelle direction ils avaient prise: la neige tombant toujours à gros flocons effaçait la moindre trace de pas ou de roue. Ils poussèrent un soupir de regret.

III

La neige tombait, inlassablement, toujours à gros flocons. Le vent hurlant soulevait des tourbillons de neige à travers lesquels on distinguait à peine les champs de la route.

Le chef de brigade et ses quatre chefs d'équipe, chacun entre les brancards d'une brouette, avançaient en titubant contre le vent et la neige. Heureusement, comme ils étaient solides et forts, habitués aux durs travaux des champs, les cinq hommes parvenaient à garder leur équilibre.

Ils avaient devant eux une petite rivière à traverser. La largeur, à cet endroit, devait être d'une centaine de mètres. La neige avait comblé le lit du cours d'eau et on avait de la peine à distinguer les deux rives. En hiver, on passait tout simplement sur la glace!

Le chef d'équipe qui se trouvait en tête de la petite expédition, sans se soucier de rien, poussait hardiment son véhicule vers le bord de la rivière.

— Hé! Ne te presse pas ainsi! lui cria le chef de brigade.

— Pourquoi donc? Soyez tranquille! La rivière est solidement gelée!

— Prends garde! Car hier les gens du village ouest ont brisé la glace à certains endroits pour pêcher. Il n'est pas sûr qu'elle ait

bien repris partout. D'autant plus que tout est recouvert de neige. Si tu tombais dans un des trous, ce serait bien agréable!

—Comment faire, alors?

Le chef de brigade s'arrêta et, s'approchant de la rive, décida:

— Attendez tous ici. Je vais d'abord tester la résistance de la glace . . .

Avant qu'il n'eût fini sa phrase, les quatre jeunes gars lancèrent à qui mieux mieux:

— Non! Laisse-moi le faire!

— J'y vais, fit l'un d'eux.

— J'ai plus d'expérience que toi, affirma un autre.

— En tout cas, c'est à moi d'aller trouver un passage, dit le chef de brigade.

— Et pourquoi ça? reprirent les autres. Ici, nous sommes tous des cadres, sans distinction!

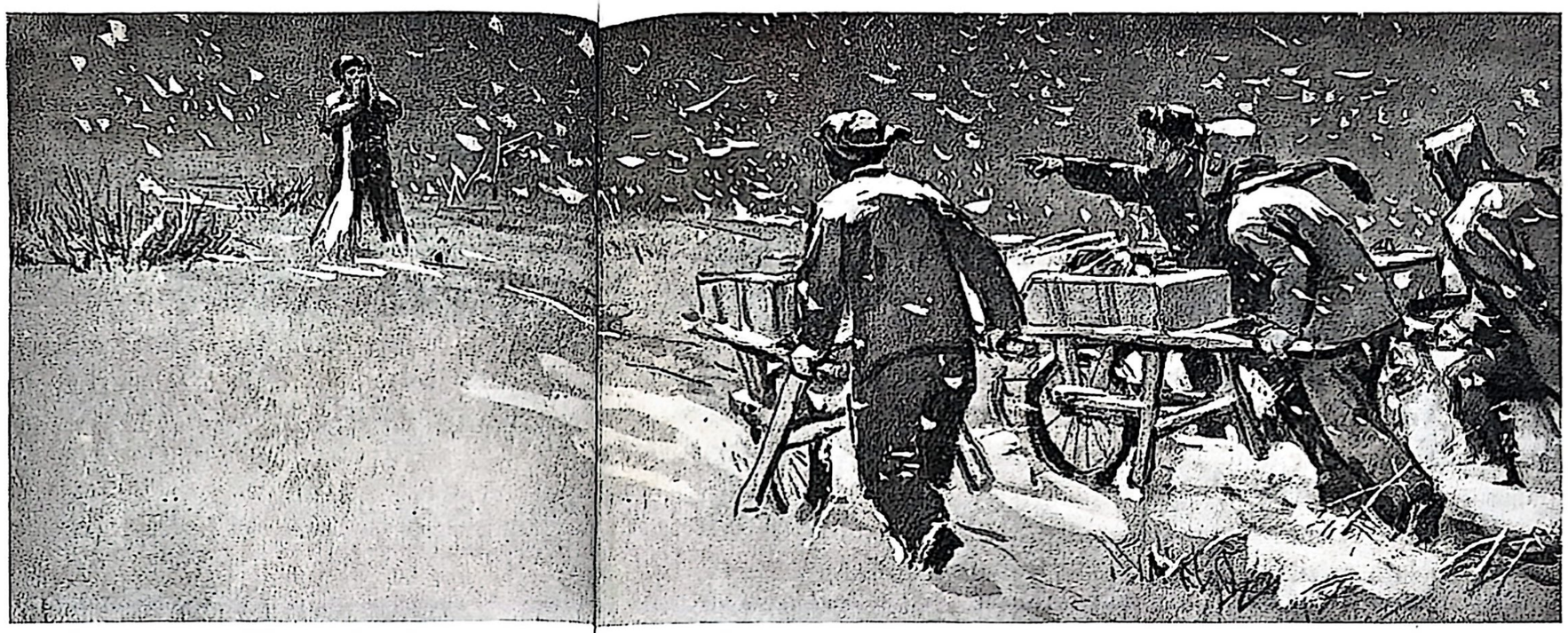
— D'accord! Toutefois, je suis le chef de brigade. Le vieux secrétaire du Parti a toujours dit: «Plus haut est le rang du cadre, plus il doit se charger des besognes dures».

Personne ne voulait céder. Et debout dans la tourmente, au bord de la rivière, c'était à celui qui convaincrait les autres. Comme ils étaient en sueur, ils se mirent à grelotter sous les assauts du vent glacial.

Soudain une voix s'exclama:

— Regardez! Venez vite voir! Un chemin! . . .

En effet, une sorte de rigole, en zigzag, dessinait un chemin sur la glace. On en devinait encore la trace, malgré la neige qui était



en train de la recouvrir de nouveau. A en juger par les sinuosités, on imaginait facilement combien était pénible le déblaiement.

— Quelqu'un a sûrement passé par ici!

— Une ou deux personnes n'ont pu frayer un passage aussi large.

— C'est tout un régiment qui a dû passer!

— Les traces sont encore fraîches! Pas de danger! Allons-y!

Et tout joyeux, ils regagnèrent leurs brouettes. Le chef de brigade s'exclama subitement:

— Regardez là-bas! On dirait qu'il y a quelqu'un! . . .

On distinguait une silhouette floue qui, le dos courbé, se dessinait sur l'autre côté de la rivière. En même temps, on percevait comme un bruit mat de balai.

Les mains en porte-voix, le chef de brigade héla de toutes ses forces:

— Ohé! Ohé! Est-ce que cette glace est solide?

L'homme se redressa, et répondit de la même façon:

— Un instant! Attendez encore un instant!

Le chef de brigade, ébahi, s'écria:

— Sapristi! Mais c'est la voix du vieux secrétaire.

Sidérés, ils s'exclamèrent:

— Il nous a encore une fois devancés!

C'était bien lui, le vieux secrétaire. Sa silhouette se détachait, énorme entre le ciel bas et la terre rehaussée par la neige. Un énorme balai en branchages de bambou dans les mains, il était en train de nettoyer la surface gelée de la rivière. De temps en temps, il s'arrêtait pour regarder devant lui, puis reprenait son travail.

Le vent déchaîné fouettait continuellement la neige, la faisant voltiger ça et là, dans le lit de la rivière, sur le sentier à peine tracé, sur le bonnet, les épaules et le dos du vieil homme. De sorte que ses cils et sa barbe étaient couverts de minuscules perles de glace.

Quand il eut terminé le sentier entre les deux rives, il mit le gros balai sous son bras, se frotta les mains violettes de froid et appela à grands cris:

— Venez maintenant! Ici, la glace est à toute épreuve!

Les cinq brouettes s'engagèrent en toute confiance sur le chemin déblayé.

IV

Le soir même, dix sacs de boulets de charbon étaient entassés dans la cour de la brigade.

La neige tombait sans discontinuer. En un rien de temps, un nouveau drap blanc recouvrait la cour à peine balayée. Les boulets noirs qu'on venait de sortir des sacs brillaient d'un éclat de jais dans la neige immaculée.

Monté sur la grosse pierre près de la porte d'entrée, le vieux secrétaire cria dans son porte-voix:

— Dépêchez-vous de venir le chercher! Le charbon est arrivé au bureau de la brigade!

Ces paroles vibrèrent comme le son d'une cloche de bronze à travers toutes les ruelles de Hémérocalle. Comme cette voix était familière à chacun, dans le village! Tout jeune, le secrétaire avait été un tailleur de pierres réputé de l'endroit. A cette époque, c'était avec cette même voix de stentor que le jeune et généreux tailleur rythmait les marteaux et les ciseaux de ses compagnons. Vint la

Guerre de Résistance contre le Japon. Il devint chef de guérilleros. A la tête de ses braves partisans, il livra de rudes combats à l'ennemi. C'était de cette même voix claironnante qu'il appelait ses compagnons aux armes. Plus tard, la première coopérative agricole établie dans le village, c'est encore de cette voix sonore qu'il groupait les paysans pour aller travailler aux champs, pour lutter contre la sécheresse ou les inondations, ou pour les persuader de livrer le surplus de céréales au dépôt de l'Etat. Et le voilà maintenant appelant les villageois à venir chercher leurs boulets de charbon apportés de loin sous la tourmente. Le partage, en lui-même, était de peu d'importance, mais sa façon d'appeler les gens réchauffait déjà tous les cœurs.

Joyeusement, les paysans arrivaient, qui avec un panier, qui muni d'un sac, pour prendre leur lot de combustible tant attendu.

Cet appel attira aussi l'attention de sa compagne qui, sur le point de préparer le dîner, éteignit précipitamment le feu qu'elle venait d'allumer et s'élança hors de la maison, le tisonnier à la main!

Cette vieille femme chaleureuse et attentionnée jouissait de l'estime de son entourage et on lui portait presque le même respect qu'à son mari. Elle avait pourtant tendance à se soucier beaucoup de sa réputation qu'elle considérait comme quelque chose de très précieux. Depuis plusieurs dizaines d'années, elle faisait avec le vieux secrétaire un ménage modèle, dans les bons jours comme dans les mauvais. C'est pourquoi elle croyait comprendre son mari mieux que quiconque. Elle savait combien il s'était dépensé pour le bien-être de tous et il lui était même venu de penser quel rôle important il jouait dans l'édification socialiste du village. Au cours de l'automne dernier, alors que l'inondation menaçait de submerger les récoltes, le vieux secrétaire, à la tête des membres de la brigade, était resté cinq jours et cinq nuits d'affilée au bord de la rivière. Finalement les brèches avaient toutes été colmatées et la voie d'eau endiguée. Mais le vieux secrétaire était tombé malade. Une forte fièvre le cloua au lit et, pendant trois jours, il ne put avaler une seule bouchée. Tout le village était atterré. Hommes, femmes et enfants venaient en groupe prendre de ses nouvelles. Le comité du Parti du district dépêcha les meilleurs médecins à son chevet et le secrétaire du

comité du Parti de la commune dormit à ses côtés afin de veiller sur lui. Son fils et sa fille qui travaillaient en province, lui envoyèrent de l'argent... Après bien des inquiétudes, le vieux secrétaire recouvra enfin la santé. En quittant le convalescent, le dirigeant de la commune avait recommandé à la vieille femme:

— Tante, dorénavant, vous prendrez encore plus de soin de la santé de notre vieux secrétaire pour nous! Qu'il se rétablisse complètement et retrouve la pleine forme. Vous en aurez tout le mérite.

Elle vit dans ces paroles une sorte de critique, critique qui lui était adressée de ne pas avoir pris suffisamment soin de son vieux compagnon. Chaque fois qu'elle pensait à la totale abnégation de son mari et à cette maladie qui l'avait terrassé, elle était prise de remords et se disait: S'il lui arrivait quelque chose de grave, comment me déchargerais-je de ma responsabilité devant tout le village? Désormais, elle se mit de tout son cœur à veiller à la santé de son mari. Mais tout ceci n'alla pas sans causer des frictions, même parfois de chaudes disputes entre les vieux époux. Peu importait à la vieille femme, rien ne l'empêcherait d'accomplir cette tâche. Quand la Fête du Printemps approchait, elle s'efforçait de tenir sa maison bien chaude et de préparer des repas alléchants. Vivant d'une façon très sobre, le vieillard n'avait qu'une petite faiblesse: boire de temps en temps une bonne tasse de thé. S'il y avait un petit poêle à la maison, comme ce serait commode de faire bouillir un peu d'eau! Et elle pensait: pendant ces quelques jours de congé, si le vieux secrétaire peut bien se reposer, faire une nouvelle provision de force, quand viendra le printemps, il pourra mieux diriger la brigade dans ses travaux pour obtenir de meilleures récoltes!

En chemin, elle rencontra un villageois qui lui dit:

— Ne vous dérangez pas par un temps pareil! Passez-moi votre panier et je dirai au vieux secrétaire de le rapporter avec vos boulets.

Mais elle répondit en riant: Ça n'ira pas! Je suis sûre qu'il ne me ramènera que le poussier resté sur le carreau!

Le comptable et le vieil intendant étaient en train de distribuer les boulets de charbon. L'un notait, l'autre pesait, affairés.

Sourire aux lèvres, le vieux secrétaire s'approcha d'eux mais, soudain, il vit sa femme qui venait d'entrer dans la cour. A la vue

du panier, il comprit ce qu'elle était venue faire. Il pensa: «Il n'y aura probablement pas suffisamment de boulets pour tout le village; les cadres devraient s'effacer. Qu'on serve d'abord les paysans. Mais si je m'oppose sur-le-champ au désir de ma femme, tout le monde va protester! D'autre part, si je ne l'en empêche pas, elle ira droit à son but.» Faute de trouver une solution, il resta pendant un moment près de la porte.

Arrivée près du tas de charbon, la vieille déposa son panier par terre. Avant qu'elle n'eût à ouvrir la bouche, autour d'elle on s'écria:

— Qu'on serve d'abord Vieille Tante!

Avisant au plus pressé, le vieux secrétaire appela sa compagne:

— Viens donc ici! Vite!

Mais la vieille femme de répliquer:

—Attends qu'on me pèse mes boulets!

Mais, se serrant le majeur, il reprit de plus belle:

— Mais viens que je te dis! Et lui montrant son doigt: Ça me fait un mal de chien!

Ne sachant pas ce qu'il lui était arrivé, la vieille accourut auprès de son mari.

Le vieux secrétaire la conduisit dans la salle d'attente et lui dit:

— J'ai une épine dans le majeur; vite, enlève-la-moi!

Détachant une aiguille de son tablier et tenant fermement le doigt de son homme devant les yeux, elle chercha en vain l'épine.

— Où est-elle donc, l'épine? demanda-t-elle.

— Enfoncée dans la chair, peut-être?

— Ne me fais pas perdre mon temps! Je vais aller faire peser mes boulets!

— Ecoute-moi d'abord! Je crains qu'il n'y ait pas suffisamment de charbon pour que tout le monde ait sa part.

— Qu'importe! Nous aurons la nôtre, n'est-ce pas?

— N'insiste pas toujours sur notre part; restons un peu en arrière, veux-tu?

— Rester en arrière? Pourquoi? A chacun ses boulets, tôt ou tard. Non? Laisse-moi les prendre, je dois aller préparer le dîner!

— Ne crie pas comme ça, viens attendre ici!

La bonne vieille fut poussée sans ménagement vers le fond de la pièce où elle aperçut soudain un sac de chez eux qui gisait, dans le coin du mur, elle le tâta et s'aperçut qu'il contenait des boulets. Alors, souriante, elle s'exclama:

— N'est-ce pas du charbon, ça?

— Ne parle pas si fort! fit son mari en agitant la main.

Interdite, elle se tut. Au fond d'elle-même, elle était très heureuse et se disait: C'est vraiment la première fois qu'il a pensé à lui!

Le vieux secrétaire devina le malentendu mais il lui était impossible d'expliquer tout en détail à sa femme. S'il allait laisser entendre qu'il n'y avait peut-être pas assez de charbon pour chaque famille, beaucoup de membres de la brigade rapporteraient sans doute leurs boulets et les laisseraient aux autres.

Du dehors, des voix se firent entendre:

— Pourquoi est-ce que les familles des cadres ne viennent pas prendre leur charbon?

— Laissons ce tas-ci pour les cadres!

Le vieux secrétaire sortit pour leur dire:

— Non, ce n'est pas nécessaire! Qu'on distribue les boulets d'abord aux autres membres de la brigade et que les cadres attendent un peu!

Personne ne voulut l'écouter et le brouhaha reprit de plus belle:

— Rien à faire! Nous n'en voulons pas davantage. Egalité pour tous!

— Laissons ce qui reste pour les cadres!

Quand le vieux secrétaire vit que plusieurs de ceux qui étaient déjà servis, voulaient rendre une partie de leurs boulets, il déclara:

— Pas de chichis inutiles, la brigade compte aller en chercher d'autres demain.

Des jeunes gars encerclèrent immédiatement le vieux secrétaire et s'écrièrent:

— Cette fois-ci, c'est notre tour d'aller au district.

L'un d'eux proposa:

— Allons mettre les brouettes de côté! Sinon, demain matin, nous serons de nouveau Gros-Jean comme devant!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les uns s'emparèrent des sacs; les autres remisèrent les brouettes chez eux. Personne ne pourrait, cette fois-ci, les empêcher d'aller chercher le charbon le lendemain.

La nuit venue, la neige tombait encore, inlassablement.

La distribution des boulets terminée, le comptable et l'intendant ramassèrent les paniers et le peson à contrepoids et se mirent à balayer les résidus de poussier.

Les chefs d'équipe de production, qui avaient apporté le charbon, s'étaient réchauffés auprès du poêle et sortirent du bureau, les pommettes rouges et brillantes.

— Vous êtes bien fatigués. Maintenant, allez vous reposer! leur dit le vieux secrétaire.

Le chef de brigade demanda:

— Est-ce que nous irons chercher d'autres boulets demain?

Le vieux secrétaire regarda les jeunes cadres et répondit:

— Nous en discuterons demain matin.

Un autre reprit:

— Si oui, c'est encore nous qui irons.

Et un autre d'ajouter:

— Juste! Nous connaissons déjà la route.

Lorsque tout le monde fut sorti, la femme du vieux secrétaire allait prendre le sac et le jeter sur son dos, mais son mari lui dit:

— Laisse-moi faire ça, le poussier va salir ta veste!

V

Le vieux couple marchait sur la route. Les flocons qui tombaient sur le visage rougi du vieux secrétaire, fondaient et coulaient aussitôt en autant de petites perlettes d'eau.

Le vieux secrétaire scruta le ciel blafard et poussa un soupir:

— Nos jeunes cadres sont vraiment extraordinaires! Ils ont peiné pour ramener les boulets qu'on distribue jusqu'au dernier aux membres de la brigade, or pas un ne pense à prendre sa part. Ils se disputent pour être les premiers à aller en prendre livraison à la ville, mais restent volontiers les derniers à se servir. Voilà des cadres qui vraiment servent le peuple de tout cœur.

— Demain, tu enverras un plus grand nombre d'hommes qu'aujourd'hui. Ils ramèneront davantage de boulets et tout sera dit, opina la femme.

Mais, levant la tête vers le ciel et tendant la main aux flocons qui venaient s'y déposer, il murmura:

— Par un temps pareil, est-ce la peine de les y envoyer une fois de plus? Plus ils font preuve d'abnégation, plus nous devons avoir soin de leur santé...

— Allons, tu pourras expédier d'autres membres de la brigade, puisque tout le monde se dispute pour aller en ville.

— Au village, chacun a ses boulets, sauf quelques cadres. Pourrais-je laisser les membres de la brigade faire ce trajet à la veille de la Fête du Printemps, et cela seulement pour quelques cadres?

— Mais, alors comment faire?

— En voyant tout le village passer une joyeuse fête, les cadres auront chaud au cœur même sans charbon.

Les paroles du vieux secrétaire étaient simples, mais elles rendirent la vieille femme quelque peu perplexe. Elle s'arrêta net, fixant tour à tour le sac et le visage de son mari, et demanda enfin:

— Dis donc, qu'est-ce qui te prend aujourd'hui? Ce que tu fais là n'est pas bien!

— Quoi donc? Quelque chose ne va pas? demanda le vieux secrétaire faisant l'étonné.

La vieille, trépignant d'impatience, lui lança:

— Hé! Un homme intelligent comme toi, comment peux-tu devenir si stupide tout à coup?

— Mais non! Pas du tout!

— Pense donc un peu: les autres cadres n'ont pas encore leur part de boulets et, demain, tu ne comptes pas envoyer des hommes en chercher d'autres. Dans ces conditions, toi, secrétaire de la cellule du Parti de la brigade, tu en gardes une bonne part pour toi-même! Que va-t-on penser au village? Si on ne te dit rien ouvertement, chacun aura quand même son opinion dans son for intérieur!

— Tu as raison, chaque membre du Parti doit se tenir à l'avant-garde. Cela signifie qu'ils doivent être les premiers à travailler, à prendre de la peine, à édifier le socialisme, et non pas à rechercher

l'intérêt personnel. Si je faisais une chose indigne d'un communiste, toi, femme de communiste, tu serais également déshonorée. Tu n'aimerais pas apprendre qu'on dit du mal de moi au village, n'est-ce pas?

— C'est bien à toi de parler de la sorte! Tu prononces de beaux discours, mais tu fais exactement le contraire! Qui t'a demandé de te réserver cette part de boulets? Ne mets pas cela sur mon dos! Car moi, j'avais pensé que puisqu'on allait chercher du charbon une seconde fois, ce n'était qu'une question de temps. Mais si j'avais su qu'on n'irait plus en rechercher, j'aurais accepté de me passer de ce charbon! On aurait pu passer la fête sans le poêle à charbon, voilà tout!

— Hé! Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout ça plus tôt?

— Ah, par exemple! Et toi, pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt qu'on ne retournerait pas en ville?

— Bon! Mais si j'avais parlé de ça devant tout le monde, je suis sûr que personne n'aurait pris de charbon.

La vieille paraissait vraiment anxieuse devant son mari qui simulait un air si malheureux.

Implacablement les flocons continuaient de tomber. Sous leur poids, les haies et les branches nues des arbres se courbaient en gémissant.

La vieille femme ne savait que faire. Elle tourna la question en tous sens, et comprit toute l'importance de cette petite affaire: Pour un autre, elle serait insignifiante, mais il en était tout autrement pour son mari, le secrétaire du Parti. Elle connaissait son caractère mieux que quiconque: il n'avait jamais fait une chose semblable. Cette fois-ci, il avait dû perdre le nord, uniquement pour lui faire plaisir. Cette pensée la rendit rongée d'inquiétude.

Le vieux bonhomme, quant à lui, devinait l'essentiel de ce qu'elle pensait. Il en était très satisfait, mais ne le fit pas paraître, voulant saisir cette occasion pour lui donner une bonne leçon.

— Pas la peine de m'en vouloir, fit-il au bout d'un moment, car j'ai aussi à redire sur ton propre compte.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui t'ai incité à commettre ce vilain acte!

— Il ne s'agit pas seulement de l'incident des boulets, reprit le mari. Prends par exemple ce qui s'est passé ce matin, au sujet du transport du charbon. Crois-tu que ton attitude a été correcte? Je sais que tu es pleine d'attention pour ma santé. J'apprécie ce sentiment à sa juste valeur. Mais tu aurais dû comprendre qu'un communiste doit veiller avant tout au prestige du Parti et à l'intérêt des masses, et non pas à sa santé personnelle. A quoi rime d'avoir une bonne santé si l'éclat du Parti est terni et les masses frustrées? Mais toi, depuis quelques semaines, tu ne penses plus qu'à me voir en bon état et, à cause de cela, tu trouves que le reste ne mérite plus ton attention! Il faut retenir ça: la santé est capitale parce qu'elle est importante pour la révolution. Sans la révolution, tout est vide de sens.

— Assez, fit sa femme, la tête baissée, allons vite rendre ces boulets! Je veux me tirer cette épine du pied.

— Il faut se débarrasser de ce charbon, c'est entendu, mais ce qui est essentiel, c'est d'arracher l'épine de ton cerveau. Sinon, elle t'égarera à nouveau et avec des arguments aussi jolis que le précédent.

— De toutes façons, je ne veux plus de mes boulets. Sous notre fenêtre, il nous reste des grésillons; nous les apprêterons un peu et nous en aurons assez pour la fête! Je ne veux pas être mal jugée à cause de quelques boulets. Répartissons-les pour les cadres. Il n'y en a pas beaucoup, mais ça vaudra mieux que de tout garder pour nous.

Le vieux secrétaire, heureux de ces paroles, s'écria:

— Bon! C'est entendu. Mais une fois répartis, ces quelques boulets seront tellement peu de chose qu'ils ne serviront à rien. D'ailleurs, je ne suis pas certain qu'ils les acceptent! Je vais te dire toute la vérité maintenant: En apercevant qu'il ne restait plus beaucoup de charbon, j'en avais mis une petite quantité dans ce sac pour Deuxième frère Lieou, le vieux veuf sans soutien. Mais toi, tu as cru que j'avais mis ces boulets de côté pour nous! N'en parlons plus, puisque à présent tu envisages la chose d'un autre œil. Allons de ce pas les lui offrir!

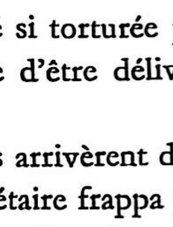
La vieille femme avait été si torturée par cette histoire de boulets qu'elle se trouvait heureuse d'être délivrée, d'une façon ou d'une autre.

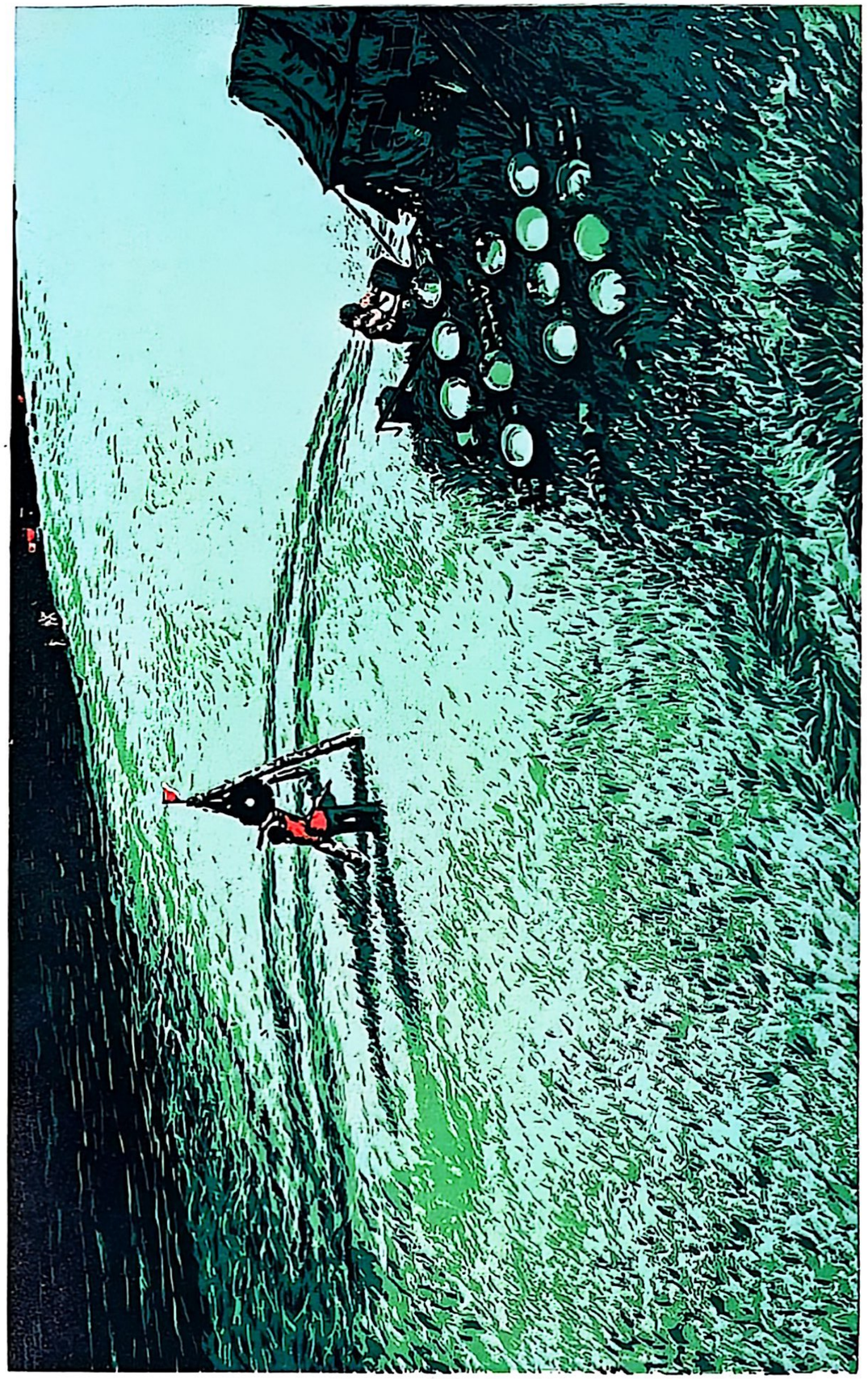
Continuant à bavarder, ils arrivèrent devant la porte du Deuxième frère Lieou. Le vieux secrétaire frappa par trois fois à la porte surmontée d'une épaisse couche de neige.

Un sourire illuminait le visage de la vieille femme. Elle eut conscience qu'avec son mari elle venait d'accomplir une nouvelle bonne action. Toute joyeuse, elle devança son vieux compagnon pour rentrer à la maison, sous la neige qui tombait de plus belle.

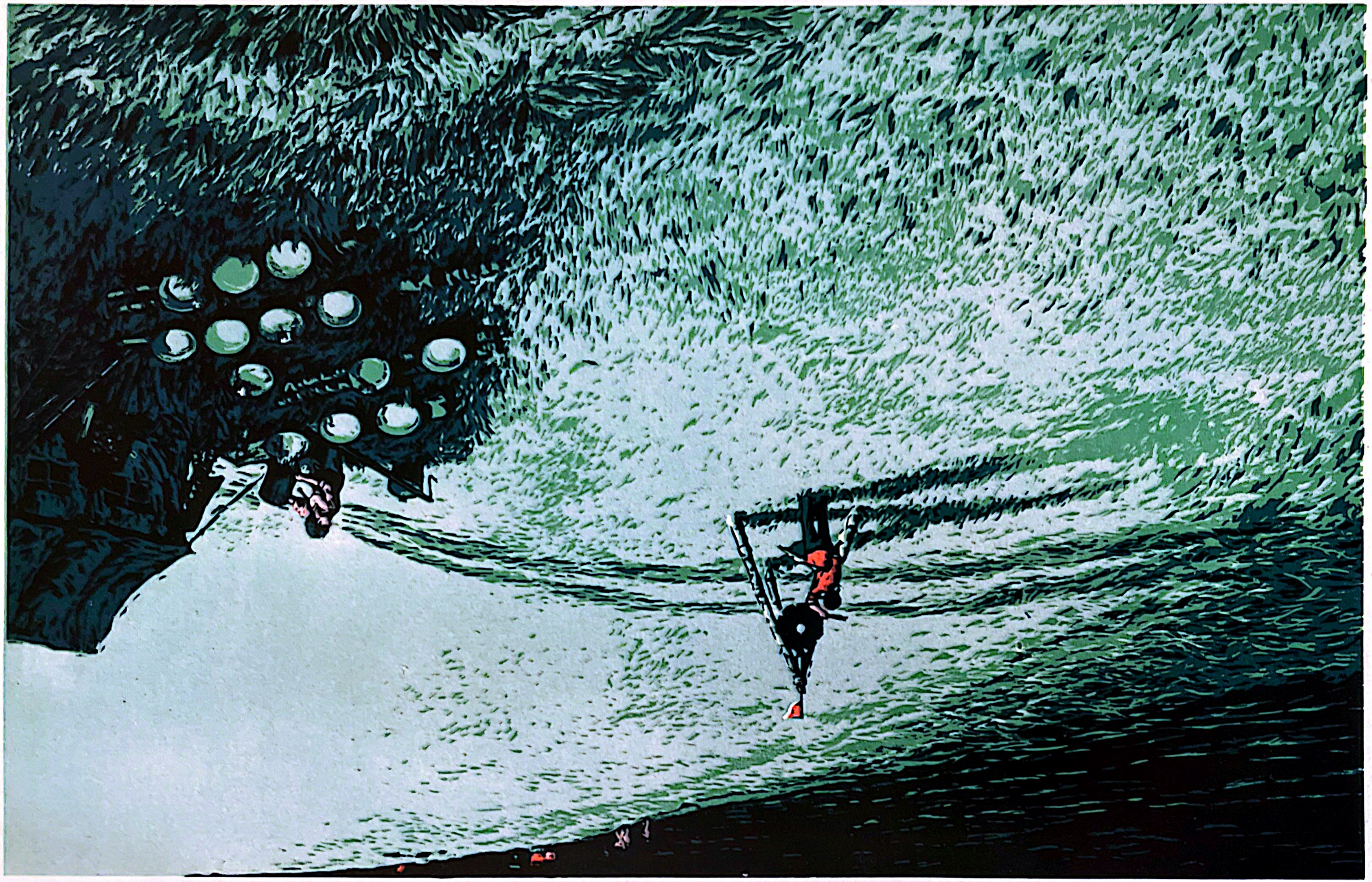
Après le dîner, le vieux couple fera des boulets avec le reste de grésillon.

Illustré par Pan Che-hsiun





Le gong matinal (*gravure sur bois en couleurs*)
— *Hao Po-yi* ▶



Siao Kouan-hong

UNE JEUNE PIONNIERE

Un nouveau coup de tonnerre, et de grosses gouttes de pluie martelèrent les fenêtres de l'Usine de génératrices, dessinant des fleurs en s'écrasant sur les vitres.

Dans la salle de réunion, on était en train de discuter d'une tâche de production: des génératrices destinées à la défense nationale. Comme il en avait l'habitude, son intervention achevée, le secrétaire du Parti interrogea l'assistance du regard. Il fixa particulièrement Vieux Tcheng, chef de l'atelier des bobines. En fait, la question clé pour réaliser cette tâche était de savoir si on pouvait achever la production de bobines avant terme. Le secrétaire du Parti voulait donc connaître l'opinion de Tcheng. Mais au lieu de répondre «Ça ira» comme il le faisait d'habitude, Vieux Tcheng gardait un profond silence. Pour produire les bobines, il fallait au préalable que soit achevée la fabrication du stator. On devait d'abord fabriquer une bobine et l'adapter sur le stator, puis modifier ce modèle, et répéter l'opération plusieurs fois jusqu'à ce que la bobine soit par-

faite. Avec de telles méthodes, comment pouvait-on s'engager sérieusement à accomplir la production de bobines avant terme?

Pendant que Vieux Tcheng restait plongé dans ses méditations, la porte s'ouvrit et laissa le passage à une jeune fille trempée jusqu'aux os, ses cheveux plaqués sur ses joues roses. Rejetant ses cheveux en arrière, elle observa la pièce plutôt gauchement.

— Petite Kiang! appela doucement Vieux Tcheng, et elle vint s'asseoir près de lui.

Le nom complet de Petite Kiang était Kiang Hsiao-houa. Elle avait été désignée voici quelques jours, par la cellule du Parti de l'atelier pour assister Maître Tcheng qui était vraiment débordé de travail. Autrefois apprentie de Tcheng, elle était maintenant technicienne. Vieux Tcheng avait eu d'autres apprentis, mais c'était Petite Kiang qu'il préférait entre tous. Il avait toujours été très exigeant envers elle et, après trois ans de formation, elle avait même acquis certains traits de caractère du vieux maître. Il était très content de retravailler avec la jeune fille. Il la consultait sur toutes les questions, importantes ou bénignes. Il la mit au courant, à voix basse, de ce que le secrétaire venait de dire.

— J'ai une idée, s'écria-t-elle aussitôt. La vieille méthode de production nous lie les mains. Si nous calculions par des méthodes mathématiques les mesures exactes des bobines, nous pourrions prendre de l'avance dans la production sans attendre que soit d'abord fabriqué le stator. Nous gagnerons un sacré temps!

— Par les mathématiques? Tcheng vit à l'enthousiasme de Kiang qu'elle était déjà prête à expérimenter cette idée. Il continua d'un ton sec:

— Facile à dire!

— Si nous n'osons pas essayer, nous ne percerons pas cette énigme, Maître, répondit-elle.

Rapprochant encore sa chaise de Vieux Tcheng, elle expliqua ce qu'elle avait appris à l'école du soir et dans le travail de conception de certains modèles de bobines. Elle ne pensait pas que les calculs soient hors de portée. Mais Vieux Tcheng avait ses idées bien à lui. Derrière lui des années d'expériences dans la production de bobines,

sans jamais avoir recours aux mathématiques. Les maths, c'était un terrain inconnu. En outre il s'agissait d'un projet important destiné à la défense nationale. On ne pouvait se permettre la moindre erreur.

— Mais, sais-tu bien de quel travail il s'agit? Tu dois bien comprendre pour qui nous fabriquons ces génératrices. Nous devons assurer la meilleure qualité et en prendre la responsabilité envers le Parti... Nous ne pouvons nous permettre de prendre un si grand risque.

Petite Kiang ne voyait pas où il voulait en venir. Les yeux brillants, elle regardait par la fenêtre comme si elle contemplait déjà le succès de la nouvelle méthode.

— Pourvu que nous trouvions la loi qui régit la production de cette sorte de bobine, nous pourrons garantir la qualité. Avec cette méthode, non seulement nous économiserons du temps mais à l'avenir...

A bout de patience, Vieux Tcheng lui coupa la parole d'un ton énergique.

— L'avenir... on verra plus tard, aujourd'hui l'important est de faire le travail demandé et d'obtenir une bonne qualité. L'ancienne méthode est sûre, nous la maîtrisons bien. Si nous faisons tous les préparatifs nécessaires dans les deux jours qui viennent et si nous fonçons dès que le stator sera prêt, t'inquiète pas, ça ira. Avec de l'esprit révolutionnaire et de l'huile de coude, nous réussirons! Et il remonta ses manches comme pour se mettre au travail.

Kiang regarda son maître avec étonnement, puis, lui tournant le dos, elle dit:

— Je propose mon idée.

— Explique-nous ton idée, Petite Kiang! demanda le secrétaire du Parti qui avait écouté leur dispute.

Lançant encore un coup d'œil au visage de son maître, elle se leva. Tous les yeux se fixèrent sur cette jeune fille qui, rejetant de son geste coutumier ses cheveux en arrière, prit la parole d'une voix un peu excitée:

— L'usage de la méthode mathématique serait plus scientifique, elle nous permettrait de gagner du temps, tout en garantissant la qualité.

— Bravo, très bien, Petite Kiang! Voilà une suggestion intéressante! Tu as une imagination hardie! Ça, c'est une innovation! Je pense...

— Je suis contre, interrompit Vieux Tcheng, très irrité.

Le secrétaire, qui connaissait son caractère, se contenta de sourire et continua:

— Nous devons savoir sortir de la routine et oser frayer des voies nouvelles. Le secrétaire s'arrêta un instant et encouragea Petite Kiang du regard; elle baissa la tête et se passa machinalement la main dans ses cheveux rebelles. Puis il reprit:

— Avec cette méthode, nous pourrons faire un grand bond en avant dans la production, et faire passer l'industrie des génératrices du règne de la nécessité au règne de la liberté. Vous deux, retournez à votre atelier discuter de ça avec les ouvriers et techniciens, je reviendrai demain en parler avec vous.

La séance levée, Vieux Tcheng se précipita vers son atelier.

— Maître! appela Petite Kiang. Mais il ne se retourna pas.

Tiraillée par des sentiments divers, Petite Kiang contemplait la silhouette de son maître qui s'éloignait. Elle s'était attendue à ce que sa suggestion rencontre des oppositions, mais elle n'aurait jamais pensé qu'elles puissent venir de son maître. Elle hésita; fallait-il abandonner son idée, ou s'y accrocher fermement?

Lorsqu'elle avait débuté à l'usine toute menue, ses nattes sautillaient quand elle marchait. Bien qu'elle fût déjà membre de la Ligue de la Jeunesse, ses camarades l'appelaient «la gamine». Elle détestait ce sobriquet qu'elle trouvait paternaliste.

Un jour, plusieurs ingénieurs étaient venus dans l'atelier examiner un modèle de bobine. Petite Kiang avait écouté attentivement les défauts qu'ils signalaient. Puis en fronçant les sourcils, elle était intervenue dans leur discussion:

— Camarades, ne pourrait-on pas calculer la courbe de notre bobine? Notre production est en retard par rapport aux besoins du pays.

Un maigre ingénieur la toisa de derrière ses lunettes, et lui répondit d'un ton sarcastique:

— Ma petite camarade, tu as beau avoir un joli foulard rouge, sache que dans aucun livre on ne trouve une équation de ce genre. Nous ne travaillons pas à la confection de joujoux. C'est de la science que nous faisons. Il éclata de rire, content de son trait d'esprit.

Petite Kiang avait observé froidement cet homme fat, l'air de lui dire: «N'as-tu pas honte de prendre à la légère ce problème?» Elle lui avait répliqué d'une voix forte:

— Si j'ai bien compris, nous ne pouvons pas faire ce que nos prédécesseurs ne faisaient pas, et nous ne devons pas oser penser, oser innover?

La critique était si juste que l'homme en avait rougi et s'était retiré en silence, tandis que les vieux ouvriers, qui assistaient à la scène, étaient partis d'un grand éclat de rire. Petite Kiang s'était sentie un peu gênée, mais elle avait demandé:

— Maître Tcheng, pourquoi ne pourrions-nous pas trouver cette équation?

Vieux Tcheng, admiratif, lui avait répondu:

— Il nous faut de la volonté. Les difficultés ne doivent pas nous intimider, nous, les ouvriers. Nous devons non seulement avoir l'esprit d'oser parler et penser, mais encore la ténacité révolutionnaire et l'assiduité dans l'étude pour atteindre aux sommets de la science et de la technique.

C'était vrai qu'on ne pouvait trouver dans aucun livre l'équation de la courbe de la bobine. Alors que faire? Pour Petite Kiang qui venait juste de finir l'école secondaire, c'était vraiment un problème difficile, mais rien ne pouvait la décourager.

Après ça, les livres devinrent ses amis intimes et elle travailla dur aux cours du soir. On pouvait la voir suivre attentivement les leçons et demander conseil aux maîtres et techniciens. Tout le monde remarqua que «la gamine» changeait. Les uns dirent qu'elle «mûrissait», les autres qu'elle ressemblait de plus en plus à son maître. En tout cas, tous étaient d'accord pour dire qu'elle avait du cran. On cessa de l'appeler «gamine».

En 1966, éclata la Grande Révolution culturelle prolétarienne, à l'initiative du président Mao. Notre fière jeune fille se tint à l'avant-garde. Avec son maître et de nombreux autres ouvriers, elle s'opposa

à ceux qui s'engageaient dans la voie capitaliste. Plus tard, Vieux Tcheng fut chargé de la production et Petite Kiang affectée au bureau d'études. Ses compagnons de travail l'appelèrent: «Jeune pionnière». Travailler au bureau d'études impliquait de lourdes responsabilités pour Petite Kiang. Elle se rappelait le conseil de son maître: «Nous ne devons pas seulement consolider le pouvoir de la classe ouvrière, mais aussi atteindre les sommets de la technologie dans l'intérêt du peuple.» Tout en s'adonnant à la conception des bobines, elle se préoccupait sans cesse du calcul de leur courbe. Elle rassemblait de la documentation sur ce sujet, et profitait de chaque moment libre pour étudier les revues techniques et consulter les travailleurs expérimentés.

Un soir, Petite Kiang alla emprunter un document technique à la bibliothèque de l'usine, mais trouva porte close. Elle frappa et ce fut le même ingénieur à lunettes qui lui ouvrit. Une fois au courant de ce que cherchait Petite Kiang, il lui dit avec un sérieux affecté:

— Pourquoi venir te plonger dans les livres? Nous, on nous a vertement critiqués pour nous être réfugiés dans les connaissances livresques, et coupés de la politique socialiste. Tu ne devrais pas marcher sur nos traces, mon petit. Si je suis ici à cette heure, c'est uniquement parce que la direction m'a donné à traduire quelques articles scientifiques.

Elle se dit en elle-même: «Toi mon bonhomme, tu sautes d'un extrême à l'autre. Tantôt tu vantes les «mystères de la technique», tantôt tu prétends que «la technique est inutile».» Et le regardant droit dans les yeux, elle répliqua:

— Nous sommes contre le savoir coupé de la politique prolétarienne, mais nous sommes tout à fait pour nous emparer du savoir afin de le mettre au service de la révolution. Nous, la classe ouvrière, nous devons nous élever aux sommets de la science.

Sur ces paroles, elle entra dans la bibliothèque. Après cet épisode, elle y étudia régulièrement. On pouvait l'y voir chaque soir, penchée sur un livre sous la lampe, mordillant son crayon.

Le développement de la production rendit plus aiguë la contradiction entre la demande croissante de bobines et la faible quantité de bobines produites. Aussi Petite Kiang brûlait-elle plus que jamais

de réaliser son projet. Elle avait revu toutes ses notes et voulait en parler à Vieux Tcheng. Mais comme il était trop occupé, ce fut à d'autres qu'elle en parla en premier. Jamais elle ne s'attendait à ce que son maître s'opposât à son innovation. Pendant la révolution culturelle, Vieux Tcheng et son apprentie étaient connus pour leur intrépidité. Mais maintenant Petite Kiang ne comprenait plus son maître: craignait-il les changements? Etait-il ligoté par des préjugés? Pour la cause de la révolution, elle ferait n'importe quoi. Elle admirait beaucoup son maître, mais cette fois elle ne pouvait céder, et elle se résolut à lui tenir tête.

Le lendemain matin, Vieux Tcheng se leva de bonne heure et marcha à pas pressés sur la route encore silencieuse conduisant à l'atelier. Hier soir, après la réunion, Vieux Tcheng avait arrêté avec de vieux ouvriers les mesures à prendre pour s'attaquer dès aujourd'hui à leur nouvelle tâche. Maintenant, il réfléchissait au moyen de mobiliser tous leurs points forts pour mettre les bouchées doubles.

Près de la porte est de l'atelier, sous des pins verts, Vieux Tcheng vit un groupe rassemblé: avec un bout de craie, Petite Kiang et plusieurs maîtres dessinaient des esquisses sur le sol et discutaient chaudement. Un vieil ouvrier aux cheveux grisonnants, apercevant Vieux Tcheng qui approchait, appela:

— Hé, mon vieux! Viens donc ici nous donner des idées!

Petite Kiang sauta sur ses pieds toute joyeuse, essuyant du revers de la main ses cheveux collés sur son front par la sueur:

— Maître, Maître Yang et d'autres camarades sont emballés par le projet; ils l'appuyent à fond. Ils sont sûrs qu'on arrivera à établir l'équation de la courbure de la bobine.

— Absolument, continua Maître Yang en se grattant les cheveux. Nous produisons depuis des années des génératrices, mais nous n'avons pas encore correctement fait le bilan de notre expérience; hier soir, Petite Kiang avait raison de dire que ce n'était quand même pas une sacrée courbure qui allait nous arrêter, nous qui créons toutes les richesses de ce monde!

En dépit de l'unanimité enthousiaste des vieux maîtres, Vieux Tcheng resta sombre et se dit en lui-même: «Et si Petite Kiang cherchait à torpiller mon plan?»

L'air mécontent de Vieux Tcheng étonna beaucoup tout le monde.

— Maître, dit doucement Petite Kiang, tu as tellement d'expérience, guide-nous dans ce combat, et quelles que soient les difficultés nous les vaincrons!

Le visage ferme, Vieux Tcheng la regarda fixement; il en voulait à son ancienne apprentie de ne pas comprendre la lourde responsabilité qui lui pesait sur les épaules; dominant mal sa colère, il la prit à partie:

— Des calculs, des calculs! C'est bien joli, mais qu'est-ce qui se passera si la qualité baisse?

C'était la première fois que Petite Kiang voyait son maître dans tous ses états. Ce fut un coup dur pour elle. Elle savait qu'il ne transigeait pas sur les principes, mais réaliser cette innovation était aussi une question de principe; elle avait réussi à persuader la plupart des ouvriers et seule une poignée s'était opposée à sa proposition. Calmement, mais fermement, elle répondit:

— Maître, est-ce que tu ne m'as pas toujours dit que nous pourrions surmonter toutes les difficultés pourvu que nous nous appuyions sur la pensée-maotsétoung, que nous nous unissions pour mobiliser toutes forces et oser frayer des voies nouvelles?

Vieux Tcheng bouillait; il ouvrit bien la bouche mais aucun mot n'en sortit. Agitant nerveusement son bras, il tourna brusquement les talons et s'en alla.

Petite Kiang courut après lui et, anxieuse et sincère, l'appela:

— Maître!

Bien qu'il fût parti sous le coup de la colère, Vieux Tcheng n'avait pas la conscience en paix; le travail quotidien fini, il alla plusieurs fois voir le groupe de l'embobinage. Des maîtres de son groupe y travaillaient avec ardeur; les ouvriers de l'atelier de la turbine à vapeur, sous la conduite de son secrétaire de cellule, étaient aussi allés leur prêter main-forte. Petite Kiang, avec des maîtres ouvriers, était en train de réviser les esquisses et de les réaliser; tous s'affairaient tellement que personne ne lui prêtait attention. Une fois, Vieux Tcheng vit que le secrétaire du Parti de l'usine se retroussait les manches pour leur donner un coup de main. Un tel spectacle suscita en lui des sentiments complexes. Depuis bien des années il était un innovateur

renommé; dans chaque combat décisif, à chaque moment critique des essais, n'avait-on pas vu en première ligne se profiler sa silhouette? Mais aujourd'hui, comme un déserteur, il n'était là qu'en spectateur, en dehors du coup; pour le lutteur infatigable qu'était Vieux Tcheng, c'était vraiment très déprimant.

Au cours du dîner à la cantine, Vieux Tcheng ne put s'empêcher de demander à un jeune homme:

— Où en est l'étude de la courbure que Petite Kiang et d'autres sont en train de faire?

— Il y a bien des difficultés!

A cette nouvelle, Vieux Tcheng posa ses baguettes et il se mit tout de suite en quête de Petite Kiang pour la persuader de renoncer à l'essai et de revenir à l'ancienne méthode. Il pensa qu'il pourrait peut-être la trouver dans la salle surnommée depuis la révolution culturelle le «coin rouge», la dernière salle au fond du couloir du premier étage où l'on se rassemblait pour discuter.

Quand Vieux Tcheng ouvrit la porte, il fut frappé par l'atmosphère d'enthousiasme qui régnait dans la pièce; faisant cercle autour de la table de ping-pong, quelques jeunes montés sur les bans, tout le monde discutait avec animation. Vieux Tcheng se dressa sur la pointe des pieds et aperçut son ancienne apprentie et le secrétaire du Parti de l'atelier au centre du groupe, devant la table de ping-pong, où étaient étalés des plans et des papiers à calcul. Un crayon à la main, Petite Kiang écoutait attentivement les suggestions, et donnait son avis; il admira le sang-froid de la jeune fille. Cette scène lui était très familière. N'est-ce pas là qu'on avait trouvé la clé de tant de problèmes de la production! Mais dans le passé, c'est lui qui était aux premiers rangs tandis qu'aujourd'hui... Juste à ce moment-là, le silence se fit, mais Vieux Tcheng hésita à prendre la parole.

Tout à coup, une voix de stentor éclata:

— Camarade Petite Kiang, si nous échouons dans nos calculs, que ferons-nous?

Une autre voix laissa tomber lentement ces mots:

— Alors, bien sûr, nous reviendrons à l'ancienne méthode, c'est plus sûr.

Vieux Tcheng se demanda ce qu'allait répondre Petite Kiang.

— Ce que nous ferons? Sans aucun doute, nous continuerons les essais, reprit Petite Kiang, pleine d'optimisme. Camarades, nous, les ouvriers, nous réfléchissons jusque dans notre lit à ce qu'il faut faire pour apporter de plus grandes contributions à la révolution. Est-ce que nous nous arrêterons devant ces petites difficultés? Nous ne devons jamais oublier ce que le président Mao nous a enseigné pendant la révolution culturelle, ni comment il nous a encouragés à surmonter tous les obstacles pour remporter la victoire.

Les paroles de Petite Kiang allèrent droit au cœur de Vieux Tcheng, elles lui rappelèrent des jours et des nuits inoubliables de cette période exaltante.

Petite Kiang continua:

— Ici, tout comme dans la lutte révolutionnaire, il nous faut de l'audace. Ne pas oser sortir de la routine pour frayer une nouvelle voie, cela signifie s'arrêter à mi-chemin dans la révolution!

— Oui, reprit la voix de stentor, mais je te demande pourquoi ton maître est devenu cette fois si conservateur?

Le silence se fit brutalement, le mot «conservateur» fit rougir Vieux Tcheng jusqu'aux oreilles.

Comme son maître, Petite Kiang se sentit gênée en entendant ce mot, elle fronça les sourcils et dit calmement:

— Le président Mao nous enseigne qu'il arrive souvent que la connaissance des hommes retarde sur la réalité objective, et que ce n'est pas tout le monde qui accepte tout de suite les choses nouvelles. Mon maître est un innovateur d'avant-garde, mais il n'échappe pas à cette loi et pour le moment il n'accepte pas cette innovation. La force des vieilles habitudes n'est pas facile à balayer et de temps à autre elle nous ligote pieds et poings, elle nous rend myopes à ne pas voir plus loin que le bout de notre nez. Il nous faut la casser avec l'esprit révolutionnaire!

Puis se calmant, elle poursuivit:

— Tout le monde connaît bien l'énergie de Maître Tcheng, il est toujours en première ligne; aujourd'hui, il est momentanément en arrière, demain nous sommes sûrs qu'il pourra nous dépasser. Nous devons l'inviter à participer à notre combat, à résoudre avec nous le

problème du calcul de la bobine et à créer beaucoup de génératrices de haute qualité pour que s'épanouissent les acquis de la Grande Révolution culturelle prolétarienne.

Les paroles de Petite Kiang touchèrent au point sensible Vieux Tcheng; il en fut tout réchauffé. Aux yeux de Vieux Tcheng, Petite Kiang avait toujours été une naïve petite fille mais, maintenant, elle venait de grandir subitement. Il se sentit ému et honteux à la fois. Depuis bien des années, la vieille méthode de production des bobines entravait énormément le développement de la production. Pourquoi ne l'avait-il pas remarqué? Petite Kiang n'avait-elle pas maintes fois soulevé la question? Mais quelle attitude avait-il adopté devant ses suggestions? Où était passée l'énergie qu'il avait pendant la révolution culturelle? La production est aussi un combat! Est-ce qu'il voulait se laisser ligoter par l'ancien système de l'embobinage? Il ne faut pas sous-estimer la science. Et pour briser la force de l'habitude qui nous entrave, il nous faut un esprit créateur!

Vieux Tcheng quitta la salle sans crier gare et s'en alla tout droit à l'atelier.

La nuit était avancée.

Après une journée de travail, Vieux Tcheng se sentait tout léger; il gagna à pas de géant le «coin rouge».

Il poussa la porte; la salle était vide, les bancs et les chaises en désordre. Sur la table de ping-pong traînaient toutes sortes d'esquisses et de croquis et sur le dossier d'une chaise la veste de Petite Kiang.

Vieux Tcheng examinait quelques-uns des calculs, quand il entendit une voix familière l'appeler:

— Maître!

Il se retourna et vit Petite Kiang qui se penchait pour lisser ses courts cheveux qu'elle venait visiblement de tremper dans de l'eau froide.

Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, Petite Kiang se lança:

— Maître, je t'ai cherché partout, est-ce que tu es encore fâché contre moi?

Pour ce vieil honnête homme, tout était oublié, mais il feignit le mécontentement:

— Eh bien, où en sont tes calculs?

Mais à son ton aimable, Petite Kiang comprit que son maître avait déjà changé d'attitude. Alors, la joie aux yeux, elle lui raconta comment, grâce aux efforts des maîtres et des jeunes ouvriers, le problème du calcul était pour l'essentiel résolu, à part quelques points dont la précision laissait encore à désirer et sur lesquels on travaillait actuellement.

Enchanté par ces informations, Vieux Tcheng lui dit qu'il venait de se pencher sur ce problème avec de vieux ouvriers et qu'ils étaient arrivés à la conclusion qu'on affinerait la précision des calculs si les mesures étaient faites sous quatre angles différents.

Petite Kiang sauta de joie et saisit les mains de Vieux Tcheng:

— J'ai toujours su que tu finirais par nous aider!

Vieux Tcheng sourit aussi, puis reprit un air sérieux, lui couvrant les épaules de la veste:

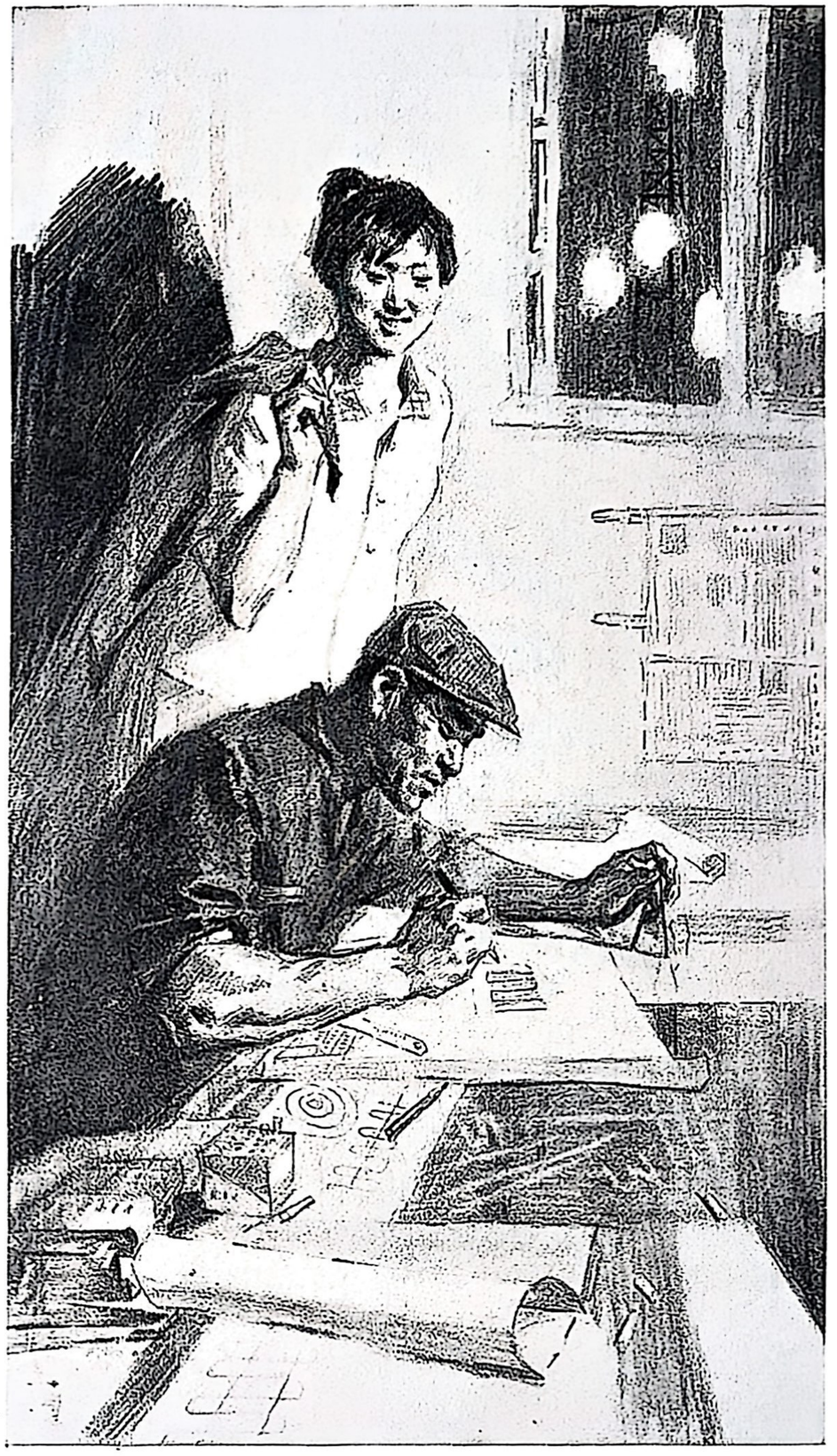
— N'attrape pas froid et va te reposer maintenant. Nous en discuterons demain, ce sont des ordres! Puis il poussa Petite Kiang de force vers la porte et l'accompagna jusqu'au dortoir.

Petite Kiang était trop surexcitée pour sentir la fatigue; le vent de la nuit la saisit. Arrivée dans sa chambre, elle, transie, enfila un chandail. Ses yeux rencontrèrent le portrait souriant du président Mao, au bas duquel elle avait copié une citation: **«La Chine se doit d'apporter une plus grande contribution à l'humanité».** Elle ne put détacher les yeux de cette phrase.

Instinctivement, elle sortit de sa chambre et revint tout droit au «coin rouge». Son maître plongé dans les esquisses, un crayon dans sa main calleuse, faisait à grands efforts des calculs.

— Maître! cria-t-elle d'émotion en courant vers lui...

La réussite de nouvelle méthode permit un développement rapide de la production, et la commande destinée à la défense nationale fut réalisée avant terme. Le jour de la livraison arriva. Vieux Tcheng et Petite Kiang allèrent tout spécialement à l'usine voir la première série des génératrices produites. Bien que chaque jour, chaque mois et chaque année, les mêmes génératrices soient déjà sorties de leurs mains pour être envoyées aux quatre coins de la patrie, ils étaient



aujourd'hui particulièrement émus et joyeux: ils avaient relégué au musée de la technologie leur vieille méthode de production et en avaient inventé une nouvelle.

En admirant ces produits de leur nouvelle technique, Vieux Tcheng murmura tant pour lui-même que pour d'autres:

— Le président Mao nous enseigne que la nouvelle génération nous fait la guerre; si nous n'étudions pas avec acharnement, nous serons distancés.

Petite Kiang qui était à côté, lui répondit:

— Mais Maître, c'est toi qui nous as formés!

Illustré par Tchen Yen-ning

Tcheou Yong-tchouang

EN QUETE D'EXPERIENCE

Tôt en 1958, l'année du Grand bond en avant, Yao Tche-ming avait déjà reçu le titre de travailleur-modèle à l'échelle de l'usine. Malgré sa cinquantaine, il manipulait son marteau d'une manière tellement habile et énergique que les jeunes en étaient tout à la fois étonnés et admiratifs. Pendant la Grande Révolution culturelle, il fut élu secrétaire de la cellule du Parti de l'atelier de transformation à froid. Ses camarades de travail trouvaient en lui un excellent exemple d'intégration de l'ancien et du nouveau — un vieil ouvrier devenu un nouveau cadre. Conscient de sa lourde responsabilité, Yao gardait constamment à l'esprit l'instruction de notre grand dirigeant, le président Mao: **«Nous devons être modestes et prudents, nous garder de toute présomption et de toute précipitation, et servir le peuple chinois de tout notre cœur.»**

Depuis le mouvement de critique contre le révisionnisme et de rectification du style de travail, la production s'élevait rapidement, du fait que la cellule du Parti axait son travail idéologique sur l'ensei-

gnement de la ligne politique correcte et que la gestion de l'entreprise était améliorée. Dès le début d'octobre l'atelier avait accompli son plan de production annuel. Pour populariser l'expérience de cet atelier, le comité du Parti de l'usine demanda à Yao d'en faire un bilan. Ce dernier convoqua une réunion de la cellule au cours de laquelle il déclara:

— Nous, les ouvriers, qui fabriquons des génératrices, savons que plus grande est la capacité d'une génératrice, plus rigoureuses sont les normes du traitement à froid. Il en est de même pour notre travail. Plus nous obtenons de succès, plus il est nécessaire que nous gardions notre sang-froid, afin de ne pas perdre de vue les contradictions, ainsi que l'orientation dans laquelle nous avançons. Faute de quoi, nous pourrions tourner en rond ou même revenir en arrière.

Tout le monde approuva l'esprit révolutionnaire du Vieux Yao, sa détermination d'aller toujours de l'avant.

Yao avait participé aux stages d'étude politique organisés par le comité du Parti pour le quartier, stages destinés à réfuter le révisionnisme et rectifier le style de travail; cela lui avait fait faire beaucoup de progrès sur le plan idéologique.

Deux jours auparavant, Vieux Wang, qui avait pris part aussi aux stages d'étude, était venu dans la chambre de Yao, un journal à la main.

— Sais-tu qu'on a encore parlé de ton atelier dans la presse? lui demanda-t-il. Sur ces mots, il s'assit sur un tabouret et se mit à lire à haute voix, le journal grand ouvert sur ses genoux.

A la lumière du mouvement de critique contre le révisionnisme et de rectification du style de travail, l'atelier de transformation à froid de l'Usine de génératrices a non seulement perfectionné son système de contrôle, en vue d'assurer à la fois la quantité et la qualité de la production, mais encore a mobilisé les masses pour créer une nouvelle méthode permettant la vérification avant la coupe des métaux, réduisant ainsi au zéro la quantité de déchets.

Les camarades présents prièrent le secrétaire de leur exposer l'expérience de son atelier. Yao s'approcha de Wang, les yeux fixés sur l'article, comme plongé dans de profondes réflexions.

— Prends-le et explique-nous comment vous avez fait, dit Wang en lui passant le journal.

— La publication de notre expérience dans la presse est pour nous, à la fois un encouragement et un aiguillon, dit Yao en lui rendant le journal. Lis cet autre paragraphe: «La direction de l'Usine de machines-outils a aidé les masses à découvrir les contradictions surgies dans le travail afin de développer la productivité. Et par une méthode plus rationnelle de la coupe, elle a réussi à économiser de l'acier.» En nous comparant avec cette fabrique sœur, nous avons encore beaucoup à faire. Elle envoie souvent des gens collecter des débris dans notre section de coupe et les utilise ensuite comme matières premières. Leur excellente idéologie et leur expérience — utiliser au maximum le matériel, exploiter pleinement leur potentiel et travailler dur — ce comportement constitue, pour nous, un magnifique exemple, mais rien de tout cela ne nous était venu à l'idée. Quelle en est la raison? Eh bien, c'est de notre part une manifestation d'orgueil et de présomption.

Yao avait bien dit ce qu'il voulait dire; il n'essayait pas de se montrer modeste, au contraire. Certains camarades de son atelier sous-estimaient le rôle des petites fabriques et il y avait même eu quelquefois des frictions entre l'atelier et l'Usine de machines-outils. Quoique Yao eût indiqué que c'était erroné, l'idée ne lui était jamais venue de se mettre à l'école d'une petite fabrique. Aussi, dès ses stages d'étude terminés, il enfourcha sa bicyclette et se rendit à l'Usine de machines-outils, décidé à tirer enseignement de cette visite.

Aussitôt la porte franchie, il vit aux murs des *da-tse-bao*, (affiches en gros caractères) dont certains titrés: «Que nous faut-il faire face aux progrès de l'Usine de génératrices?» «Réfuter l'ineptie selon laquelle notre potentiel productif est épuisé!» «La direction doit surmonter son orgueil et sa suffisance!»

Tout près de ces *da-tse-bao*, était apposé un article signé par la cellule du Parti, sous le titre de: «Vous avez parfaitement raison!»

En le lisant, Yao fut très ému: Des contradictions sont révélées au moyen de *da-tse-bao* par les ouvriers encouragés à le faire; ça devrait être comme ça dans toutes les usines. Mais pourquoi, dans notre

atelier, apparaissent souvent des annonces de succès, et jamais des *da-tse-bao* de ce genre?

Yao pressa le pas en direction du bureau du comité révolutionnaire. Le seul occupant du bureau était à lire. Aussitôt qu'il eut reconnu Yao, il se leva et lui serra la main.

— Ah, c'est toi, Vieux Yao! Assieds-toi, dit le camarade en lui tapant sur l'épaule. Tu es un homme très occupé; ta présence veut donc dire que tu as des questions urgentes à régler.

— Je viens plutôt apprendre. Et si je ne suis pas venu avant, ce n'est pas parce que nous étions occupés par le travail, mais par la suffisance. Et en disant cela il indiquait sa tête de son index.

— Non, pas de politesse, Yao! protesta l'autre. Votre usine est une grande entreprise par rapport à la nôtre. Vous êtes une unité d'avant-garde et c'est nous qui devons apprendre de vous. Tiens, c'est dommage que tu sois venu aujourd'hui, nos principaux responsables sont sortis pour visiter des fabriques sœurs...

— Je... Comme si une nouvelle idée était venue, il se leva soudainement: Bon, je ne peux pas te prendre trop de temps, je vais faire un tour dans les ateliers. Sur ce, il sortit.

II

A midi, Yao était revenu «chez lui». Ayant placé sa bicyclette contre le mur, il jeta un regard circulaire dans l'atelier, en saluant les ouvriers qu'il rencontrait.

Les flammes rouges dansaient sous les mains des ouvriers; des chalumeaux d'acétylène crachaient du feu; les faisceaux de lumière en arc, d'un bleu éclatant, s'élevaient des pistolets de soudure électrique; les ronronnements des machines, le bruit sourd des marteaux-pilons... Tout lui était familier. Il poussa un profond soupir de satisfaction, enleva sa veste et revêtit sa blouse de travail. Les mains gantées, il se rendit à l'atelier de coupe où il travaillait chaque jour avant d'avoir été élu secrétaire du Parti et où il retournait souvent maintenant pour travailler côte à côte avec ses camarades. Tout le monde dit: Si on veut voir le secrétaire, il est plus sûr de le trouver dans l'atelier que dans son bureau.

En arrivant à l'atelier de coupe, il vit la vérificatrice Li Tchouen-houa mesurer une tôle d'acier, une règle métallique dans la main. Sous sa casquette du travail, son visage poussiéreux faisait penser à une pomme rouge qui aurait roulé dans la boue.

Tchouen-houa était la fille unique de Li Tcheng-kouei, membre du comité de la cellule du Parti de l'atelier. D'un caractère ouvert et franc, toutes ses pensées se reflétaient clairement sur son visage et elle n'avait pas la langue dans sa poche. Son père l'appelait «garçon manqué». Depuis que l'atelier avait adopté le système consistant à contrôler chaque section de coupe, il n'avait pas encore sorti de produit n'atteignant pas la norme. Tout le monde s'en trouvait satisfait, à l'exception de Tchouen-houa qui dit: «C'est vrai que nous n'envoyons plus de produits défectueux, mais nous avons encore trop de rebut, tout juste bon à être jeté à la poubelle. C'est honteux!» Sur ce, elle proposa qu'on effectue une vérification des dimensions sur la tôle avant de procéder à la coupe, pour économiser le matériel.

Soudain, Yao remarqua que Tchouen-houa devenait soucieuse. Quelque chose devait s'être produit. Il alla derrière elle pour mieux voir par-dessus son épaule.

Sans lever la tête, la jeune fille lui passa l'autre bout de sa règle en disant:

— Tiens ça!

Yao s'exécuta tranquillement.

Tchouen-houa se plaça sur le côté, se baissa pour mieux voir, avant de déclarer l'air grave:

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Petit Tchang? On a proposé de faire une économie de vingt tonnes d'acier par mois, mais toi, tu travailles sans esprit de responsabilité! Crois-tu pouvoir bâcler ton travail parce que nous faisons maintenant une vérification avant la coupe? Elle fit sur les tôles des corrections à la craie.

«Une économie de vingt tonnes d'acier...» Yao en était enchanté: les masses voient toujours à l'avance, vont toujours de l'avant. Aussitôt une contradiction résolue, elles en trouvent une autre et ne se montrent jamais satisfaites. Nous autres, les cadres, devons les rattraper pour aller de front avec elles! Comme il restait toujours sans mot dire, elle s'écria:

— Tu es sourd ou muet? Pourquoi ne reconnais-tu pas ton erreur?

Tchouen-houa était si comiquement sérieuse que Yao ne put s'empêcher de rire. La jeune fille se retourna tellement vite que sa casquette tomba à terre; elle rougit.

— Oh, c'est vous, Maître Yao, dit-elle un peu gênée. Je croyais que c'était Petit Tchang.

Yao sourit, ramassa la casquette et la lui ajusta sur la tête en disant:

— Bonjour, Tchouen-houa, quel fil as-tu à retordre en ce moment?

— J'allais justement vous chercher, Maître Yao, répondit-elle. Voyez, je suis en train d'essayer d'utiliser chaque pouce d'acier.

— Oh, nous avons eu la même idée! s'écria Yao, enthousiasmé.

Ce matin, à l'Usine de machines-outils, Yao avait rencontré des ouvriers qui lui avaient expliqué les expériences qu'ils avaient faites pour un arrangement rationnel des tracés sur la tôle afin de produire le maximum de pièces par tôle. Il voulait en discuter avec les ouvriers chevronnés de l'atelier de coupe et ne s'attendait guère à ce que Tchouen-houa soulèverait la question. Vraiment cela lui faisait plaisir.

La veille, elle était allée voir son père et l'avait trouvé dans son bureau en train de lire le journal, l'air joyeux.

— Papa, j'ai une idée à te proposer, déclara-t-elle en entrant.

— Ah oui, encore une proposition? Eh bien, fais-la-moi connaître, fit-il sans quitter le journal des yeux.

— On se propose de faire une économie mensuelle de vingt tonnes de tôles dans notre atelier.

— Quoi? Comment? Ecoute, je n'aime pas ces sortes de plaisanteries. Je ne veux pas que la qualité de nos produits baisse... ni notre réputation... dit-il en agitant la feuille dans sa main.

— C'est là tout ce qui te préoccupe, papa... la réputation? Dans tout le pays, l'édification socialiste est en plein essor. Partout on a besoin d'acier, nous ne devons pas négliger de faire des économies de matériel! Les succès que nous avons remportés récemment semblent te griser. Toute la journée, tu ne fais que rester assis dans ton bureau, te contentant de faire connaître partout notre expérience au lieu d'aller travailler parmi les masses...

Juste à ce moment, le téléphone sonna. Li décrocha, faisant signe à sa fille de se taire.

— Allô... c'est toi, Yao? Oui, c'est Li à l'appareil.

— Ecoute, Vieux Li, fit Yao dans l'écouteur. Nos stages d'étude sont terminés et je pourrai revenir ce soir. Mais comme je voudrais visiter quelques usines, ne m'attends pas aujourd'hui...

— Vas-y, Yao. J'étais ces jours-ci vraiment occupé, donnant tous les jours des «conférences de presse» pour les camarades venus de diverses usines sœurs. Tu me rendais un grand service si tu pouvais leur conseiller de ne pas venir ici...

Ce disant, il raccrocha l'écouteur, puis se tourna vers sa fille:

— As-tu compris maintenant? Crois-tu que j'ai encore le temps d'aller travailler à l'atelier? Depuis la publication de notre expérience dans la presse, on ne cesse de venir nous demander des explications. Cette fois, ça y est, Yao va présenter notre expérience à l'extérieur.

Cette conversation téléphonique contrariait beaucoup Tchouen-houa. Elle rejeta ses tresses en arrière, dans un mouvement de tête où perçait son indignation, et sortit précipitamment.

En se rappelant maintenant cette scène, Tchouen-houa demanda à Yao, comme si elle n'en avait rien su:

— Pourquoi êtes-vous rentré si tard, Maître Yao?

— J'ai fait un tour dans des usines sœurs, répondit l'autre en fixant son regard sur la tôle.

La réponse confirmait ce qu'avait dit son père. Elle se dit: Est-il possible que Yao soit devenu, lui aussi, orgueilleux? Alors, elle posa à dessein la question:

— Que pensez-vous de notre travail ici, Maître Yao?

— Excellent! s'exclama-t-il en tapant sur la tôle.

Tchouen-houa s'en étonna, étant loin de s'attendre à une telle réponse. Avant qu'elle ait pu lui répliquer, Yao la poussa tout près de la tôle:

— C'est vraiment une excellente idée! expliqua-t-il en désignant du doigt la tôle. Si on coupe la tôle d'après ce que tu dessines, on économisera à la fois du temps et du matériel. Ça fait d'une pierre deux coups, n'est-ce pas?

Maintenant, la jeune fille comprenait ce qu'il avait voulu dire. Au lieu de se contenter du résultat acquis, Yao avait réfléchi sur le problème qui la préoccupait elle-même. Toute joyeuse, elle s'écria:

— Excellent! Vraiment excellent!

Juste à ce moment-là, entrèrent deux jeunes filles, portant à la main un seau de colle et un rouleau de papiers.

— Nous avons copié le *da-tse-bao*, Tchouen-houa. Le voici! dirent-elles.

Yao le déroula. Le titre sautait aux yeux: «Comment s'est comportée notre direction après le succès?»

Tambours roulant,
Gongs vibrant,
On vient présenter des félicitations.
Quelques cadres responsables
Sont tout réjouis.
Les voici ivres de leur succès
Et occupés à répandre la réussite de leur expérience
Aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'usine.
Las de suivre les suggestions des masses,
Ils marchent, poitrine bombée.
Nous espérons que la cellule du Parti étudiera bien la situation,
Afin que la révolution puisse progresser.

Le *da-tse-bao* est une arme acérée aussi bien pour dénoncer l'ennemi que pour se faire éduquer soi-même au sein du peuple. Yao se réjouit de constater que les jeunes étaient encore une fois plus avancés que la direction et qu'ils aidaient celle-ci en la mettant en garde. C'était là son souhait le plus ardent.

Mais une phrase cependant le troublait: que signifiait «occupés à répandre la réussite de leur expérience aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'usine»? En se remémorant sa conversation téléphonique avec Li, la veille, il se sentit mal à l'aise.

Est-ce un pur malentendu? se demandait-il. Non. Parce que sous son apparence d'un simple hasard, la chose reflète l'arrogance et la présomption de certains cadres dirigeants et aussi l'existence d'erreurs dans le style de mon travail.

III

Dans le bureau de l'atelier plein de monde, Li Tcheng-kouei, l'air satisfait, était en train de parler de l'expérience de l'atelier selon un document écrit. Il en était déjà aux dernières pages.

— En un mot, conclut-il avec un plaisir évident, étant donné que nous avons mis l'accent sur la gérance de l'entreprise, la production a monté verticalement, tout en garantissant la qualité des produits, conforme au standard. Maintenant nous avons accompli avant terme le plan annuel.

Lorsqu'il eut fini de parler, toute la salle s'anima.

Soudain, quelqu'un se leva et demanda:

— Vieux Li, pourriez-vous nous parler un peu du travail idéologique de votre comité de la cellule du Parti et de ce que vous comptez faire à l'avenir?

La salle redevint calme. Li, sur lequel se fixait une douzaine de paires d'yeux, se trouva désemparé. Il s'était senti vraiment heureux depuis la publication de l'expérience dans la presse. D'ailleurs, pendant tout ce temps-là, il avait été si occupé à faire mille choses qu'il n'avait jamais pensé à ces sortes de questions. Il se sentit embarrassé; mais l'avouer reviendrait à révéler que le niveau idéologique de son unité avancée était en fait inférieur. Comme il aurait voulu que Yao fût là! Alors qu'il réfléchissait, la porte claqua et Yao entra dans la pièce. Quel soulagement!

Pourtant, au lieu de saluer Li, Yao s'approcha des camarades de l'Usine de machines-outils et leur serra la main.

— Quelle chance de vous rencontrer ici, s'exclama-t-il. Je suis allé vous chercher chez vous, mais malheureusement vous n'étiez pas là. Nous avons vraiment beaucoup à apprendre de chez vous.

Quand ils se furent assis, Yao se mit à raconter ce qui s'était passé le matin. Tout le monde s'en réjouit sauf Li Tcheng-kouei qui avait l'air renfrogné. Il pensait: Ainsi, Vieux Yao était allé s'inspirer de l'expérience des autres, et moi je ne lui avais même pas bien demandé au téléphone ce qu'il allait faire là-bas! Je connais bien ma fille. Pourvu qu'elle ne pose pas à Yao des questions à ce sujet.

Un moment après, Li glissa un mot à Yao, en disant:

— Voici une question que m'a posée un camarade de l'Usine de machines-outils. Réponds-lui à ma place.

Yao jeta un coup d'œil sur le papier, et, après un moment de réflexion, il répondit:

— Bien, allons à l'atelier.

A l'idée que Yao allait donner un aperçu de l'expérience à l'atelier même, Li le suivit avec satisfaction.

Yao s'arrêta devant un panneau d'affiches, et Li crut qu'il allait lire des informations sur les succès obtenus ou le tableau d'honneur. Et quand il s'aperçut qu'il s'agissait d'un papier blanc sur lequel figuraient des vers. «Peut-être un chef-d'œuvre de l'un de nos poètes ouvriers?» pensa-t-il en allongeant le cou. Quel ne fut pas son choc lorsqu'il réalisa que c'était un *da-tse-bao* destiné à critiquer son style de travail et que, de surcroît, sa propre fille en était la première des signataires. Son cœur se mit à battre la chamade et les caractères se mirent à danser devant ses yeux...

Yao, derrière lui, s'adressa calmement aux visiteurs:

— Voyez, les ouvriers ont posé précisément la question que vous avez soulevée. Ce *da-tse-bao* constitue la meilleure réponse que vous puissiez avoir.

Li était extrêmement vexé. Soudain, il sentit une brûlure à ses lèvres. Automatiquement il porta sa main à sa bouche et réalisa que c'était sa cigarette qui se consumait toute seule. Ne pouvant plus se contenir, il dit:

— Vieux Yao, j'ai beaucoup de chose à régler. Tu peux continuer comme ça si ça te chante. Et, sur ces mots, il s'en alla l'air offensé.

Tout en fixant son regard sur la silhouette qui s'éloignait, Yao se remémorait le passé: Pendant les dix et quelques années que Li avait dirigé l'atelier, nous avons travaillé ensemble dans une parfaite entente. Durant la Grande Révolution culturelle, Li a été élu membre du comité de la cellule du Parti de l'atelier. Ayant une riche expérience dans la production et travaillant dur, il m'a beaucoup aidé. Mais je regrette qu'il ait changé faute des critiques et autocritiques que nous aurions dû pratiquer entre nous. Au moment où nous avons réussi la fabrication d'une puissante génératrice, mais la direc-

tion a félicité d'autres ateliers et pas le nôtre, Li a été renfrogné pendant plusieurs jours. Cette fois-là je l'ai critiqué, mais je ne lui ai pas fait remarquer l'origine de son problème idéologique.

A ce moment-là, Tchouen-houa vint dans l'atelier chercher un outil; Yao l'arrêta et lui dit en plaisantant:

— Tchouen-houa, ton père s'est enfui à la vue de ton chef-d'œuvre!

— Vraiment? rétorqua-t-elle en rejetant ses deux tresses en arrière.

— Tchouen-houa, reprit Yao, nous devons non seulement révéler les contradictions mais aussi savoir les régler de façon convenable.

— Très bien! fit la jeune fille en souriant d'un air espiègle. Je vous assure que j'accomplirai bien ma tâche.

Se tournant vers les hôtes, Yao dit:

— Permettez-moi de faire les présentations. C'est Tchouen-houa, la fille de Vieux Li. Elle a suggéré la méthode de vérification préalable à la coupe et c'est aussi elle qui a pris la tête pour écrire le *da-tse-bao* adressé à la cellule du Parti.

Les visiteurs s'empressèrent de serrer la main de la jeune fille et la prièrent de leur faire connaître son expérience. Ensuite, à son tour, Tchouen-houa s'enquit de leur expérience concernant la méthode de coupe rationnelle permettant d'économiser du matériel.

IV

A midi, Li Tcheng-kouei retourna chez lui pour déjeuner. Un bol de riz dans la main, il se laissait aller au fil de ses pensées; les caractères du *da-tse-bao* apparaissaient de nouveau devant ses yeux. Malgré trois ans de travail dans l'usine, Tchouen-houa était encore à ses yeux une toute jeune fille. D'ailleurs, se faire critiquer par sa propre fille dans un *da-tse-bao*, il y avait vraiment de quoi lui faire perdre la face... Par-dessus le marché, Vieux Yao avait fait lire aux visiteurs cette critique. Et quelle attitude il avait adoptée à cette occasion! Il voulait tout simplement le ridiculiser!

A ce moment, un chant joyeux retentit dans la pièce. C'était Tchouen-houa qui revenait, une tresse devant et l'autre derrière.

— Papa, dit-elle d'une voix douce, maman n'est pas encore rentrée? A sa façon de poser la question, il était clair que cela signifiait: tu es encore fâché contre moi?

Il avait déjà préparé quelques véhéments reproches à l'adresse de sa fille, mais en la voyant rentrer si joyeuse, il les ravala.

Après avoir vite fini son repas, Tchouen-houa fouilla dans les coffres et armoires et en sortit une pièce de cotonnade. Elle l'étendit sur le lit et se mit à tracer des lignes selon un modèle de pantalon.

Li Tcheng-kouei se demandait: Mais que fait-elle si tard? Et, au moment où la jeune fille allait couper le tissu, il lui enleva les ciseaux des mains, frappa l'étoffe pour en effacer les traits de craie, l'étala de nouveau sur le lit. Connaissant parfaitement la technique de la coupe, il commença lui-même à tracer les contours selon le modèle en disant:

— Il faut toujours penser à économiser. Avec ce tissu tu peux faire deux paires de pantalon. Tu prends deux jambes ici et les poches là-bas; ce triangle est juste suffisant pour la ceinture...

— Non... ça sera vilain. Cela affectera la qualité du pantalon et portera atteinte à notre réputation de tailleurs! dit Tchouen-houa en imitant le ton de son père, tout en hochant la tête à sa manière.

Li la fixa du regard, mais celle-ci, vive comme un coup de vent, sortit en courant, un sourire sur les lèvres, laissant son père tout confondu.

V

L'après-midi, Li retourna dans son bureau. Seul assis dans son fauteuil, il se mit à feuilleter des documents. La porte s'ouvrit et Yao entra brusquement, le visage ruisselant de sueur.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Vieux Li? lui demanda Yao en lui voyant un air si triste. Tu ne te sens pas bien? Ou tu as de la bile?

— Oui, je suis chagriné.

— Par le *da-tse-bao* qu'ont apposé Tchouen-houa et ses copains? Mon vieux, as-tu pensé pourquoi les centaines de *da-tse-bao* qui ont

été affichés à ton sujet au cours de la révolution culturelle, t'ont insufflé force et vigueur, alors que maintenant un seul t'a découragé?

Les propos de Yao lui rappelèrent la révolution culturelle. Des scènes inoubliables surgissaient l'une après l'autre dans sa mémoire. A cette époque-là, les masses révolutionnaires avaient apposé à son sujet de nombreuses affiches, Li Tcheng-kouei avait passé plusieurs nuits blanches, une intense lutte idéologique s'étant engagée dans son esprit. Grâce à l'aide de Yao et des ouvriers, finalement il était revenu à la ligne révolutionnaire du président Mao. A l'occasion de la fondation du comité révolutionnaire de l'atelier, il avait déclaré avec une profonde émotion: «Je ne l'oublierai jamais, la salutaire leçon que j'ai tirée de la révolution culturelle». Mais, aujourd'hui... La tête inclinée, immobile, il restait là, plongé dans ses pensées.

— Tu as besoin d'air frais, dit Yao. Si tu restes enfermé toute la journée entre ces quatre murs, tu ne résoudras jamais tes problèmes. Il se pourrait au contraire que tu glisses de nouveau dans ton ancienne routine. Viens, allons voir un peu ce qui se passe. Il entraîna Li à l'extérieur du bureau.

Tchouen-houa, accroupie sur une tôle d'acier, parlait à un camarade de l'Usine de machines-outils en gesticulant des deux mains. Lorsqu'elle vit Yao et son père s'approcher, elle alla à leur rencontre.

— As-tu réfléchi à notre proposition, papa? lui demanda la jeune fille, la tête inclinée de côté. Cette nouvelle méthode de coupe rationnelle nous permettra d'économiser vingt tonnes d'acier. Si tu ne me crois pas, viens voir...

Li regarda la tôle de près et s'aperçut que les différentes pièces des machines y étaient tracées de façon si ingénieuse que presque toute la tôle était utilisée. Il ne put s'empêcher d'exprimer son admiration pour l'habileté du traceur.

— Qui a eu cette idée? demanda-t-il. C'est formidable!

— Ce sont les camarades de l'Usine de machines-outils et Tchouen-houa, répondit Yao.

— Non, c'est plutôt les camarades de l'usine et Maître Yao, ajouta la jeune fille. Et toi, papa, tu, tu y as aussi ta part.

— Ne plaisante pas, dit-il, croyant que sa fille le taquinait.

— Rappelle-toi, papa, quand j'étais enfant, je t'ai demandé ce que tu faisais à l'atelier de transformation à froid? Tu m'as répondu que ton travail ressemblait à celui du tailleur. A la place des ciseaux, tu utilisais le chalumeau à acétylène, la soudure au lieu de la couture, la peinture au lieu de la teinture, l'aplanissement au lieu du repassage... Cela m'a amenée à me demander: une coupe rationnelle peut permettre d'économiser de l'étoffe, pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer ce principe à la coupe de la tôle? Grâce à l'aide des camarades de l'Usine de machines-outils et de Maître Yao, cette idée a été enfin réalisée. N'as-tu pas donc ta part de cet honneur?

Le visage brûlant, Li aurait voulu pouvoir se cacher dans un trou.

— Tchouen-houa a raison, dit Yao. Regarder en arrière rend présomptueux; regarder en avant fait comprendre qu'il y a encore un long chemin à parcourir. La méthode de coupe rationnelle n'a rien de compliqué. Mais si on a les yeux voilés par la présomption, comme si l'on marchait avec le masque de soudeur sur le visage, impossible de voir ce qui arrive devant soi.

Yao s'approcha de Li et, lui tapant sur l'épaule, il ajouta d'un ton grave:

— Vieux Li, l'Usine de machines-outils est plus petite que notre usine, mais son ardeur, plus grande que la nôtre, dans l'esprit de la révolution continue.

— L'esprit de la révolution continue? Li se tapa la tête de la main, comme s'il avait enfin compris pourquoi il avait les yeux bandés, à tel point que les expériences profitables des unités sœurs n'attiraient pas son attention, pourquoi il était si intéressé par l'utilisation rationnelle d'un tissu de sa fille mais pas par la tôle d'acier de l'usine, et pourquoi il s'était emporté à la vue d'un *da-tse-bao*. Tout cela, c'était parce qu'il n'avait guère pensé à la nécessité de la révolution ininterrompue. Son regard se posa sur Yao, qui était vêtu de son costume de travail, en se rappelant comment celui-ci étudiait assidûment les œuvres marxistes-léninistes et celles du président Mao. Encouragé par son exemple, Li se sentit de nouveau plein d'énergie.

Li Tcheng-kouei allait sortir quand sa fille Tchouen-houa vint lui dire:

— Rapport! Je dois aller à une réunion du comité pour la Ligue de la Jeunesse, papa.

— Quelle réunion?

— Pour échanger des expériences! répondit-elle en lui jetant un regard malin.

— Bien, nous avons encore beaucoup à apprendre! soupira Li, les sourcils froncés.

— Va vite, Tchouen-houa, dit Yao. C'est une bonne occasion pour s'inspirer des autres ateliers.

— Qu'est-ce que je pourrai leur dire? hésita-t-elle soudain, l'air un peu embarrassé.

— Dis-leur ce que nous avons appris de l'Usine de machines-outils.

— Tu peux commencer par moi, ajouta Li en agitant sa grosse main. Fais une analyse de mon idéologie, ce sera un bon exemple.

— A vos ordres! Puis, elle se tourna et partit après avoir rejeté ses deux tresses dans son dos.

Illustré par Tong Tchen-cheng

Cheh Min

LE RECIF INTROUVABLE

— Levez l'ancre! cria d'une voix tonitruante un solide gaillard de grande taille lorsqu'il arriva à la hauteur de la passerelle de commandement.

C'était Tchou Chan-hou, capitaine du navire hydrographique *Avant-garde*. Et sur son ordre, le bateau flambant neuf quitta rapidement le quai dans un mugissement de sa sirène. Sous le brillant soleil d'octobre, l'*Avant-garde* sillonnait la surface unie de la mer bleue, laissant derrière lui un long sillage argenté.

Il faisait un temps superbe, tel que les travailleurs de l'hydrographie en avaient rarement vu en cette saison; mais Tchou Chan-hou n'était pas d'humeur à se réjouir. Immobile près de la roue du gouvernail, telle une colonne inébranlable, sourcils froncés et lèvres pincées, il fixait son regard droit devant lui. A en juger par sa voix irritée et sa sombre mine, il était clair que quelque chose ne tournait pas rond. Malgré son mutisme, la raison de son souci était transparente pour ses deux auxiliaires compétents, Tao Yeou-tsai et Siao Che-hai,

qui se tenaient non loin de lui, occupés à admirer la vaste mer sous le ciel lumineux. Soudain, Jeune Tao cessa de fredonner *J'aime les ondes d'émeraude de l'océan*; en baissant la visière de sa casquette, il fit une grimace à l'adresse de son copain.

— Il semble que le ciel se couvre, dit-il en glissant un regard vers son capitaine.

En guise de réponse, Jeune Siao désigna du menton une jeune fille vêtue d'un uniforme délavé des Forces navales, qui, un peu à l'écart, s'appuyait contre le bastingage.

C'était Tsin Houa, une jeune fille de vingt-cinq ans, membre du Parti communiste. Démobilisée depuis peu, elle avait été récemment affectée à l'*Avant-garde* comme seconde de Tchou. Effectivement, ce n'était pas sans raison que le capitaine Tchou était de mauvaise humeur.

A trente-quatre ans Tchou avait déjà derrière lui plus de dix ans d'expérience en hydrographie. Avant sa promotion au poste de capitaine, pendant la révolution culturelle, il avait déjà navigué dans toutes les eaux territoriales de la Chine et vu le monde. Bien que d'un tempérament impulsif, il connaissait son métier et ne ménageait pas ses efforts. Son ancien second, Vieux Tchen, était connu pour son zèle et son caractère réfléchi. Les deux hommes s'étaient si bien entendus que l'équipage de l'*Avant-garde* avait toujours été cité comme une unité avancée. Après le départ de Vieux Tchen, Tchou avait espéré qu'on lui donnerait un coéquipier aussi expérimenté que lui et il était loin de s'attendre à une jeune fille.

«Ce n'est pas que je sous-estime les femmes, se disait-il. Bien sûr qu'elles représentent la moitié de notre peuple et que parmi elles on compte des pilotes, des navigateurs . . . et l'arpentage d'un chenal est peu de chose, en comparaison des exploits qu'elles ont accomplis. Cependant, il faut considérer notre cas particulier: l'*Avant-garde* n'est pas un bateau ordinaire et sa mission de localisation du récif Owen est d'une importance vitale! . . .»

Le récif Owen avait été repéré pour la première fois en 1948, avant la Libération, par le service des douanes du gouvernement réactionnaire du Kuomintang. En 1964, un hydrographe était venu vérifier son emplacement mais il n'avait rien trouvé. Il s'était contenté

d'ajouter un point d'interrogation sur la carte à côté du nom du récif pour mettre en garde les bateaux passant par là. C'était évidemment là une attitude irresponsable. Par suite de la révolution culturelle, l'intensification du trafic maritime et la découverte d'un riche gisement de pétrole sous-marin dans cette région ayant rendu ce chenal infiniment plus important qu'autrefois, la direction avait demandé de tirer l'affaire au clair en une quinzaine de jours. Mais, une jeune fille pour une tâche d'une telle urgence! Inconsciemment, il jeta un coup d'œil à Tsin Houa et renifla de façon significative.

Celle-ci était toujours accoudée au bastingage, silencieuse et le regard fixé sur l'horizon. Elle avait les cheveux coupés courts et toute sa personne donnait une impression d'énergie. Ignorait-elle ce qui se passait dans la tête du capitaine Tchou? Pas du tout! Elle comprenait très bien la raison pour laquelle son supérieur était d'humeur si sombre et aussi celle de son éloquent reniflement. Cependant, au lieu de se sentir offensée, elle le trouvait amusant. Son poste à l'unité navale avait été aussi l'arpentage de chenaux. Au début, quelqu'un avait dit: «Ça ne durera pas longtemps!» C'était en effet un travail exigeant: il fallait se déplacer tout le temps, veiller constamment à éviter les récifs et les écueils, et braver les intempéries et d'autres dangers. Mais elle trouvait cette vie infiniment passionnante et disait souvent à ses camarades: «Nous frayons un chemin que nul n'avait battu!» Avant de s'embarquer sur l'*Avant-garde*, elle avait déjà été avertie que son capitaine était un camarade scrupuleux, mais quelque peu présomptueux. Aussi avait-elle décidé qu'elle l'aiderait de son mieux en dépit des remarques désobligeantes qu'il pourrait lui faire...

Le tintement de la cloche la tira de ses réflexions. Elle descendit dans la cabine pour la réunion.

II

— Nous voilà bientôt arrivés à l'endroit indiqué. Que chacun soit à son poste, dit Tchou vers la fin de la réunion. Puis il se mit à distribuer les tâches: relever l'angle, en prendre note et observer... Lorsque tous les hommes furent sortis, il dit à Tsin Houa:

— Tu vas déterminer la position du navire. Quant à moi, je resterai auprès de la sonde.

La tâche qu'il venait de confier à Tsin Houa était la plus compliquée. D'habitude il s'en chargeait lui-même car, comme il le disait souvent, c'est un poste qui exige un certain don de commandement. Mais cette fois-ci, il n'agissait autrement que pour montrer sa modestie et pour voir de quoi sa nouvelle seconde était capable. «Les paroles, ce n'est rien, seule l'action compte,» se dit-il dans son for intérieur.

Comprenant parfaitement ce dont il s'agissait, Tsin Houa répondit dans un sourire:

— Non. C'est à toi de diriger et de faire le point. Je m'occuperai du sondage.

Tchou n'insista pas et pensa: Voilà qu'elle bat en retraite! Evidemment!

Le bateau ralentit peu à peu son allure à l'approche de la zone à explorer. Tchou Chan-hou donna l'ordre de commencer.

«52° 45" à bâbord!» «47° 22" à tribord!» rapportèrent simultanément Jeune Tao et Jeune Siao. Tsin Houa donna à son tour la profondeur: «Vingt et un mètres!»

On devait relever la position du bateau toutes les minutes, ainsi que la profondeur de la mer. Une atmosphère de travail intense régnait à bord.

Soudain, un petit incident interrompit ce travail méthodique et diligent: un grain de poussière était entré dans les yeux de Jeune Siao et lui brouillait la vue. Il demanda à Tchou Chan-hou de le relayer pour un moment.

Tchou hésita. Sa tâche étant de diriger la navigation, il fallait la confier à une personne sûre. «Si Vieux Tchen était avec nous!» se dit-il avec regret.

— Camarade Tchou, laisse-moi te remplacer, proposa soudain Tsin Houa.

— Toi... fit Tchou, sceptique; mais il lui céda sa place parce que la jeune fille avait déjà passé la sonde à Jeune Wang qui observait à la proue.

— Permets-moi d'essayer, dit Tsin Houa en lui prenant alidade et crayon. Puis, d'une voix claire et résolue, elle ordonna:

— Donnez le degré des angles!

Tchou et Jeune Siao répondirent promptement. Encore inquiet de ce qui allait s'ensuivre, le capitaine épiait sa seconde et la vit placer vivement l'alidade sur la carte et planter le crayon sur le point déjà calculé. Puis elle ordonna au timonier:

— Maintiens le bateau dans la même direction!

Tout cela se passa en un clin d'œil et Tchou en fut impressionné. Cette jeune fille d'apparence si calme connaît les astuces de notre métier aussi bien que moi! pensa-t-il, un peu honteux de sa présomption.

Un moment plus tard surgit un autre problème. Jeune Tao qui avait son poste d'observation à tribord, annonça qu'il ne pouvait voir distinctement la côte et demanda qu'on lui indiquât autre chose comme jalon. Comme Tsin Houa était toute nouvelle à bord de l'*Avant-garde* et peu familiarisée avec la configuration de la côte, Tchou Chan-hou pensa qu'il fallait lui accorder un moment de répit pour choisir et cria:

— Stop!

— Non. Continuons! s'écria Tsin Houa. Attention, maintenant, on change de jalons: A bâbord c'est l'île des Deux Moutons; au centre, le mont des Nuages; à tribord, la Tour!

Tout cela était à la fois juste et précis. Tchou en fut sidéré. A ce moment, Jeune Siao qui s'était lavé les yeux, vint le relayer auprès du sextant. Le capitaine Tchou lui dit:

— Je n'aurais jamais cru que cette jeune fille avait ce don de commandement!

— Pourquoi un don! Il s'agit ici d'une pratique répétée, lui répliqua Jeune Siao.

— Pratique? Je ne comprends pas. N'est-ce pas la première fois qu'elle navigue à notre bord et dans cette mer?

— Il n'y a pas à s'étonner! raconta Jeune Siao. J'ai été de garde la nuit précédente. Et j'ai vu de la lumière dans la cabine de commandement. Mon cher capitaine, lorsque tu ronflais dans ton lit, elle était occupée à étudier la carte et la région à explorer.

Tchou le regarda sans mot dire.

III

Une semaine s'écoula sans que l'on ne trouvât aucune trace du récif Owen, malgré d'innombrables sondages effectués à l'endroit indiqué par la carte. Face à la vaste étendue des eaux, Tchou Chan-hou pensait, la mort dans l'âme: «C'est vraiment récupérer une aiguille perdue au fond de la mer. Mais il faut la retrouver, coûte que coûte!» Le choix était embarrassant: ou bien déclarer inexistant le récif Owen ou élargir la sphère d'exploration et continuer le sondage. Le premier étant lourd de conséquences, à défaut des données solides, il prit l'équerre et un crayon rouge, traça sur la carte un grand cercle autour de celui qui limitait la région à explorer, en y ajoutant trente itinéraires de sondage. Le lendemain matin, ils reprirent le travail dès le lever du soleil et ne se reposèrent que lorsque le ciel fut constellé d'étoiles. Trois jours passèrent encore sans résultat, tout l'équipage paraissait déçu et leur capitaine était rongé d'inquiétude.

Il y avait déjà une dizaine de jours qu'ils avaient pris la mer de bon matin, et jeté l'ancre le soir venu. Le matin du douzième jour, ils s'approchèrent de l'île des Fleurs d'Or pour faire des provisions. C'était une petite île habitée par une centaine de familles de pêcheurs. Comme il n'y avait pas de port, l'*Avant-garde* était ancré dans une baie. D'ordinaire, après le départ du cuisinier, tout le monde avait l'habitude de débarquer pour «se dérouiller un peu les jambes». Mais cette fois-ci, personne n'en éprouvait le désir car il ne leur restait que quatre jours.

Prenant la tête dans ses mains, Tchou fixait la carte. Sa mauvaise humeur était contagieuse: Jeune Tao avait cessé de fredonner son chant préféré et Jeune Siao de bavarder. Tsin Houa regardait par un hublot, l'air pensif.

— Qui diable a emporté ce récif? murmura Jeune Tao.

— Peut-être bien un tremblement de terre? dit Jeune Siao qui réfléchissait intensément.

— Tu crois que c'est possible? demanda Jeune Tao.

— Mais oui, répondit celui-ci d'une voix autoritaire. J'ai appris, dans un manuel de géographie, que les séismes provoquent des dé-

pressions de l'écorce terrestre. Aussi les îlots et récifs proches de l'équateur peuvent-ils être submergés et réapparaître d'un moment à l'autre sous l'effet d'un tremblement de terre, c'est ainsi que se produisent ces fameuses «îles fantômes». Pour ce qui est du récif Owen...

— D'après l'enquête que j'ai faite avant le départ, il n'y a pas eu de tremblement de terre par ici... intervint Tsin Houa.

— Trêve de fariboles! Il faut agir! agir! cria Tchou Chan-hou, bondissant de son siège et retroussant les manches de sa chemise, comme prêt à une bagarre. Il reprit équerre et crayon et traça un grand cercle, deux fois plus grand que les précédents tout en grognant: Ah, je suis bien décidé de te repérer, maudit récif! Même si pour y parvenir je devais plonger dans la mer...

Comme s'il se préparait vraiment à se lancer dans les flots, Jeune Tao se mit à retrousser lui aussi les manches de sa chemise.

— Camarade Tchou, dit Tsin Houa calmement. Ne vaudrait-il pas mieux que nous discutions un peu de ce que nous avons à faire?

— Discuter? répondit le capitaine Tchou, sourcils relevés. Il faillit s'écrier «J'en ai assez!» mais se ravisa, connaissant maintenant la fermeté qui se cachait sous l'apparence fragile de la jeune fille. Aussi se contenta-t-il de dire:

— A mon avis, nous n'avons qu'à continuer.

— Non. C'est foncer sans réflexion. Tsin Houa avait parlé calmement mais d'une voix ferme.

— Quoi? Sans réflexion? dit Tchou, visiblement mécontent. Plus on consommera d'huile-diesel, plus on a de chance d'aboutir. A force de chercher, on finira par trouver.

— Bien sûr. Mais la mer est vaste et le temps presse.

— ... Interloqué, Tchou bredouilla quelques mots mais tout de suite, il trouva un subterfuge: Je suis prêt à écouter ton opinion, nous ne doutons pas qu'elle soit la meilleure.

— Adoptons la ligne de masses, consultons les pêcheurs, suggéra son interlocutrice.

Le capitaine Tchou fit une moue qui signifiait: «C'est tout?» Puis, repoussant sa casquette d'un mouvement de la main, il dit:

— Chère camarade Tsin Houa, je regrette beaucoup que nous ne soyons pas dans une rue de Changhaï, à la recherche d'un cinéma. Dans ce cas-là, nous pourrions sans doute nous adresser à un passant. Mais ici, en pleine mer, même avec tous ces appareils électroniques...

— Cet équipement moderne est important. Mais il ne faut pas pour cela oublier les masses, répliqua Tsin Houa en lui coupant la parole.

— Nous n'avons que quatre jours devant nous, donc pas de temps à perdre. Avec sa vitesse de 13 milles à l'heure, l'*Avant-garde* pourra effectuer quelques bonnes dizaines de lignes de sondage. Peut-être...

— Ta façon de penser est erronée, camarade Tchou, dit Tsin Houa avec patience.

— Oui, oui! Je le reconnais! avoua le capitaine Tchou à court d'arguments. Et il pensa: «De toute façon, une promenade sur la terre nous fera du bien, d'ailleurs le cuisinier n'est pas encore de retour.» Et il reprit: D'accord pour ta ligne de masses. Mais cela n'aboutira à rien, je t'assure!

Ils prirent une vedette et s'embarquèrent. C'était le moment de la marée montante et la plage était fort animée. Des enfants, portant des paniers ou d'autres récipients, s'affairaient à ramasser coquillages et huîtres; des pêcheurs vêtus d'un pantalon imperméable, chargeaient sur leurs épaules filets et flotteurs et se dirigeaient vers les bateaux de pêche alignés au bord de l'eau. De partout jaillissaient des cris et des rires.

— Regarde! Ils sont tous si occupés que je ne sais à qui poser ma question, dit Tchou à Tsin Houa qui, sans répondre, alla droit vers un groupe de jeunes filles qui étaient en train de confectionner des filets.

Celles-ci étaient assises autour de deux gros filets inachevés suspendus en l'air et travaillaient en chantant. A travers les mailles, le soleil matinal faisait des losanges lumineux sur le sable d'or et sur les jeunes pêcheuses. C'était une scène ravissante.

— Bonjour! salua Tsin Houa en s'approchant d'elles; celles-ci lui répondirent par un coup d'œil amical.

— Laisse-moi essayer, continua Tsin Houa en prenant le fuseau de la main d'une jeune fille aux yeux en amande.

— Tu sais faire ça? demanda-t-elle curieusement.

— On peut toujours essayer, dit Tsin Houa en s'asseyant sur un petit tabouret. Elle se mit à l'œuvre, une jambe allongée et l'autre légèrement repliée. Sa vitesse était telle qu'on ne voyait plus que le va-et-vient du fuseau et un instant après, le filet terminé s'entassait à ses genoux, blanc comme neige.

Tchou Chan-hou, Jeune Tao et Jeune Siao la regardaient avec surprise. Sans l'uniforme, on aurait pu la confondre avec les jeunes pêcheuses. Celles-ci firent cercle autour d'elle et s'exclamèrent:

— Mais dis donc, tu t'y prends très bien! Où as-tu appris ça?

— Lorsque je travaillais sur un bateau de pêche, il y a sept ans.

— Vous êtes ici pour explorer le chenal? demanda la jeune fille aux yeux en amande, qui se considérait déjà comme son amie.

— Oui, répondit Tsin Houa en hochant la tête. Puis elle leur expliqua en quoi consistait leur tâche. Finalement elle en vint au but de leur visite: Avez-vous jamais entendu parler du récif Owen?

Tchou s'avança pour mieux écouter.

— Le récif Owen? les jeunes pêcheuses se regardèrent et secouèrent négativement la tête.

Le capitaine Tchou renifla. Mais Tsin Houa n'y prêta pas attention et reprit la question:

— Avez-vous parmi vous un vieux pêcheur qui connaît bien la mer par ici?

— Bien sûr. Le vieux Chouei-ken.

— Où est-il?

— Là-bas, dans l'île des Fleurs d'Argent, répondit la jeune fille aux yeux en amande en désignant la mer devant elle. Tout le monde le considère comme une carte de géographie vivante.

IV

Tsin Houa et Jeune Siao étaient à peine à bord que le bateau démarra. Tchou Chan-hou indiqua vers la gauche la direction de l'île des Fleurs d'Argent et dit:

— Nous avons plus de trente milles à parcourir, et pour y aller et revenir, il nous faut une demi-journée. Avec le temps pour chercher l'homme, ça fera deux jours. D'ailleurs, sait-on jamais s'il est au courant de ce dont nous voulons nous informer? Et même dans ce cas, sera-t-il là?

La discussion continua.

— Je suis sûr de notre succès si nous terminons encore plusieurs dizaines de lignes de sondage, poursuivit le capitaine Tchou en indiquant du doigt la carte rayée de lignes rouges. Puis, sans attendre la réponse de Jeune Siao, il cria d'une voix coléreuse:

— Cap à bâbord!

— A tribord! lança Jeune Siao, irrité.

Le timonier, Ah-long, répliqua avec un sourire embarrassant:

— A qui dois-je obéir?

— Qui commande à bord? s'écria Tchou Chan-hou, le visage empourpré.

— Je propose de jeter l'ancre! Ecoutez l'avis des masses, dit le mécanicien en chef.

Tsin Houa l'approuva d'un signe de la tête.

— Eh bien, lance l'ancre! tonitrua de nouveau le capitaine.

Le navire eut une secousse quand la grosse ancre glissa dans la mer. Puis il stoppa.

— Tenons une réunion et parlons franchement, reprit Tchou.

— J'ai quelques mots à dire, fit lentement le mécanicien en chef. Il y a dix ans, je travaillais déjà avec toi, camarade Chan-hou. Tu étais alors sondeur et moi chauffeur. A la veille de la Grande Révolution culturelle, nous fûmes tous deux transférés au département d'hydrographie: tu devenais capitaine et moi mécanicien en chef. Souviens-toi de ce vieux bateau qui était plutôt une savate délabrée?

— Je ne l'oublierai jamais, répondit Tchou Chan-hou en tirant de grandes bouffées de cigarette. Lorsqu'il pleuvait à torrent, des gouttes tombaient du plafond de la cabine. Il était dans un tel état qu'en naviguant à contre-courant il ne pouvait faire que deux milles à l'heure. Les seuls appareils de navigation étaient un compas et deux sextants.

— Parmi nous, il n'y a que Ah-long, toi et moi qui avons servi sur ce bateau-là, continua le mécanicien en chef. A cette époque, tu consultais l'avis de tes camarades et, parfois, tu rendais visite aux collègues du département de navigation ou aux pêcheurs, mais, maintenant...

— Les temps ont changé, interrompit Ah-long. Les pétoires ont été remplacées par de la vraie artillerie! Désignant du doigt les appareils flambant neufs, il poursuivit: Avec cet équipement moderne du vingtième siècle et le nouveau bateau, ainsi que le succès que représentent ces diplômes d'honneur accrochés aux murs, maintenant, il n'y a plus de place dans ta tête pour penser un peu aux masses et aux critiques!

Tchou Chan-hou rougit jusqu'aux oreilles, le visage dans les mains.

— Qu'en penses-tu? lui demanda Tsin Houa d'une voix amicale.

— Je comprends ce que vous voulez dire, mais le fait...

— Tu peux réserver ton opinion, dit-elle cordialement. Cependant, je pense que nous ne devons pas oublier les masses, quels que soient les changements survenus dans nos conditions matérielles et les succès remportés dans notre travail.

Tchou secoua la tête et se leva lentement. Puis, ayant consulté sa montre, il décida:

— Bien, va pour l'île des Fleurs d'Argent. Mais...

— Mais quoi? interrogea Ah-long.

— Bon! Allons-y! reprit Tchou Chan-hou, décidé à risquer tout pour tout.

— Attends! s'écria Tsin Houa.

— Pourquoi? demanda Jeune Siao.

— Il ne faut pas pour cela interrompre le sondage.

— Nous n'avons qu'un bateau!

— On peut se servir du canot à moteur.

L'idée paraissait bonne pour tout le monde qui regardait la jeune fille d'un œil admiratif. Néanmoins, un voyage de plusieurs heures serait difficile avec ce canot exposé au vent et aux vagues.

Chacun s'offrit à y aller.

— Assez de discussion! interrompit Tchou Chan-hou. Jeune Tao, mécanicien en chef et moi.

— Non, riposta d'un ton ferme Tsin Houa. Toi, tu commandes le navire pour le sondage. Jeune Tao, le mécanicien en chef et moi irons dans l'île. Elle se vêtit tout de suite d'un gilet de sauvetage, prit une gourde et un sac de nourriture et cria à Jeune Tao:

— Partons!

Tchou Chan-hou suivit longtemps des yeux le canot et la silhouette de Tsin Houa qui s'éloignaient.

V

La mer était extrêmement calme. L'île des Fleurs d'Argent émergeait au milieu de la brume matinale qui la rendait semblable à un gros champignon posé sur l'eau.

Chaussé de bottes de caoutchouc, Tchou Chan-hou fronçait les sourcils. Il avait le col déboutonné, laissant voir un coin de son gilet de marin à rayures bleues. Sa barbe d'une dizaine de jours lui donnait un air encore plus rude. Il scrutait la mer dans la direction de l'île.

Hier, l'*Avant-garde* avait pris de la vitesse aussitôt après le départ de Tsin Houa. Il avait terminé vainement une dizaine de lignes de sondage et jeté l'ancre à la nuit tombante. D'habitude, Tchou Chan-hou s'endormait dès que sa tête touchait l'oreiller, mais cette nuit-là, le sommeil ne venait pas: tant il était hanté par la critique de ses camarades et la sincérité de Tsin Houa. Il s'en voulait du mépris qu'il lui avait témoigné et se demandait ce qui se passait pour elle cette nuit-là. Trouveraient-ils le vieux pêcheur? Quel en serait le résultat? C'est ainsi que toute la nuit il s'était tourné et retourné sur sa couchette.

Soudain, un requin bondit hors de l'eau, puis d'autres l'imitèrent. Aussitôt, les vagues tourbillonnèrent comme de l'eau bouillante dans une casserole géante. Tchou Chan-hou se rappela ce vieil adage des marins: «Lorsque le requin montre son ventre au soleil, il va venter et pleuvoir.» Il regarda le baromètre qui indiquait 900 millibars. L'air était humide et salé.

Il poussa un soupir et se dit: Nous n'avons que deux jours et, de plus, la tempête est là. Il nous reste à faire notre autocritique, faute d'avoir accompli la tâche.

— Ils ne sont pas encore de retour, capitaine? demanda Vieux Wang le cuisinier.

— Pas encore! répondit-il. Ils seront très fatigués, tu vas leur préparer une soupe de poisson.

— Sois tranquille, je prédis qu'ils mangeront bien, lança joyeusement Vieux Wang; et coulant un regard vers son capitaine, il ajouta: J'ai entendu dire que cette camarade venue récemment lutte sérieusement contre toi, et tu...

— Il n'y a pas là de contradiction, intervint soudain une voix avant la réponse de Tchou. La lutte est une chose, la soupe de poisson, une autre. Tu prépares une bonne soupe. Cela montre que notre capitaine se soucie des masses.

Tchou Chan-hou tourna la tête et vit le matelot de service qui lui annonça:

— Capitaine Tchou! Regarde, il y a un signal d'alarme.

— Où ça? s'écria Tchou Chan-hou en s'élançant vers le bastingage.

— Direction sud-est!

Tchou ajusta ses jumelles et aperçut une faible lueur à l'horizon.

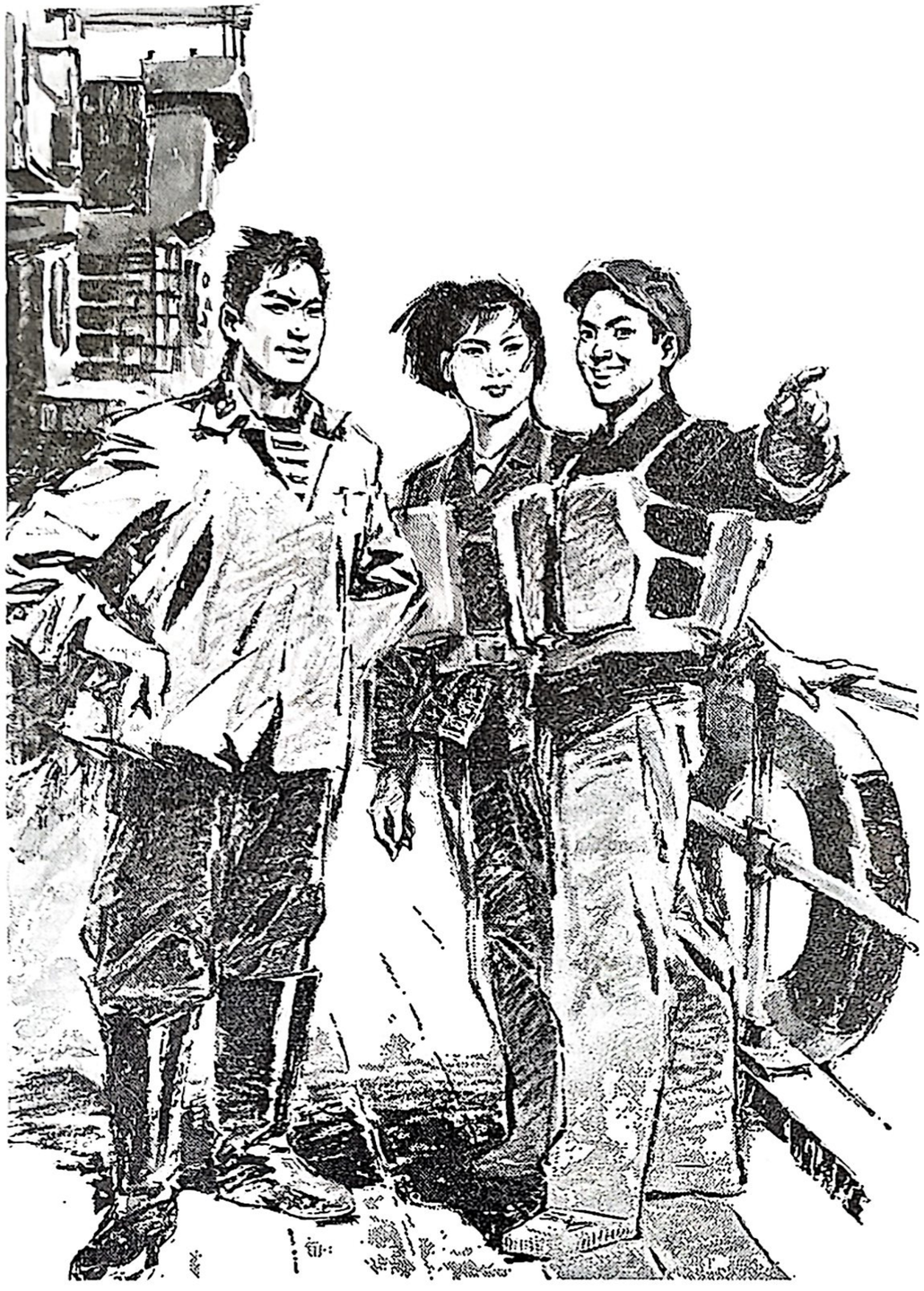
— Levez l'ancre! Nous allons à leur secours! ordonna-t-il en se précipitant vers la passerelle de commandement.

Le navire filait à toute vitesse vers la lueur qui devenait de plus en plus nette. A mesure que le bateau s'approchait, on apercevait plus distinctement un canot ballotté par les vagues. C'étaient Tsin Houa et ses camarades. Le moteur de leur canot étant en panne à cause d'une longue navigation, ils avaient demandé l'aide.

— Camarade Tsin Houa, comment va votre visite? demanda Tchou Chan-hou en serrant avec chaleur les mains glacées de la jeune fille lorsqu'elle fut montée sur le pont.

— Très réussie! s'écria Jeune Siao. Hier, lorsque nous avons débarqué sur l'île, un pêcheur nous a conduits dans la montagne la nuit même et nous avons trouvé le vieux pêcheur Chen Chouei-ken.

— Bien! Mais quoi de nouveau? Tchou Chan-hou ne put contenir son impatience.



— Vieux Chouei-ken nous a dit que le récif Owen est en réalité l'écueil de Hou-men; c'est ainsi que l'appellent les pêcheurs. En 1948, des bâtiments de guerre impérialistes voulurent passer par ici. La douane maritime du gouvernement réactionnaire du Kuomintang envoya un étranger nommé Owen effectuer un sondage, son bateau stoppa à l'île des Fleurs d'Argent. Comme c'était pressé, la douane promit une grosse récompense à ceux qui accompliraient la tâche dans le laps de temps fixé; s'il ne réussissait pas, il serait condamné à une amende. Or depuis quelques jours il était impossible de prendre la mer à cause de la tempête et Owen s'en tracassait. Ayant entendu dire que Chen Chouei-ken connaissait bien cette zone, il le fit venir et lui demanda des renseignements sur les écueils et autres obstacles, en lui avançant une somme assez lucrative. Dans le passé, les impérialistes avaient plusieurs fois pillé l'île des Fleurs d'Argent et des barques de pêche avaient été coulées par leurs navires de guerre. Nourrissant à leur égard une haine profonde, Chen Chouei-ken trompa Owen en lui indiquant un faux emplacement pour le récif qui se trouve en réalité à l'autre côté de l'île.

— Ah, voilà! dit Tchou en jetant un regard sur la carte marquant la zone à explorer et l'emplacement supposé du récif. Nous avons pris une fausse direction. Pas étonnant que nous n'ayons pas pu le trouver.

— Owen, content de ce que le vieux Chouei-ken lui avait appris, reprit Jeune Siao, donna à l'écueil de Hou-men le nom du «récif Owen». Il sonda à la hâte quelques endroits et rendit compte de sa mission pour empocher la prime.

— Eh bien, où est exactement l'écueil de Hou-men? demanda Tchou.

— Voici! lui dit Tsin Houa en lui passant une feuille de papier.

Tchou Chan-hou lut: «Le mont Chang-kien, le mont Hsia-kien. Une palanche porte deux pics du mont Nieou-lan».

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est par ce moyen que les pêcheurs expérimentés localisent l'écueil de Hou-men. En traçant une ligne droite reliant le mont Chang-kien et le mont Hsia-kien, et puis une autre reliant les deux pics du mont Nieou-lan, on trouve l'écueil de Hou-men au croisement de ces deux lignes.

— Magnifique! cria Tchou Chan-hou. Camarades, nous n'avons que deux jours devant nous et la tempête s'abattra d'un moment à l'autre. Nous devons nous dépêcher pour accomplir la tâche avant le mauvais temps.

L'*Avant-garde* se dirigea vers la nouvelle zone d'exploration; deux heures après, ils arrivèrent à l'endroit de l'écueil de Hou-men. Le ciel s'était couvert de nuages sombres et la mer devenait houleuse.

«Ding... Ding...» Tchou Chan-hou fit tinter la cloche. Tout le monde était prêt à un travail intense.

— Tu prends le commandement, camarade Tsin Houa! dit Tchou d'un ton sincère.

— Non, je m'occuperai de la sonde.

Tchou fixa ses yeux sur les monts Chang-kien et Hsia-kien qui ressemblaient à deux épées tranchantes plantées dans la mer. Lorsque son bateau arrivait sur la même ligne que ceux-ci, il tourna son regard vers les deux pics du mont Nieou-lan. Il saisit à pleines mains la roue de gouvernail pour être prêt à freiner à tout moment. Mais dans son for intérieur, il se demandait encore: «Cette méthode de localisation est purement une expérience des pêcheurs. Est-elle vraiment si exacte?»

Tel un éclaireur dans une position ennemie, l'*Avant-garde* avançait avec précaution. Le frottement rythmique de la sonde accompagné par la voix claire de Tsin Houa: Profondeur de l'eau: 21 mètres, 19 mètres, 20 mètres, 17 mètres... 5 mètres. Stop!

«L'écueil est là!» tout le monde poussa une exclamation lorsque Tchou Chan-hou freina brusquement. Il dit à Jeune Siao, un peu satisfait de son doute de tout à l'heure:

— Regarde! Nous sommes sur la même ligne que les monts Chang-kien et Hsia-kien, mais pas celle des deux pics du mont Nieou-lan. Nous sommes à une distance de quelque mille mètres du croisement.

Jeune Siao vérifia et trouva que c'était juste.

— Un moment! s'écria Tsin Houa qui était descendue sur le pont, la sonde à la main. Ce n'est pas l'écueil, mais une épave.

— Quoi? s'exlama Tchou, n'en croyant pas ses oreilles.

— C'est une épave, répéta Tsin Houa.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça?

— Regarde ces traces de peinture. Tsin Houa tendit le plomb, enduit de graisse, tout taché de peinture verte. Comment l'écueil pourrait-il être peint? Puis elle rejeta le plomb dans la mer, raidit la corde, cela faisait exactement 5 mètres. Elle avança de trois pas et fit un autre sondage: 17 mètres. La distance n'était pas grande, mais la profondeur très différente. Il y avait là vraiment quelque chose d'extraordinaire.

— Bon Dieu! reprit Tchou en se grattant la tête. Un bateau coulé ici!

Juste à ce moment, une énorme vague vint frapper le navire. Des tasses et des flacons d'encre tombèrent de la table. C'était la tempête. Le ciel s'assombrit de plus en plus. On voyait encore des rayons de soleil entre les nuages noirs, semblables à des colonnes d'or se dressant sur la mer sombre qui grondait et tourbillonnait.

— Que faire? dit Tchou en jetant un regard vers Tsin Houa.

— Continuons!

L'*Avant-garde* bravait la tempête, toujours à la recherche de l'écueil invisible.

— Profondeur de l'eau: 21 mètres, 20 mètres, 17 mètres, 10,5 mètres, 6 mètres, 3 mètres...

— Bien! cria Tchou, et il freina brusquement.

— Avançons encore, ici ce n'est pas la cime de l'écueil, affirma Tsin Houa.

— N'est-ce pas dangereux? s'inquiéta Tchou.

— Sois tranquille, la marée monte maintenant. Sans pénétrer dans l'antre du tigre, on ne peut capter ses petits. Il nous faut repérer avec exactitude l'emplacement de l'écueil.

— Profondeur de l'eau: 2,9 mètres, 2,6 mètres, 2,4 mètres...

— Hourra! crièrent d'une seule voix tous les matelots.

— Soyons prêts à relever la position! lança Tsin Houa.

Jeune Tao et Jeune Siao annoncèrent immédiatement l'angle et Tchou localisa l'écueil sur la carte puis jeta un coup d'œil par la fenêtre sur le mont Nieou-lan: En effet, les deux pics se trouvent sur une seule ligne. C'est la vraie localité de l'écueil.

Les matelots s'embrassaient en bondissant de joie.

— Notre succès est encore plus grand puisque nous avons trouvé à la fois l'écueil et l'épave d'un navire! cria Jeune Tao gaiement.

— Moi j'ai trouvé encore un autre écueil, annonça sérieusement Tchou Chan-hou.

— Où ça? demandèrent tous, décontenancés.

— Ici, répondit Tchou en désignant la tête de son index. Je suis issu d'une famille ouvrière. La Grande Révolution culturelle m'a mûri, j'ai obtenu des succès dans mon travail et j'ai acquis la maîtrise de tous ces appareils modernes... Je pensais qu'avec toutes ces conditions, je ne ferai jamais de gaffe à condition que je travaillerai dur. Cependant...

Touchée par l'autocritique sérieuse de Tchou Chan-hou, Tsin Houa se dit qu'elle devait prendre exemple sur son esprit révolutionnaire, et elle déclara avec émotion:

— Les paroles du camarade Tchou Chan-hou sont riches de signification et constituent pour moi un précieux enseignement. Comme nous vivons dans une société de classes, un tel écueil est non seulement possible pour notre capitaine, mais aussi pour tout le monde, et sous des formes différentes. Seulement nous n'avons pu le découvrir pour le moment.

Tchou hocha la tête en signe d'approbation:

— Ce voyage m'a appris que pour parvenir à découvrir les écueils dans l'océan, nous devons avant tout savoir trouver l'écueil existant dans notre pensée. Et cela demande une étude consciencieuse du marxisme-léninisme.

Tout l'équipage approuva vivement cette conclusion. Et Jeune Siao s'exclama:

— Comme tu as bien parlé!

L'*Avant-garde* filait, fendant les vagues malgré la tempête.

Illustré par Tchen Yu-sien

Admission au Parti (*peinture à l'huile*)
— Li Ping

— Notre succès est encore plus grand puisque nous avons trouvé à la fois l'écueil et l'épave d'un navire! cria Jeune Tao gaiement.

— Moi j'ai trouvé encore un autre écueil, annonça sérieusement Tchou Chan-hou.

— Où ça? demandèrent tous, décontenancés.

— Ici, répondit Tchou en désignant la tête de son index. Je suis issu d'une famille ouvrière. La Grande Révolution culturelle m'a mûri, j'ai obtenu des succès dans mon travail et j'ai acquis la maîtrise de tous ces appareils modernes... Je pensais qu'avec toutes ces conditions, je ne ferai jamais de gaffe à condition que je travaillerai dur. Cependant...

Touchée par l'autocritique sérieuse de Tchou Chan-hou, Tsin Houa se dit qu'elle devait prendre exemple sur son esprit révolutionnaire, et elle déclara avec émotion:

— Les paroles du camarade Tchou Chan-hou sont riches de signification et constituent pour moi un précieux enseignement. Comme nous vivons dans une société de classes, un tel écueil est non seulement possible pour notre capitaine, mais aussi pour tout le monde, et sous des formes différentes. Seulement nous n'avons pu le découvrir pour le moment.

Tchou hocha la tête en signe d'approbation:

— Ce voyage m'a appris que pour parvenir à découvrir les écueils dans l'océan, nous devons avant tout savoir trouver l'écueil existant dans notre pensée. Et cela demande une étude consciencieuse du marxisme-léninisme.

Tout l'équipage approuva vivement cette conclusion. Et Jeune Siao s'exclama:

— Comme tu as bien parlé!

L'*Avant-garde* filait, fendant les vagues malgré la tempête.

Illustré par Tchen Yu-sien

Admission au Parti (*peinture à l'huile*)
— Li Ping ▶

LE CHANT DE L'IDEAL

Les lumières roses de l'aurore pénétraient dans la pièce, éclairant le visage du commissaire politique Tchang, penché sur son bureau; il terminait un rapport adressé au comité du Parti. Il se leva enfin, s'étira, puis ouvrit les fenêtres pour respirer à pleins poumons l'air frais du matin. Une voix claire de jeune fille monta, chantant une chanson qui lui était familière:

Les lys des vallées s'épanouissent, rouges comme les flammes;
Le président Mao nous guide pour libérer tout le pays . . .

Depuis son arrivée à ce sanatorium, voilà deux mois, Tchang avait très souvent entendu cette chanson; à chaque fois elle lui rappelait sa jeunesse. Souriant, il jeta maintenant un coup d'œil sur le rapport qu'il venait de rédiger: des propositions pour renforcer le travail de la Ligue de la Jeunesse communiste en éduquant ses membres dans l'esprit des idéaux révolutionnaires.

Les blessures reçues pendant de nombreuses batailles avaient miné la santé de notre vieux camarade; mais tous ses collègues admiraient

sa force de volonté. Lorsqu'il se sentait mal et que ses amis lui conseillaient d'aller se reposer, il répliquait toujours, le sourire aux lèvres: «Ceux qui ont vécu sous le feu en ramènent obligatoirement quelques souvenirs dans leur chair. Pourquoi les prendre au tragique?» Récemment, il avait emmené son unité faire des manœuvres au dehors, et son ulcère de l'estomac avait redonné signe de vie. Certes, le comité du Parti l'avait convaincu de venir dans ce sanatorium, mais il restait toujours préoccupé par son travail et refusait de rester les bras croisés.

Au lendemain de son arrivée, par une fenêtre ouverte du deuxième étage, il avait entendu une jeune fille chanter cette chanson du Chensi du Nord, une chanson très populaire pendant la Guerre de Résistance contre le Japon et la Guerre de Libération. Elle exprime en effet l'amour du peuple pour notre grand dirigeant le président Mao et l'ardeur révolutionnaire de tous les militants. Pour Tchang, elle avait une signification toute particulière; c'était elle qui l'avait encouragé tout au long des années de guerre, tel un clairon d'appel, lui donnant la force de combattre pour la libération de toute la Chine. Et lorsqu'il l'entendait après la fondation de la Chine nouvelle, non seulement elle lui évoquait les années de dur combat mais elle lui insufflait aussi un enthousiasme nouveau. Il était particulièrement ému, cette fois, par la voix belle et claire de la jeune chanteuse. La manière particulière qu'elle avait de chanter lui était également très familière, lui évoquant l'image d'une jeune combattante en uniforme gris de l'Armée rouge. Le temps s'était écoulé, mais cette image n'avait rien perdu de sa vivacité ni de sa force d'évocation.

Les yeux fixés sur les nuages lointains, Tchang reporta ses pensées sur le plateau du Chensi du Nord où s'épanouissaient les lys des vallées, sur les inoubliables années de guerre . . .

En été 1936, gamin de quinze ans, il avait parcouru d'un seul trait quatre-vingt *li* à travers les montagnes où s'épanouissaient les lys sauvages pour échapper aux forces armées du propriétaire foncier lancées à ses trousses et rejoindre les rangs de l'Armée rouge. Comme il était vraiment trop jeune, le commandant le nomma infirmier dans un hôpital de l'arrière. Son chef d'escouade, Li Ming, était une jeune fille de dix-sept ans, également issue de son district. Le père de Li

avait été cadre local du Parti; lorsque l'Armée rouge centrale était arrivée dans le Chensi du Nord, père et fille s'y étaient engagés. *Les lys des vallées s'épanouissent, rouges comme les flammes*, est une chanson populaire de cette région où, au début de l'été, les montagnes sont couvertes de ces fleurs. Naturellement, si la jeune fille aimait cette chanson et cette plante, ce n'était pas pour la simple raison qu'elles étaient de son pays, mais encore parce que, symboles des idéaux révolutionnaires, elles faisaient appel à sa jeune imagination et la galvanisaient. Ceux qui l'avaient entendue chanter n'oubliaient jamais la pureté de son timbre de voix, frais et quelque peu enfantin, ainsi que toute l'ardeur qu'elle y mettait. Lorsqu'elle était allée faire la guérilla, elle chantait pour les troupes ou participait aux représentations organisées pour les villageois. Elle chantait aussi pour les blessés de son hôpital. Cette chanson était une source d'encouragement, un appel au combat, pour ses camarades les partisans et pour les paysans de cette région.

Li Ming avait laissé à Tchang une impression inoubliable, pas tant à cause de ses talents de chanteuse, mais surtout parce qu'elle l'avait parrainé lors de son adhésion à la Ligue de la Jeunesse communiste.

— Il est temps de prendre votre médicament, commissaire!

Tchang tourna la tête et vit Siao-fang entrer. Il prit la tasse de tisane, et il lui demanda:

— Qui a chanté tout à l'heure?

— Tcheou Yun-yun, naturellement. Qui d'autre le ferait? Elle n'a qu'un idéal, devenir une artiste! La jeune infirmière, qui avait son franc-parler, fit une moue désapprobatrice. Cela fait déjà quelques mois qu'elle est dans l'armée, mais elle rêve encore tout le temps de monter sur scène!

— Tu es plutôt critique à son égard!

— C'est que, elle travaille bien . . . mais elle n'est pas contente de son métier.

— Est-elle membre de la Ligue de la Jeunesse?

— Non. Elle aspire à l'être, mais si elle n'abandonne pas son futile «idéal», elle ne le sera pas.

— Hum, idéal . . . Après une brève réflexion, Tchang reprit affectueusement: Siao-fang, comme chef de section de la Ligue, tu dois l'aider davantage.

Son interlocutrice souleva ses sourcils:

— Vous venez d'arriver, commissaire, comment avez-vous pu apprendre que je suis chef de section?

— J'ai tenu à le savoir, car j'aimerais participer à vos activités.

— Vraiment? C'est magnifique.

L'après-midi, lorsque Yun-yun et Siao-fang préparaient les tampons d'ouate, Tchang les rejoignit dans la pharmacie. Yun-yun était tout d'abord plutôt timide, mais elle se détendit dès qu'elle vit quel homme simple était le commissaire politique.

Tout en leur donnant un coup de main, Tchang regardait attentivement la jeune stagiaire. Elle paraissait assez gauche avec un brin de naïveté dans ses grands yeux. Une mèche de cheveux flottait sous la visière de son képi, et deux nattes pendaient sur son dos. Elle rayonnait de jeunesse. Bien que sa voix rappelât celle de Li Ming, sur les autres plans les deux jeunes filles ne se ressemblaient pas. Li Ming était plutôt mince, affublée d'un uniforme gris trop large pour sa taille, alors que Yun-yun était resplendissante de vitalité, et portait un uniforme de bonne coupe. Li Ming était politiquement très mûre et chevronnée, tandis que Yun-yun paraissait encore un peu inexpérimentée. Comme elle est heureuse, se dit Tchang, de vivre dans la Chine nouvelle!

— Quel âge as-tu? lui demanda le commissaire politique.

— Dix-sept ans, répondit-elle tout en travaillant.

— J'ai appris que tu aspires à adhérer à la Ligue, n'est-ce pas?

— C'est vrai. Mais j'ai encore beaucoup à faire pour atteindre à ce niveau! répondit timidement la jeune fille.

Tout en examinant son expression, Tchang remarqua:

— L'adhésion à la Ligue est un événement important dans la vie des jeunes gens! Je me rappelle bien comment, il y a trente-sept ans, je suis entré dans les rangs de la Jeunesse communiste!

— Il y a trente-sept ans! s'exclamèrent les deux jeunes filles en levant la tête.

— Malgré le poids des années, reprit-il en souriant, je garde encore les meilleurs souvenirs de ces jours passés!

Yun-yun allait dire quelque chose lorsqu'elle fut distraite par un bruit de musique venu du dehors. Dans un bâtiment tout proche, un ensemble artistique répétait chaque jour ses numéros. En fait, des fenêtres de la pharmacie, ils pouvaient non seulement entendre très clairement la musique mais encore voir les musiciens et les danseurs s'exercer.

Dès qu'elle eut entendu de la musique, Yun-yun ne put plus tenir. Jetant un regard sur le commissaire, sans en avoir l'air elle avança son tabouret pour s'approcher de la fenêtre et écouter. Automatiquement, elle attrapa de sa main droite une cure-dent, et de sa main gauche un morceau d'ouate. Elle fit de manière distraite un tampon d'ouate qu'elle laissa traîner sur la table. Ses gestes se ralentirent de plus en plus, s'arrêtant parfois complètement, tant elle était absorbée par la musique.

— Yun-yun! Siao-fang ne put s'empêcher de lancer ce cri.

Sa camarade sursauta tandis que l'autre infirmière poussait devant elle les tampons d'ouate, en bougonnant:

— Regarde! Comme c'est mal fait!

Il y avait sur la table trois tas de tampons: deux bien faits et en bon ordre, ceux de Siao-fang et du commissaire, et le troisième, de qualité inégale, mal rangés, de la main de Yun-yun. Les premiers tampons étaient bien faits, mais au plus ça allait, au plus ils étaient bâclés. Tchang prit près de lui ce tas de tampons, puis, en souriant:

— Yun-yun, tu as l'esprit ailleurs, n'est-ce pas?

Avant que l'intéressée n'eût le temps de répondre, Siao-fang grogna:

— Elle était complètement dans la lune — trop occupée à écouter sa satanée musique. Et d'un ton réprobateur, elle lui lança: La seule chose qui te préoccupe, c'est ton «idéal»!

Yun-yun mordit ses lèvres, et protesta:

— Chacun peut bien avoir son idéal, non?

Tchang sourit, son regard passant de l'une à l'autre. Puis il fixa les tas de tampons sur la table:

— Mais oui, nous devons tous avoir un idéal dans la vie. Sinon, comment pourrions-nous travailler pour la révolution?

Quelques jours plus tard, Yun-yun alla, un matin, nettoyer le cabinet de toilettes, un seau et un balai à la main. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle fut surprise de trouver le vieux commissaire en train d'en frotter vigoureusement le carrelage. La sueur lui perlait au front et il se déplaçait difficilement. Toute émue, elle lui arracha la brosse:

— Laisse-moi faire, c'est mon boulot... commissaire!

— Mais non, Tchang se leva et saisit le balai. Nous allons le nettoyer ensemble.

— Impossible. Vous êtes malade. Vous ne devez pas vous fatiguer.

— Au contraire. L'exercice me fait du bien.

Tout en se mettant à balayer le plancher, le vieux révolutionnaire ajouta:

— Ça fait plusieurs jours que ce cabinet de toilettes n'a pas été nettoyé, hein?

Yun-yun ne trouva rien à répondre.

Le commissaire politique s'accroupit pour essuyer la poussière cachée dans les rainures entre les carreaux.

— Ton idéal est de devenir artiste, mais pas infirmière, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Encouragée par son expression affable, elle murmura: Oui.

— Naturellement, tout le monde a un idéal! dit le commissaire politique avec humour. Mais qui pourrait avoir comme idéal de nettoyer les toilettes? Et s'il n'y a personne pour le faire, elles resteront toujours sales.

Yun-yun cligna de ses grands yeux et fit signe de la tête, ne sachant que lui répondre.

Ayant terminé le nettoyage, l'homme se lava les mains en disant à la jeune fille:

— Viens chez moi tout à l'heure quand tu auras fini ton travail.

Après un moment, Yun-yun alla chez le commissaire et l'y vit en train de lire une lettre, les lunettes sur le nez. Il lui dit cordialement:

— Yun-yun, viens lire cette lettre que ma fille m'a envoyée du Heilongkiang. Elle avait le même problème que celui qui te préoccupe.

Il la lui glissa dans la main, et, indiquant un paragraphe souligné en rouge, il dit:

— Lis ça!

Après avoir jeté un coup d'œil sur le commissaire politique, elle lut, la tête baissée:

«... Papa, tu savais que mon idéal était de parcourir l'immensité des champs au volant d'un tracteur. Mais je n'ai jamais pensé que je pourrais venir couper du bois dans cette montagne reculée et couverte de neige, la scie électrique à l'épaule. Aujourd'hui, deux ans après, j'ai compris enfin que mon ancien idéal n'en était pas un. Maintenant, j'aime bien ma profession et je suis fière de pouvoir me consacrer de la sorte à l'édification socialiste de la patrie...»

— Yun-yun, qu'en penses-tu? Est-ce qu'elle a raison? demanda le commissaire politique.

— Commissaire, hésita-t-elle, est-ce que cela veut dire que nous ne devons pas avoir un idéal?

— Non, sourit-il, il s'agit de savoir quel idéal l'on doit avoir. Lorsque je me suis engagé dans l'armée, j'étais infirmier comme toi. Je ne le voulais pas non plus et je préférais combattre au front. J'avais exactement les mêmes sentiments que tu as aujourd'hui! Je voulais aussi adhérer à la Ligue de la Jeunesse. Et après, grâce à l'éducation du Parti et à l'aide de l'organisation de la Ligue, j'ai compris que pour la révolution, il fallait accepter une certaine division de travail. Les uns font un travail d'artiste, d'autres, d'infirmier, d'autres, de balayeur, et d'autres aussi assument des postes à la direction, etc. Toutes sortes de tâches sont nécessaires et aucune ne peut manquer. Que deviendrait la société si chacun ne voulait faire que ce qui lui plaît! En tant que combattant révolutionnaire, son idéal doit être la révolution. Le goût personnel doit céder à l'intérêt de la révolution. Qu'en penses-tu?

N'ayant jamais réfléchi d'une façon aussi profonde, la jeune fille ne sut comment lui répondre. Un instant après, l'homme se leva et dit d'un ton cordial:

— Va étudier encore les œuvres du président Mao, étudie-les bien et je suis persuadé que tu comprendras quel idéal doit avoir un membre de la Ligue!

La jeune fille s'en alla. En fixant ses regards sur la silhouette qui s'éloignait, l'officier ne put s'empêcher de penser à Li Ming, et de revoir la scène de son adhésion à la Ligue. Pendant les dizaines d'années écoulées depuis, il accordait une importance toute particulière au travail de la Ligue de la Jeunesse. Il décida de profiter de son séjour de convalescence au sanatorium, pour acquérir lui-même de l'expérience concernant le travail de la Ligue à l'échelon de base. Et le cas de Tcheou Yun-yun lui posait un problème. D'elle il en vint à penser à Li Ming, de celle-ci à Siao-fang, à sa propre fille et puis à des milliers de jeunes gens. Ne sont-ils pas aussi adorables que les lys rouges et frais? Mais pourront-ils garder à jamais cette couleur? Tous les jeunes ont leur idéal, mais pourront-ils avoir l'idéal qu'attend d'eux la vieille génération révolutionnaire?

Après avoir pris part à des réunions organisées par la section de la Ligue, le commissaire raffermit sa conviction, surtout lorsqu'il eut discuté plusieurs fois avec Yun-yun. Il était persuadé que la jeune génération ne trahirait pas l'attente des vieux révolutionnaires, et qu'elle agirait même mieux que la génération précédente n'avait espéré.

— Yun-yun a changé! disait Siao-fang à tout propos, deux mois après.

C'est vrai qu'elle n'était plus la même. Outre son ardeur pour l'étude politique, elle se montrait assidue à maîtriser les rudiments de son métier. On la voyait, silencieuse mais appliquée, donner à manger aux malades, vider les vases de nuit et nettoyer les lavabos. A deux reprises déjà la cellule de la Ligue de la Jeunesse communiste avait discuté de sa demande d'admission. Siao-fang la parrainait.

Cependant, le commissaire Tchang trouvait que quelque chose manquait à la jeune fille, — oui, on ne l'entendait plus chanter de sa voix mélodieuse et claire. Souvent les malades lui demandaient: «Yun-yun, encore une fois *Les lys des vallées*...!» Mais contrairement à ce qu'ils attendaient, Yun-yun secouait légèrement la tête:

— Je ne chante plus. Car je dois consacrer tout à mon travail de garde-malade!

Ce fut à ce moment que l'échelon supérieur décida de l'affecter à un détachement de propagande artistique. A cette nouvelle Yun-yun déclara avec fermeté:

— Non, je ne veux pas y aller. J'ai déjà abandonné mon ancien idéal pour mon travail actuel. Je veux rester garde-malade toute ma vie et travailler de mon mieux.

— Mais à mon avis, tu dois aller quand même, lui conseilla Siao-fang. Tu aimes chanter et tu as une belle voix. Ce sont les conditions requises pour être artiste.

— Sœur Siao-fang, répliqua Yun-yun, un peu énervée. Tu as toujours été avec moi et tu m'as beaucoup aidée. Aussi me comprends-tu mieux que quiconque: dans le passé, cet idéal personnel m'a empêchée de travailler correctement comme garde-malade. Grâce à l'éducation du Parti et du commissaire Tchang, à ton aide et à celle de mes camarades, j'ai fini par comprendre cette vérité: faire la révolution, ce n'est pas agir selon son bon plaisir. Ce n'est qu'après une lutte idéologique acharnée que je suis parvenue à me débarrasser de cette mentalité incompatible avec l'intérêt de la révolution. Maintenant, mon seul but est de continuer à être une bonne et consciencieuse infirmière. Je suis sûre que le commissaire politique Tchang est d'accord avec moi.

— Non, pas tout à fait! dit le commissaire Tchang qui était venu on ne sait quand se placer derrière elle. Sa voix était douce mais sérieuse. Car, une profession quelconque ne doit jamais remplacer l'idéal sublime d'un révolutionnaire. Si tu prends pour idéal d'être artiste ou infirmière, est-ce que tu as pour autant atteint ton but? Yun-yun, tu es contente de ton travail actuel et tu n'épargnes pas tes efforts, c'est très bien. Mais cela ne veut pas dire que ton but, ou, en d'autres termes, ton idéal, puisse se borner à être la meilleure garde-malade. Surtout lorsque le Parti te confie un autre travail à accomplir, il faut que tu l'acceptes courageusement. Ce qui est essentiel pour toi, future membre de la Ligue de la Jeunesse, c'est une juste conception de ton idéal!

Ces paroles la plongèrent dans une méditation intense. De son côté, Siao-fang comprit également tout d'un coup la question qui lui restait obscure jusque-là.

Le commissaire Tchang donna une tape légère sur l'épaule de Yun-yun et dit:

— Prends ton formulaire d'admission et suivez-moi, toutes les deux!

Le commissaire Tchang ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit un album; il y prit une feuille, jaunie par le temps, qu'il déplia. Yun-yun et Siao-fang allongèrent le cou et y lirent ces mots: «Formulaire d'admission à la Ligue de la Jeunesse communiste». Les caractères étaient ornés de dessins de lys et tachés de sang d'un rouge que le temps avait noirci...

— Lorsqu'on a donné à remplir le formulaire à Yun-yun, avant-hier, j'ai pensé au mien que j'ai gardé depuis trente-sept ans, dit le commissaire Tchang.

— Mais, cette tache de sang... demandèrent Yun-yun et Siao-fang en levant la tête.

— ... c'est celle de mon parrain à moi, lorsque j'ai demandé à être admis à la Ligue de la Jeunesse communiste, reprit le commissaire Tchang en regardant Yun-yun. Elle s'appelait Li Ming et était à l'époque presque du même âge que toi. *Les lys des vallées s'épanouissent, rouges comme les flammes* était son chant préféré. En ce temps-là, la camarade Li Ming, membre dirigeant de notre cellule de la Ligue de la Jeunesse communiste, était de deux ans plus âgée que moi, mais elle comprenait beaucoup de choses sur la révolution.

S'arrêtant un moment pour se calmer, d'un ton grave, le commissaire continua:

— Quand j'ai fait mes premiers pas dans la voie révolutionnaire, elle fut la première à m'éduquer sur l'idéal révolutionnaire, par sa propre action...

Les salles de malades étaient silencieuses et tranquilles; le récit plein d'émotion de ce vieux militant emporta dans la vie combattante d'autrefois les deux jeunes filles.

»Cinq membres de ma famille furent tués par l'ennemi; je fus le seul rescapé. Je m'engageai dans l'Armée rouge, mais au début, je

n'aimais pas la fonction d'infirmier et je voulais prendre le fusil pour me venger et exterminer de mes propres mains les bandits réactionnaires. Dans un cours de chinois organisé dans l'armée, j'ai rencontré pour la première fois le mot «idéal»; je me dis que mon idéal à moi, c'était de me faire soldat et de prendre part à la bataille. Maintes fois, mais sans succès, j'ai supplié mon chef de m'envoyer au front. La camarade Li Ming, responsable de notre escouade d'infirmiers, m'a éduqué: «Ici, c'est aussi un champ de bataille.» Mais j'ai pensé que les occupations très ordinaires d'un infirmier ne valaient pas la lutte acharnée. De plus, je me sentais très triste à la vue de mes compagnons d'armes blessés.

»Mais, dans un réel esprit d'oubli de soi, la camarade Li Ming travaillait jour et nuit. Dans la salle d'opération, elle servait d'assistante au chirurgien; à l'infirmerie, elle aidait les blessés à prendre leurs remèdes et à manger, elle servait les malades avec dévouement tout en nous aidant, nous autres les nouveaux venus. Mais elle ne se plaignait jamais et profitait de chaque moment de loisir pour nous distraire par ses chants.

»Touché par son exemple, je me suis efforcé de partager son travail. Avec le temps, j'ai fait des progrès politiques, et l'organisation de la Ligue était prête à m'admettre.

»Peu après avoir rempli mon formulaire pour la demande d'admission, elle et moi, nous fûmes tous deux envoyés au front pour soigner les soldats blessés. Le dispensaire se situait dans une petite vallée et l'avant-garde n'était pas loin de nous, de l'autre côté du versant. La fusillade crépitait à nos oreilles; les obus explosaient quelquefois tout près de nous. Alors je ne pouvais me maîtriser et je voulais aller au front.

»Le combat se poursuivait avec acharnement; les soldats blessés se multipliaient; un jour, nous avons reçu un soldat gravement atteint à la poitrine et évanoui. Li Ming et moi nous nous empressâmes de le bander. Quand Li Ming voulut laver doucement sa plaie avec un coton imbibé d'eau de sel, le soldat eut un mouvement convusif et Li Ming retira précipitamment sa main comme si elle avait reçu une décharge électrique. Les yeux remplis de larmes, elle tendit de nouveau la main un peu tremblante pour essuyer soigneusement la poitrine ensanglantée. Après cela, le blessé entrouvrit les yeux et la douleur lui faisait trembler les lèvres, mais il ne sortit pas un seul gémissement de ses dents serrées.

»Devant les souffrances de nos soldats, Li Ming, me tirant à côté d'elle, proposa: Camarades, pour accueillir la victoire de ce combat, nous chantons maintenant pour vous.

»Je ne pus alors ouvrir la bouche! Triste, je tournai la tête mais la camarade Li Ming chanta à haute voix:

Les lys des vallées s'épanouissent, rouges commes les flammes;
Le président Mao nous guide pour libérer tout le pays.

Quand je la regardai de biais, je vis que malgré ses yeux pleins de larmes, son visage était illuminé du bonheur de la victoire.

»Les soldats blessés furent transportés en lieu sûr, mais le soldat atteint à la poitrine mourut, les yeux fermés avec un léger sourire aux lèvres. A grosses gouttes, les larmes de Li Ming tombaient sur le visage du martyr et moi, je me ruai vers lui et m'emparai de son fusil. Je courus comme un fou vers le front avec une seule idée: venger nos compagnons d'armes et mes parents. Mais la camarade Li Ming était sur mes talons; elle me dépassa, et m'intima d'un ton sans réplique: «Rentre!» Pointant son doigt sur le dispensaire dans la vallée: «C'est là-bas, ton poste de combat!»

»Essuyant énergiquement les larmes jaillies de mes yeux, je lui répliquai: Dès le début, je ne voulais pas me faire infirmier, mon idéal est d'être soldat!

»Sous l'impulsion, Li Ming répliqua, les lèvres tremblantes: «Camarade Tchang Tong-ming, l'idéal d'un membre de la Ligue de la Jeunesse communiste doit être...» Juste à ce moment-là, un obus fendit l'air droit sur nous; elle me jeta brusquement à terre... Après l'explosion, je me relevai indemne, mais elle avait une grave blessure à la poitrine et s'étendit près de moi. Le sang tachait son uniforme.

»Le combat terminé, les camarades l'envoyèrent à l'Hôpital général de l'Armée rouge. Avant de partir, sur la civière, elle sortit

une feuille et articula avec difficulté: «C'est ta demande d'admission à la Ligue, tu la transmettras à la cellule. Comme c'est moi qui te parraine, j'ai noté mes espoirs dessus; je te prie de ne jamais oublier que pour nous, révolutionnaires, notre seul travail est de réaliser notre noble idéal!»

»Peu après, à l'hôpital, la camarade Li Ming adhéra au Parti et moi, à la Ligue. Je demandai à la cellule de me permettre de recopier la demande d'admission à la Ligue et de garder pour moi durant toute ma vie l'exemplaire original, maculé de sang.

»Cela passait il y a déjà trente-sept années. Regardant les yeux de Yun-yun et de Siao-fang pleins de larmes, le commissaire Tchang continua: Mais, pour moi, j'ai retenu toujours ce que la camarade Li Ming m'avait appris. Elle assuma toutes sortes de fonctions: artiste, infirmière, cadre, mais en fin de compte, quel idéal avait-elle? Le commissaire déplia de nouveau sa demande d'admission devant les deux jeunes filles et montra du doigt deux lignes soigneusement écrites par Li Ming mais toutes maculées de sang: «J'espère que le camarade Tchang Tong-ming fera sien ce noble idéal: Lutter jusqu'à la fin pour la cause communiste.»

»Voilà l'idéal de la camarade Li Ming, l'idéal d'un membre authentique de la Ligue, dit le commissaire en haussant la voix; chaque membre du Parti et chaque membre de la Ligue doivent s'armer de cet idéal, mais pour le réaliser, il nous faut marcher, pas à pas, petit à petit, vers ce noble but en exécutant scrupuleusement et sans faiblir le travail — toutes les tâches que le Parti nous confie.»

Le commissaire termina en agitant vigoureusement son bras. Yun-yun essuya ses yeux mouillés avec un mouchoir, puis elle déplia sa demande d'admission et y écrivit sans hésitation son propre idéal: «Lutter jusqu'à la fin pour la cause communiste.»

Les deux jeunes infirmières étaient sorties de sa chambre, mais le commissaire ne put se calmer. Grâce à ce séjour de deux mois au sanatorium et à la pratique acquise dans le travail idéologique de base de la Ligue, une idée mûrit dans sa tête: Il faut rédiger un rapport pour le comité du Parti sur l'éducation des jeunes soldats dans l'esprit de l'idéal révolutionnaire.

Dehors par la fenêtre, le soleil matinal rougit déjà au loin l'horizon, une brise apporte par bouffées les senteurs des fleurs; le commissaire Tchang, le rapport à la main, va à grands pas au bureau de la direction du sanatorium.

Illustré par Tchen Yu-sien

Saifudin

Notre guide bien-aimé

Pour la libération les serfs se sont dressés.
Le carcan brisé, le vieux monde enterré,
*D'innombrables Kurban Tulmu**
Ont enfin surgi.
Président Mao,
C'est vous qui nous en avez insufflé l'énergie!

A Tarim et Dzoungarie le soleil brille d'un vif éclat.
Partout sont apparus villes et villages
Décorés de guirlandes aux gracieux entrelacs.
Dans le creuset se sont forgés d'héroïques combattants.
Président Mao,
Grâce à votre ligne, nous en sommes sortis triomphants!

A travers la steppe
Se répandent les accents mélodieux du Mukam*;
Avec allégresse
Toutes les nationalités chantent en dansant.
Ces milliers de chants dédiés à notre grand guide disent:
Président Mao, nous vous souhaitons une longue, très longue vie!

L'auteur est Ouïgour, membre suppléant du Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois, premier secrétaire du comité du Parti de la Région Autonome ouïgoure du Sinkiang.

*Kurban Tulmu, autrefois un pauvre pâtre ouïgour du Sinkiang, devint maître de son destin après la Libération. Il est venu à Pékin et a été reçu par le président Mao.

---

*Le *Mukam* est un chant classique de la nationalité ouïgoure du Sinkiang.

Li Long-yun

Les vertes tentes

Sur la steppe, surgissent les premières tentes. . .

Vaste steppe
Froide et solitaire,
D'où est banni tout vent printanier,
Où l'hiver prend forme d'éternité!
Dors-tu à jamais
Dans le mugissement du vent déchaîné?

Regardez! L'étendard du combat
Déchire les cieux lourds de la tempête de neige;
Les pas des défricheurs
Rompent le silence de la steppe!
Telles de vertes étoiles au firmament argenté,
Les premières tentes se dressent sur le sol enneigé.

La fumée de la cuisine
Montant en spirale
A chassé le froid millénaire;
Le crépitement
Des feux du bivouac
A réveillé la steppe endormie.

Ces tentes vertes
Accompagnent les jeunes défricheurs
Et leur espoir.
Ces tentes vertes
Sont autant de graines
Semées dans la terre vierge, dans les collines . . .

Au printemps prochain
Ce sera l'immense ondulation
Des champs verdoyants.
En automne prochain
A perte de vue,
Joueront vagues d'or avec vagues rouges.

Demain
De hautes bandes de forêt

Formeront une muraille verte.
Après-demain
Des géants de l'industrie surgiront,
Dressant leur masse imposante.

Sur l'aire de battage (*gravure sur bois*)
— *Tchao Siao-mo* ▶

Kouo Siao-lin

Nouvel aspect d'une région forestière

Le vent du Nord
Fouette les épais flocons de neige.
Sous la couverture d'argent
Le fleuve gelé se crevasse.

Nos souffles
Ont blanchi nos cils et sourcils;

Nos mains collent
Au manche de la scie d'acier.

Malgré le froid
Nous manions infatigablement nos haches;
Et le bruit des scies
Domine le vent déchaîné.

La sueur imbibe nos vêtements
Mais une brise printanière souffle dans nos cœurs:
—Quelle beauté recèle cette région frontalière,
Une gorgée de neige suffit pour enivrer les défricheurs!

Là-bas, l'équipe de choc
Donne toute sa mesure:
Ses cris rythmant le travail
Retentissent jusqu'au fond du ravin.

Les peupliers élancés
S'abattent en entraînant des lambeaux de nuage;
Les bouleaux tombent
Faisant gicler la neige.

Dans le cliquetis des triqueballes,
Les troncs sont réunis
Et alignés en bon ordre
Selon notre volonté.

Vous voulez des poutres?
Nous en avons en suffisance.

Des traverses?
Nous en fournissons aussi!

Qui a dit que l'hiver est la morte-saison?
Regardez la forêt
Frangée de drapeaux rouges claquant au vent;
N'est-ce pas là un tableau exaltant?

O patrie! Nous t'apportons
Du bois pour ta construction,
Et ces pruniers en fleurs
Pour tes jardins aux mille et une couleurs!

Li Hai-tsi

Dans le train

Leur accent
Est celui des riveraines d'un même fleuve;
Leurs visages souriants
Se ressemblent comme ceux de trois sœurs.
S'étant rencontrées dans le train,
Elles bavardent:
Chacune parle de son village.

Diplômées
Il y a trois ans,

Elles sont retournées à la campagne;
Etudiant
Dans la même classe,
Mais affectées
Dans trois brigades différentes.

Près d'une fenêtre du wagon,
Elles ne tarissent pas d'éloges
Sur le nouvel aspect de la commune:
Au grondement de la dynamite
S'écarte la montagne
Pour laisser le passage
A un canal aux eaux limpides.

Chacune d'elles a les mains
Rudes et calleuses;
Une odeur de terre
Se dégage de leurs vêtements.
Et lorsqu'elles ouvrent leur musette
On voit briller
De lourds épis d'or.

Cette poignée provient d'un lopin expérimental,
Ces deux autres ont poussé
Dans des terres nouvellement défrichées.
De même que ces trois magnifiques épis
Ont surgi des fleurs prometteuses,
Nos trois sœurs
*Ont été formées par trois brigades «Ta-tchai»**

---

*La brigade de Ta-tchai dans le district de Si-yang (Chansi) est un drapeau rouge pour notre production agricole. Des brigades de production semblables ont fait leur apparition après l'appel lancé par le président Mao: **«Que l'agriculture prenne exemple sur la brigade de production de Ta-tchai!»***

Dehors
Défile le paysage couleur d'or,
A l'intérieur
Battent des cœurs animés d'une inflexible volonté.
— Où allez-vous, avec tous ces cadeaux?
— Dans le chef-lieu de la province
Où doit se tenir le congrès de la Ligue de la Jeunesse.*

*Il s'agit d'un congrès provincial des représentants de la Ligue de la Jeunesse communiste.

Hsiang Ming

Pêcheurs d'huîtres perlières

Lorsque la brume matinale
Est teintée de rouge par les drapeaux écarlates,
C'est l'heure où nos bateaux de pêche
Partent à la recherche d'huîtres perlières.
Ô, vagues houleuses,
Ne soyez pas si agitées!
Car dans mon souvenir
Vous faites surgir des images
Evoquant le triste sort de nos aînés!

Quand mon grand-père partait pour la pêche aux huîtres,
Sa petite jonque frôlait

Requins et écueils acérés.
La cupidité des mandarins
Et la brutalité de leurs hommes de main
Faisaient de sa vie un enfer.
Il plongeait et plongeait encore
Muni d'un panier et d'une corde
Dans la mer de l'amertume;
Il plongeait et plongeait encore
Le cœur plein de tristesse
Et le corps exténué de fatigue.

Quand mon père partait pour la pêche aux huîtres,
La tempête lui cinglait le visage,
Les lames lui dressaient un barrage.
Les lourds impôts des bandits de Tchiang Kaï-chek
Et les dettes écrasantes aux despotes
Pesaient lourd sur son cœur.
De sa barque ballottée par le vent et les vagues
Il jetait, puis retirait
Son filet délabré.
Et sa sueur, ses larmes
Se mêlaient à l'océan
Aux eaux amères!

Aujourd'hui, lorsque nous allons à la pêche aux huîtres,
Soleil rouge et nuages rutilants
Composent un chemin tissé de rayons d'or.
Vent d'est et goélands blancs
Accompagnent notre expédition.
Notre cœur a l'ardeur du brasier;
Notre enthousiasme se rit des vagues énormes.
Au travail! Au travail!
La joie nous accompagne

Tout au long de notre trajet;
Nous cueillons le bonheur
A plein bateau!

Au signal triomphal de la sirène
Dédié à la pêche abondante,
Nos bateaux retournent au port.
O, lune brillante!
Pourquoi nous poursuis-tu jalousement?
Espères-tu devenir aussi une perle chatoyante
Afin de rendre service au peuple
Comme nous le faisons
Avec tout l'enthousiasme de notre jeunesse?

Hsiang Ming

Eleveurs d'huîtres perlières

Pourquoi si mystérieuses
Ces perles précieuses?
Innombrables
Sont les légendes merveilleuses
Essayant d'expliquer leur secret:
Les unes prétendent qu'elles ont absorbé la substance
De la lune, du soleil,
D'autres les disent
Larmes de sirènes.

Pourquoi si resplendissantes
Ces perles magnifiques?

Innombrables
Sont les poètes
Qui leur ont consacré des vers élogieux:
Les uns les comparent
Aux coraux de la mer d'émeraude;
D'autres voient dans leur chatoiement
Les nuages irisés flottant au firmament.

Laissant de côté ces croyances d'un autre temps,
Nous autres,
Eleveurs d'huîtres perlières,
N'agissons que selon la réalité
Prouvée par la pratique.
Laissant de côté ces vers lyriques,
Nous autres,
Eleveurs d'huîtres perlières,
Traduisons par des actes
Les ardents sentiments de nos cœurs.

Au printemps,
Dès le matin, alors que la mer
Brille de mille paillettes,
Nous élevons les jeunes huîtres
Dans des récipients de verre
Et formons le vœu
Qu'elles grandissent rapidement
Aussi fraîches et belles
Que les lumières de l'aurore.

En été,
Lorsque l'arc-en-ciel

Apparaît dans le ciel bleu,
Nous construisons de magnifiques bassins
Pour nos huîtres perlières,
Dans l'espoir
Que, vivant dans cette eau de mer si douce,
Elles auront les riches couleurs
De l'écharpe d'Iris.

En automne,
Quand la lune miroite
Dans la mer limpide,
Nous partons en bateaux
Vérifier si nos huîtres perlières
N'ont pas été victimes
Des requins et des pinnothères,
Afin que l'éclat de leurs perles
Rivalise avec celui de l'astre nocturne.

En hiver,
Lorsque le firmament
Est parsemé d'étoiles,
Bravant le vent glacial
Nous allons protéger nos huîtres
Contre les épreuves du froid rigoureux
Pour que leurs perles
Scintillent des mille feux
De ces diamants du ciel.

Pourquoi si mystérieuses
Ces perles précieuses?

La pratique nous en a révélé
Le secret.
Pourquoi si resplendissantes
Ces perles magnifiques?
Seul notre labeur
Nous donne le pouvoir
D'y répondre . . .

Pao Kiun

PECHE SOUS LA GLACE

Notre traîneau courait sur la glace lisse. Debout, les pieds posés sur les ridelles de l'arrière, Oncle Lao Chouei conduisait notre véhicule à califourchon sur une perche. Se courbant et se redressant tour à tour de sa taille élancée, il me faisait penser à un arc tendu et détendu dans les mains d'un archer habile. Un vent cinglant et des tourbillons de neige fouettaient notre traîneau.

Sur le lac Pai-yang gelé, pas âme qui vive. Quelques lueurs au loin et l'éclat affaibli des étoiles au-dessus de nos têtes, c'est tout ce qui perçait les ténèbres.

— Il n'est pas plus tard que minuit, fis-je en interrogeant le ciel noir pour localiser la Grande Ourse.

— Tu penses que c'est trop tôt? demanda le vieil oncle après quelques énergiques coups de perche. Si je n'avais pas tenu à te laisser dormir davantage, je serais ici depuis longtemps.

Oncle Lao Chouei, la cinquantaine, démentait son âge. Le visage vermillon, garni d'une barbe noire comme du jais, il débordait d'énergie et de vitalité. C'est tout gamin qu'il avait commencé à pêcher

et sa réputation de bon pêcheur était largement répandue à la ronde. Maintenant, membre du comité de la cellule du Parti et chef de l'équipe n° 1, il se couchait tard dans la nuit et se levait de bonne heure, travaillant de toutes ses forces pour la révolution.

Les membres de son équipe habitent au bord du lac, à l'ouest du village. La plupart d'entre eux sont pêcheurs, bateliers ou éleveurs de canards. Mais ce n'est pas pareil pour nous, l'équipe n° 2. La majorité sont cultivateurs, charretiers ou bergers, car nous vivons à l'extrémité est du village, près de la digue, sur de vastes champs.

Pour diversifier nos occupations, centrées toutefois sur la production céréalière, notre équipe n° 2 a également créé, cet hiver, une section de pêche. Mais, par manque d'expérience, depuis quelque temps, nous avons presque toujours levé des filets vides. Chaque jour, nous partons au travail d'aussi bon matin que l'équipe n° 1, mais leurs prises atteignent plusieurs centaines de livres tandis que les nôtres ne dépassent jamais la centaine. Je m'en suis inquiété, en tant que chef de l'équipe, et je me suis rendu plusieurs fois avec mes camarades à l'ouest du village, demander aide et conseils. Tout occupé qu'il soit et malgré sa fatigue, Oncle Lao Chouei nous a toujours reçus chaleureusement, nous donnant des tuyaux sur la façon de pêcher. La nuit dernière, il est encore venu, pour voir si nos filets avaient bien été noués; plus d'une fois, il les a renoués pour nous. Jugeant que quelque chose n'allait pas avec nos pics à glace, il en a pris plusieurs dans sa propre équipe pour nous les offrir. Et finalement, il a offert de travailler avec nous quelques jours.

C'est la première fois que Oncle Lao Chouei nous sert de guide. Pour trouver le meilleur endroit où jeter nos filets, il me promène sur le lac Pai-yang, dans les ténèbres, car le secret d'une bonne pêche consiste à trouver le bon coin.

— Donne-moi maintenant cette perche, Oncle, et repose-toi un peu, insistai-je.

— C'est un traîneau léger, je ne suis pas fatigué, dit-il, tout en conduisant habilement le véhicule. Tu as dormi très tard hier soir, couche-toi et repose-toi un peu.

Nous poursuivîmes notre chemin. Peu après, j'aperçus comme une bande d'eau qui scintillait non loin de nous.

— Oncle, là, une crevasse, devant nous!

— Je l'ai vue.

Le vieux batelier continua à foncer tout droit sans broncher, jusqu'à ce que nous pûmes voir une rupture de la glace large de deux mètres. Il se dégageait de l'eau moirée une lourde vapeur. Ces fissures naturelles rendent extrêmement difficile la traversée du lac.

— Oncle, faisons un détour! suggérai-je, quelque peu nerveux. Comme on dit: Mieux vaut faire dix pas de plus mais en toute sécurité que de risquer un seul pas dangereux!

— Ce n'est pas du tout dangereux, répondit-il en regardant droit sur la faille de la glace et en redoublant de coups de perche.

Notre traîneau bondit en avant comme une flèche. Au bord de la fissure, le vieil homme donna un dernier coup vigoureux en appuyant ses pieds contre l'arrière du véhicule; le traîneau s'envola et franchit aisément la crevasse.

— Bravo! Mais c'était à deux doigts! m'exclamai-je, le cœur battant.

Comme si de rien n'était, il répondit calmement:

— J'en ai franchi pas mal de ces fissures, il n'y a qu'une seule fois dans ma vie, que mon traîneau...

— ... est tombé dedans? enchaînai-je.

— C'était pendant la guerre de résistance...

Je me rappelai alors l'histoire que j'avais déjà entendue. Un matin qu'il avait conduit en lieu sûr un soldat blessé de la Huitième Armée de Route, Oncle Lao Chouei avait rencontré, sur le chemin de retour, Gueule-d'Ane, chef d'une escouade japonaise, qui venait de quitter sa tour d'observation en compagnie de son interprète, un traître. Pistolets au poing, ils avaient ordonné à l'oncle de les conduire immédiatement en ville. Il faisait un épais brouillard. On ne pouvait guère reconnaître quelqu'un même de très près. «Bonne occasion! se dit Oncle Lao Chouei. J'en profiterai.»

Il dirigea délibérément le traîneau vers une large fissure. Les deux types ne cessaient de lui clamer:

— Plus vite, que diable, plus vite!

Calmement et contenant sa haine, il fit voler le traîneau tandis que les deux salauds se recroquevillaient dans leurs pelisses et fumaient

confortablement. A sept mètres environ de la fissure, notre vieil oncle imprima un élan vigoureux au traîneau. Avec ce cri formidable: «Au diable les agresseurs!» il donna un dernier coup de perche, qui plongea le traîneau au fond de l'eau, avec les deux crapules.

— Et toi? demandai-je.

— J'avais sauté du traîneau juste avant, répondit-il gaiement. Je leur ai laissé le temps de boire la tasse jusqu'à plus soif et d'aller rendre visite au Dieu de l'enfer, avant de les tirer de dessous la glace pour récupérer leurs pistolets...

Notre traîneau avançait contre le vent cinglant.

— Nous avons fait un bon bout de chemin, remarquai-je en regardant autour de moi.

Oncle Lao Chouei arrêta le véhicule.

— Tu as bon œil. Dis-moi, quelle est la couleur de l'eau, sous la glace? demanda-t-il en faisant un trou dans la dure carapace.

— Noire, fis-je.

— Exact. Mais pourquoi? C'est parce qu'il y a là-dessous des roseaux pourris. Penses-tu que les poissons aiment particulièrement cette mauvaise odeur? Ce serait perdre notre temps d'y jeter nos filets.

Il remonta dans le traîneau.

— Nous devons aller encore plus loin pour trouver un meilleur coin. Ça vaut la peine, dit-il.

Le vent redoubla. Je pris la relève et nous continuâmes à aller contre le vent. Des grains de sable, des feuilles fanées, mêlés de neige et de fragments de glace, nous labouraient le visage. Bientôt, je ne pus plus continuer.

— Le vent est trop fort, dis-je essoufflé. Reposons-nous un petit instant.

— Nous ne pouvons pas, répondit-il soucieux. Il fera bientôt jour et nous n'avons pas encore trouvé le coin. Tes hommes vont bientôt nous rejoindre avec leurs filets. Nous ne pouvons pas les laisser chômer.

Nous sautâmes à bas du traîneau pour le pousser en avant. Il était très pénible de marcher sur cette nappe glissante avec nos lourdes

bottes bourrées de paille. Néanmoins, l'un poussant, l'autre tirant, nous parvînmes tant bien que mal à poursuivre le voyage.

Dès que nous fûmes entrés dans la baie du nord, mon compagnon chercha son chemin soigneusement, regardant à droite et à gauche. Tantôt il s'arrêtait pour regarder de tous côtés, tantôt il faisait demi-tour. Peut-être sommes-nous arrivés à un bon endroit pour la pêche, me dis-je. La glace ici était en effet d'un vert pâle — une couleur entièrement différente de celle que nous avions vue, près du village.

— Y a-t-il par ici une petite digue? demanda Oncle Lao Chouei, cherchant à se repérer.

J'observai de tous côtés et aperçus non loin de nous, tel un archipel, une rangée de bosses sur la glace.

— Parfait! lança-t-il après y avoir jeté un coup d'œil de plus près. C'est précisément la digue que je cherchais. Au début, elle était assez haute, mais avec le temps, l'eau l'a érodée.

Mon vieux compagnon fit encore cent pas vers l'ouest et, pointant son index sur la glace, il poursuivit:

— Au-dessous, c'est un vieux lit de rivière. Les années l'ont presque aplani, mais il demeure un des lieux favoris des poissons. Gamin, je venais souvent ici avec mon grand-père, et nous y faisions toujours bonne pêche.

Mon admiration pour le vieil homme ne cessait de croître. J'avais entendu dire qu'il était capable de voir à travers l'eau et d'estimer combien de poissons il y avait sous telle ou telle zone de glace. Il était surnommé pour cela «regard-perçant». Au goût de l'eau, il déterminait la quantité des poissons que l'on trouverait. En été, d'après la direction du vent, il pouvait dire sur quelle rive ceux-ci se rassemblaient. Donc rien d'étonnant que nos villageois l'appellent le pêcheur n°1. Mais il était très modeste. Il disait souvent: «Je n'ai pas de secret. J'ai seulement vu beaucoup de choses tout au long de ma vie, et je connais donc bien ce lac. Et puis, je réfléchis. . .» Et il ne s'agissait vraiment pas d'une vantardise. Il analysait chaque sortie de pêche, pour trouver les raisons de son succès ou de son échec. Ainsi avait-il progressivement dégagé les lois régissant les mouvements des poissons.

Un bon coin fut finalement trouvé. Nous étions tous deux de bonne humeur. Lorsque le vieil oncle s'assit et sortit sa pipe, je vis littéralement fumer sa poitrine sous sa veste déboutonnée, et des gouttes de sueur tombèrent de son front.

A ce moment, un autre traîneau, venant du nord, s'approcha rapidement.

— Vous êtes sortis de bonne heure! nous interpella le nouveau venu.

Je demandai à l'inconnu:

— De quel village es-tu? Et où vas-tu?

— Je suis de la brigade de Tong-keou. Je vais à l'Embouchure Sud de la rivière chercher un endroit de pêche, répondit-il en nous frôlant.

— Hé! Reviens! cria le vieil homme en se levant.

Lorsque l'homme fut revenu, mon compagnon s'avança et lui dit:

— Tu ne trouveras pas de poissons là-bas. Nous y étions tout à l'heure. Beaucoup d'équipes y sont allées pêcher ces derniers jours, elles ont fini par effrayer les poissons.

L'homme hésita, ne sachant plus que faire.

— Reste ici et pêche avec nous, suggéra le vieil oncle. Il y a beaucoup de poissons ici. Pourquoi aller chercher plus loin?

— Mais je vais vous déranger? dit l'homme indécis.

— Mais pas du tout! Oncle Lao Chouei rit de bon cœur. Nous pêchons tous pour la révolution, n'est-ce pas? Ne te gêne pas avec nous.

L'homme approcha son traîneau, en nous remerciant du regard.

A ce moment, le jour pointa à l'horizon, et le vent tomba. Mon équipe arriva avec une douzaine de traîneaux, comme un détachement de cavalerie au galop. L'équipe de la brigade de Tong-keou arriva en même temps.

Oncle Lao Chouei se mit à diriger les opérations, comme un véritable général sur le champ de bataille. Il nous montra comment jeter nos filets, dans quelle direction les tirer et où vider nos prises.

Nos deux équipes se mirent en ligne dos à dos et formèrent chacune un demi-cercle, la nôtre face au sud, la leur face au nord.

Pang-Crac! Pang-Crac!... Nous commençâmes à percer des trous dans la glace. Levant haut nos pics en forme de T, nous frappions de toute notre force la carapace de glace aussi dure que l'acier; la pointe de nos pics pénétrait jusqu'à 20 cm de profondeur et les glaçons volaient en éclats.

Les jeunes gens se mirent à chanter:

Levons nos pics — yo-hai!
Brisons la glace — hai!
Brisons sa carapace — hai!
Pour faire jaillir les carpes dorées, — houl — hai!

Le lac Pai-yang bourdonnait d'une activité intense. Cris, chants de travail et les martèlements des pics sur la glace se mêlaient en un concert joyeux.

Vite, nous avons jeté nos filets. En deux groupes, nous les avons tirés, avançant au même pas, comme des haleurs. Pendant que nous fermions progressivement le demi-cercle, des poissons argentés sautaient en l'air et frétillants, fouettaient vigoureusement l'eau du lac. Ils se bousculaient à grand bruit, cherchaient en vain à s'évader du filet. Légèrement en retrait, je les ramassais, tout ému, avec une sorte de grande épuisette en fils de fer. Chaque coup d'épuisette pesait des douzaines de livres. Ces poissons argentés nous remplissaient d'une immense joie!

Autour du filet, tout le monde s'affairait en jubilant:

— Ho! Regarde ces poissons! Comme ils sont énormes! C'est formidable!

— Oncle Lao Chouei est terrible! Vraiment, il n'a pas volé sa réputation!

Près de là, l'équipe de Tong-keou sortait aussi des poissons; nous les entendions dire:

— C'est notre meilleure prise de la saison!

— Le vieux est vraiment chic de nous avoir laissé pêcher ici; c'est un excellent style de travail...

— Ça, c'est un exemple à suivre...

Alors que le soleil montait haut sur l'horizon, les traîneaux de nos deux équipes, lourdement chargés, repartirent pour nos villages.

EN VACANCES CHEZ MES ONCLES

Les vacances scolaires commencèrent, et j'allai faire un séjour chez mes oncles. C'est dans un hameau du Anhouei du Sud, blotti au milieu des collines. Une petite rivière épouse les contours du village; ses eaux limpides s'écoulent imperceptiblement et semblent profondes de toute la hauteur du reflet des cyprès et des pins tapissant les collines. Dans la verdure du vallon éclatent de temps à autre les cris sonores des alouettes, des loriots et des faisans...

Mon oncle aîné, nommé Wang Kin-kouei, est chef de l'équipe de production, et mon second oncle Wang Kin-ao, tout frais émoulu du lycée, est revenu travailler à la campagne. Ma cousine Lan-lan, quant à elle, est une petite garde rouge.

Un beau jour, j'aidai ma tante à cueillir des légumes. Bavardages aidant, elle me confia, avec un rien de fierté dans la voix, que mon oncle avait organisé les hommes de son équipe pour mettre en valeur le sol sablonneux et que, dès la première année, leur effort avait été récompensé par une récolte de 75 quintaux de riz à l'hectare.

— Cette année, poursuivit-elle, nous travaillons à une meilleure moisson, et nous avons bon espoir.

— Décidément, il est formidable, mon oncle! m'exclamai-je, admiratif.

— Mais oui, c'est ça, félicite-le! répliqua-t-elle. Mais sans la juste direction du président Mao et sans les efforts persévérants de tout le monde, tout seul il ne serait pas arrivé à grand-chose. Elle reprit au bout d'un moment: Ton oncle a bien des mérites, sauf qu'il se conduit parfois comme le roi-dragon qui emporte même son propre temple avec le déluge* .

Intrigué, je la harcelai de questions. Je finis par lui arracher ces mots:

— L'an passé, un peu avant cette époque, j'avais vendu un porc et, avec l'argent, je comptais aller au marché acheter un coupon d'étoffe pour faire quelques habits d'été. C'était surtout pour ton second oncle; un jeune garçon comme lui doit bien s'habiller et pas toujours aller comme un négligé. Mais le moment venu, j'ai cherché l'argent partout, sans rien trouver. Plus tard, j'ai appris que ton oncle avait donné cet argent pour compléter la somme de l'équipe affectée à l'achat d'engrais chimiques. Sur le coup, j'éclatai, lui reprochant son insouciance complète des affaires du ménage. Il m'expliqua alors patiemment la nécessité de bien régler les rapports entre l'Etat, la collectivité et l'individu, et la part que nous devions prendre au mouvement «se mettre à l'école de Ta-tchai». C'était une critique qui ne ménageait en rien mon amour-propre.

— Papa avait raison! Maman avait tort! Et elle s'accroche encore à son amour-propre, intervint Lan-lan.

— Depuis quand cette gamine se permet-elle de me sermonner? Ma tante lui lança un œil sombre sans toutefois pouvoir s'empêcher d'éclater de rire. Réflexions faites, poursuivit-elle, je finis par donner raison à ton oncle, mais en l'occurrence, il avait tort de ne pas ménager mon amour-propre. Maintenant, je comprends mieux les choses.

*Une légende chinoise veut que le roi-dragon, Dieu des Eaux, gouverne la pluie et l'inondation.

Et, cette année, on m'a élue chef de l'équipe de femmes. Elle pointa son index sur le front de sa fille: Enlève-toi de la tête cette idée que seul ton père est avancé dans la famille!

Après le dîner, toute la famille prenait le frais dehors. Il faisait bon dans la cour et flottaient dans l'air toutes les senteurs de la fin de l'été. Une constellation d'étoiles scintillaient dans la nuit. Sur la rive opposée, la forêt nappée de brouillard était baignée de la douce clarté lunaire; au loin, se profilaient les monts endormis. Mon second oncle était bien un jeune et solide gaillard; plusieurs jours de travail pénible passés au repiquage ne semblaient pas avoir entamé son énergie et, comme d'habitude, il jouait de l'harmonica. Assise sur un tabouret, Lan-lan le contemplait, le menton entre les mains.

Ma tante, occupée à laver la vaisselle, dit de l'artiste, la bouche en coin:

— Comme ton oncle aîné, il ne connaît pas la fatigue.

Ma grand-mère maternelle était morte jeune. On dit que «la femme de l'aîné sert souvent de mère aux frères cadets», et ce dicton a trouvé chez mon oncle aussi une illustration. C'est en effet ma tante qui a élevé mon second oncle, et qui fut pour lui une seconde mère. A moitié pour plaisanter, et à moitié sérieusement, les voisins la qualifiaient de «très vertueuse», suivant la vieille expression féodale.

— L'âge lui est venu de se mettre du plomb dans la cervelle, grommela mon oncle aîné, la pipe à la main. Il veut toujours être le premier, il va vite en besogne, mais il bâcle souvent le travail.

— Allons, tu n'es pas juste avec lui! protesta ma tante. De retour au village, il a ouvert un cours du soir, il a été à la tête des jeunes pour les recherches agricoles, et dans tout ce qu'il a entrepris, il a réchauffé l'enthousiasme des autres. Il est toujours sur la brèche! Tu as toutes les raisons d'être fier de ton frère!

— C'est qu'il faut exiger beaucoup de lui! Bah, laissons tomber cette chamaillerie. Dans sept jours c'est l'automne, et il nous reste encore un tiers de riz tardif à repiquer; et en plus il nous faut prêter main-forte à d'autres équipes. Allons donc faire quelques heures supplémentaires ce soir, termina-t-il en se levant.

Mon second oncle l'imita en arrêtant de jouer de l'harmonica.

— Nous allons repiquer cette nuit? interrogea-t-il.

— Non. Pour le moment, le repiquage et le labourage sont en avance. Ce soir, nous allons moissonner. Que chacun prenne un lopin de terre et c'est à qui aura fini le premier, d'accord? Il regarda un instant son frère: Tu n'as pas ménagé tes forces ces jours-ci, tu dois être fatigué. Rappelle-toi que demain matin tu devras te lever de très bonne heure. Prends donc une petite parcelle et retourne dormir dès que tu auras terminé.

— Pourquoi? fit vivement mon second oncle en le foudroyant des yeux. Est-ce que ma faucille n'a pas une lame d'acier comme les autres? Je peux rivaliser avec les meilleurs d'entre vous!

Je réclamai aller avec eux et, comme j'étais leur hôte, ils ne pouvaient me le refuser. Mais à Lan-lan qui insistait aussi pour venir, mon second oncle répondit:

— Un bout de chou comme toi dehors en pleine nuit? Reste à la maison et fais la lessive; tu joueras de la faucille demain!

Mon oncle aîné partit en avant pour répartir les tâches. Quand mon second oncle eut achevé d'affûter les deux faucilles, nous nous mîmes aussi en route.

Des bouffées de vent frais nous apportaient les coassements rythmés des grenouilles. Des étoiles parsemaient la petite rivière et les rizières inondées, les peupliers bruissaient sous le vent.

Mon compagnon marchait à grands pas, caressant du doigt le tranchant de sa faucille.

— Liang-tse, regarde-moi ça! Gare à ma faucille si compétition il y a! Demain, lorsque le riz sera décortiqué, et pesé, sûr je serai classé premier!

Je rejoignis mon oncle aîné sur une parcelle. Il me dit de travailler avec mon second oncle et me recommanda de surtout bien poser les épis de riz sur leurs racines coupées. Il demanda à son frère de bien prendre soin de moi. Là-dessus, nous prîmes une grande parcelle.

La lune répandait une lumière argentée sous le ciel bleu. Les tiges de riz dodelinaient sous leurs épis bien renflés qui s'entrechoquaient, avec le bruit des pierres d'un collier. J'entrai dans le champ et pris une grande brassée de tiges pour commencer.

La rizière boueuse clapotait sous mes pieds; je vis pourquoi mon oncle aîné m'avait dit de poser soigneusement les épis de riz, car s'ils prenaient l'humidité, ils deviendraient durs à décortiquer.

Les champs s'animèrent; les paysans arrivaient les uns après les autres, par groupes de trois ou quatre; l'un sifflait, l'autre fredonnait, d'autres bavardaient. Quelqu'un avait apporté un transistor et une belle musique monta sur les champs. Plusieurs jeunes, du remblai, nous crièrent:

— Kin-ao, on fait la compétition! Dépêche-toi, on verra demain qui a gagné!

— Allons-y!

Mon compagnon fit voltiger sa faucille comme le vent. Des brassées de riz volaient devant sa tête. Et les tiges se couchaient dans le sifflement de sa faucille. De temps à autre, il se redressait pour s'essuyer, et le tranchant de sa faucille brillait au clair de lune. Au bout d'un moment, il m'avait déjà pris une bonne distance. A peine arrivai-je à la fin de la première rangée qu'il en était déjà à la troisième. Ma troisième rangée faite, il vint à moi:

— Liang-tse, rentre à la maison!

Me voyant planté là sans vouloir m'en aller, il me força un peu la main et me renvoya. Puis, il repartit tout seul à la charge.

Je me couchai tout de suite après m'être débarbouillé. Dans un demi-sommeil, il me sembla entendre chuchoter mon second oncle:

— Ça y est, j'ai fini et pourtant notre parcelle n'était pas la plus petite! Les autres y sont encore!

— Tu es en nage! Lave-toi et va vite au lit! dit la voix de ma tante.

Comme je n'avais pas entendu mon oncle aîné, je supposais qu'il n'était pas encore rentré.

Le lendemain matin, l'écho de chant des coqs perçait encore la brume matinale quand je fus tiré de mon sommeil par Lan-lan.

— Frère Liang-tse, dit-elle en me secouant, mon père est en train de gronder mon oncle. Vas-y vite!

J'écarquillais mes yeux endormis et courais en trombe vers le champ. Près de la parcelle que nous avions moissonnée, se tenaient sept ou huit personnes, dont mes deux oncles. Très agité, mon oncle aîné

allait et venait sur le remblai, arrachant au passage les épis de riz non coupés.

— Regarde-moi ça! Ce n'est pas du boulot! tonnait-t-il. Regarde ce que tu as oublié de couper comme épis! Et beaucoup sont mouillés! Tu ne sais pas qu'on va avoir un mal fou à les battre maintenant?

Rouge de confusion, la tête basse, mon compagnon d'hier se mordillait la lèvre inférieure.

— Euh!... C'est cette sacrée compétition, je me suis trop pressé, bégaya-t-il.

— La compétition, c'est pour t'encourager à faire de ton mieux, et non pas pour tout bousiller!

— J'ai eu tort, déduis-le de mes points de travail, si tu veux.

— Ça, c'est la moindre des choses. Mais le plus important, c'est que tu tires une leçon de tes erreurs. A la réunion générale du village, j'espère bien que tu reconnaîtras tes torts, fit mon oncle aîné en s'apaisant quelque peu.

— Ne le rabroue pas ainsi, dit doucement ma tante. Il est jeune et plein d'amour-propre. Il se corrigera plus tard, voilà tout! Ne lui fais pas perdre la face.

— Perdre la face? Qu'est-ce que ça veut dire «perdre la face»? s'emporta de nouveau mon oncle aîné. Prendre conscience de ses défauts, les reconnaître publiquement et les corriger avec soin, c'est seulement ainsi qu'on ne perd pas la face! A quoi ça sert d'essayer de cacher ses erreurs au lieu de les corriger comme il faut? Eh bien, belle-sœur, ta vertu ne te sert qu'à protéger ton beau-frère quand il a tort? A mon avis, tu devrais laisser tomber cette sorte de «vertu» et donner à ce mot un sens nouveau! Aider un camarade à se corriger, voilà la vraie vertu!

A midi, mon second oncle fit son autocritique à la réunion et exprima sa résolution de modifier son comportement. Il avait à peine fini, qu'éclata un tonnerre d'applaudissements. Moi aussi, j'applaudis à tout rompre, avec une telle force que les paumes de mes mains en devinrent toutes rouges; car j'applaudissais non seulement mon second oncle, mais aussi mon oncle aîné.

Le soir, ce dernier rentra à la maison avec un large sourire et fit éclater sa bonne humeur:

— Aujourd'hui, mon frère a travaillé comme il faut!

Le frère en question, qui était en train de se débarbouiller, tourna la tête vers moi en me tirant la langue, puis plongea son visage dans la cuvette pour y étouffer un rire joyeux.

— A ce qu'il paraît, tes critiques servent à faire progresser les gens. Bon, je vais m'en inspirer aussi, dit ma tante dans un élan sincère.

Lan-lan bondit de joie et s'écria en dressant son pouce:

— Quelle bonne maman! quelle bonne maman!

L'éloge de la fillette fit pouffer tout le monde, et une atmosphère de joie peu commune envahit la pièce.

Ki Chouei-yuan

LE VIEUX CHEF

A même le sable d'or du Gobi l'homme a créé un lac artificiel. Un lac couleur d'émeraude peuplé de poissons argentés et que survolaient d'innombrables passereaux, attirés par ses bords hospitaliers. Non loin d'ici, se dresse le célèbre réservoir «l'Impétueux», dû au travail d'une unité de production et de construction de l'Armée.

Wang Tié-kang est responsable de la gestion du réservoir. Blessé de guerre, ce vieux révolutionnaire avait porté à maintes reprises le titre de «travailleur modèle» dans la construction du socialisme. La cinquantaine passée, il jouissait encore d'une santé de fer. Jour et nuit, il consacrait tout son temps aux mille et une choses à faire pour le réservoir. A ses yeux, «l'Impétueux» était une arche chargée d'or et d'argent.

Tout à côté du réservoir, une compagnie de production agricole fournissait aux hommes de Wang céréales, huile et légumes. Les membres de la compagnie respectaient infiniment Vieux chef qui, à son tour, leur témoignait une profonde affection.

Un jour du printemps dernier, Vieux chef arrêta Lieou Tchang-an, sous-chef de l'équipe «Abondance» de la compagnie, comme ce dernier s'engageait sur la route du barrage:

— Hé, dis donc, viens un peu par ici! Vite! Regarde!

Lieou monta sur le poste d'observation où se tenait Vieux chef.

— Veux-tu me dire si la neige accumulée là est abondante ou non? lui demanda Wang tout en pointant sa main vigoureuse dans la direction de Tien-chan.

Ne sachant où Vieux chef voulait en venir, Lieou Tchang-an garda le silence.

Les sourcils froncés, le vieil homme poursuivit sur un ton soucieux:

— Je crois que, cette année, la neige est moins épaisse sur le Tien-chan. Habituellement, la chaîne «porte un manteau», mais regarde un peu, attentivement, elle n'est que «coiffée d'un chapeau»!

Lieou constata que la neige ne recouvrait que les cimes. Il acquiesça et ajouta:

— Oui, la neige y est moins épaisse que l'année dernière!

Vieux chef fronça plus fortement ses sourcils et, martelant ses mots, il ajouta:

— Camarade, sans neige l'hiver, pas de blé l'été. Sans abondance de neige, pas de réservoir plein. Et les récoltes sur pied n'auront pas leur ration d'eau!

Ses quelques paroles serrèrent le cœur de Lieou. Il regarda les champs de l'«Abondance», qui portaient déjà dans leur sein le blé d'hiver et où l'on comptait mettre bientôt en terre les «Princesses», nouvelle variété de maïs. Mais à la réflexion, il se dit: La neige serait encore moins épaisse sur le Tien-chan, que ces quelques morceaux de terre en bordure du réservoir ne pourraient souffrir de la sécheresse! Car, ne dit-on pas que «le pavillon au bord de l'eau voit le premier les reflets de la lune»? Et nos champs touchent presque cette grande nappe d'eau. Cela ne devrait pas être la mer à boire que d'en prendre de quoi les irriguer! Et enfin, la compagnie assure le ravitaillement au personnel du réservoir et Wang Siao-wou, fils de Vieux chef, est un membre de notre groupe «Abondance»! Vraiment, la question de l'eau pour l'irrigation ne devrait pas être un gros problème.

Peu de jours après cet incident, Vieux chef, à la tête de tout son personnel, armé de pelles et de pioches, se mit en route vers l'amont du réservoir. Partis avant le lever du soleil, ils ne rentrèrent qu'au crépuscule. Tout le monde croyait qu'on allait défricher quelque terre pour y planter des melons ou des légumes. Mais bientôt on comprit ce qui allait se passer. Vieux chef s'était décidé à aller avec ses cadres nettoyer les rigoles et chercher des sources additionnelles pour mieux alimenter le réservoir. A cet effet, Vieux chef avait spécifié: «La réparation du réservoir est aussi nécessaire que celle des granges; retenir le plus d'eau possible, c'est assurer de meilleures récoltes. C'est améliorer la production agricole.»

Au beau milieu de la nuit, souvent la lueur d'un fanal dansait sur la chaussée du barrage. C'était Vieux chef qui faisait sa ronde.

Grâce à ses soins toujours vigilants depuis vingt ans, le réservoir avait triomphé de toutes les intempéries. Cette année, la neige n'avait pas été abondante? Le ciel n'avait pas laissé tomber suffisamment d'eau? Qu'importe! Vieux chef avait amassé chaque précieuse goutte qu'il avait pu, et le réservoir, en ce moment, était rempli à déborder, comme à l'accoutumée! L'équipe «Abondance» avait ensemencé à temps ses deux mille *mou* de terre et le maïs poussait à l'envi. Lieou Tchang-an disait souvent à Vieux chef, en le prenant par le bras: Les plants ne poussent pas mal, cette année. Pourvu que vous, Seigneur Dragon, vous les régaliez d'eau, vous aurez, à l'automne, vos sacs remplis de céréales!

Qui aurait pu prévoir que dès le seuil de l'été, il ne tomberait pas une goutte de pluie, quarante jours durant. Plus d'une dizaine de sources tarirent et les poissons gisaient le ventre en l'air, crevés et desséchés. L'implacable soleil dardait ses torrides rayons sur le sable du Gobi et le rendait brûlant, intenable.

Tous les regards des membres de la commune, comme ceux des combattants de la ferme militaire, étaient fixés sur le précieux réservoir. Sur la chaussée de la digue, un tel monde se pressait qu'on se serait cru au village un jour de foire. Dès qu'on avait un moment de libre, on venait aux nouvelles pour savoir quand on ouvrirait les écluses. Comment ne pas être anxieux, devant une pareille sécheresse? Et ne pouvoir compter que sur un seul réservoir!

Mais Vieux chef expliquait à tout le monde avec patience:

— Nous ne disposons que d'un seul réservoir. Ce n'est pas encore le moment d'ouvrir les écluses car, selon les prévisions météorologiques, nous ne verrons pas de ciel gris avant dix à quinze jours. Tant que nous ne «rôtissons» pas, nous ne laisserons pas couler une seule goutte d'eau!

Dix jours passèrent. Pas le moindre nuage à l'horizon! Dès son lever, un soleil de plomb brûlait. La nuit, des myriades d'étoiles scintillaient dans la voûte céleste. A tant d'adversité devait venir s'ajouter une épreuve de plus: un jour, un simoun d'une violence inouïe vint balayer le désert. Les grains de sable vous piquaient la figure comme les flammèches d'un brasero fantastique.

Les visiteurs venaient de plus en plus nombreux au bureau du réservoir. Même Lieou Tchang-an s'y glissait parfois. Tout ce monde n'avait guère bonne mine, le ton de leurs paroles aussi avait monté:

— Si on tarde encore à lâcher les eaux, on ne pourra plus sauver les récoltes.

— Seigneur Dragon, si vous n'ouvrez pas les écluses, nous allons le faire à votre place!

Loin de se fâcher, Vieux chef plaisantait en souriant:

— Puisque vous me nommez Seigneur Dragon, il faut, alors, écouter mes décisions . . .

A ce moment, la sonnette du téléphone retentit. Il saisit l'écouteur et conversa avec quelqu'un qui devait lui être familier:

—Allô! . . . Oui, c'est moi! . . . Bonjour! Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus . . . ouvrir les vannes, hein? . . . d'accord! Ici, nous nous préparons justement à le faire . . . C'est vous qui avez la priorité!

Vieux chef posa l'écouteur et ordonna:

— Petit Tchen, ouvre les écluses. Durée: vingt-quatre heures! A compter de maintenant!

L'étonnement fut général. La satisfaction se lisait sur tous les visages. Qui donc avait tant d'autorité, se demandait-on, pour faire ouvrir les vannes par un simple coup de téléphone?

—Qui donc est cette grosse légume? Il en a le bras long! Plus long que le nôtre, en tout cas! Alors, vous, Seigneur Dragon, vous n'êtes pas de bois quand il s'agit de relations personnelles, hein! sortit, tout de go, un jeune imprudent.

— C'est Abdouislam, le secrétaire du Parti de la commune Tien-chan, répondit Vieux chef, toujours souriant et sans s'énerver. La commune populaire a besoin d'eau, nous avons le devoir de lui en fournir et de la satisfaire de notre mieux. Le président Mao nous enseigne qu'il faut servir le peuple de tout cœur. Il nous a aussi dit de faire tout ce que nous pouvons pour les peuples de nos nationalités frontalières. De plus, fournir d'abord les communes populaires en eau, c'est aussi la décision du comité supérieur du Parti.

Dans le bureau, on aurait pu entendre une mouche voler. Personne n'avait à redire aux paroles que Vieux chef venait de prononcer. Au bout d'un moment, quelqu'un demanda:

— Et quand est-ce qu'on irriguera les champs des fermes militaires?

— Ces affaires qui concernent tout le monde doivent être traitées strictement selon un plan arrêté, répondit Vieux chef en sortant une feuille de papier de sa poche. Personne ne sera lésé. A chacun son tour, pas de passe-droit. L'irrigation se fera par ordre de priorité. Nous devons tous faire montre d'un style communiste. En principe, d'abord fournir l'eau aux communes populaires, ensuite aux fermes militaires. D'abord aux champs éloignés, ensuite aux champs proches. La ferme du 16ème régiment a planté du blé croisé n°004, qui résiste bien à la sécheresse. Il peut attendre encore quelques jours sans que le mal soit irréparable. Quant à vous, 51ème régiment, vous avez suffisamment de main-d'œuvre. Chaque houe porte en soi quelques gouttes d'eau, un bon binage égale une pluie fine . . .

Plus Lieou Tchang-an écoutait, plus il se sentait mal à l'aise. Nos terres «Abondance» sont les plus proches du réservoir, pensait-il. Si on irrigue d'abord les champs éloignés, tous nos efforts auront été aussi inutiles que de brûler des bougies devant un aveugle. Gaspillage de cierges, quoi! Mais, après plus ample réflexion, il se dit encore: quand tout le monde sera parti, je vais essayer de jouer des lèvres pour amadouer Vieux chef!

La pièce, peu à peu, se vida, mais Lieou demeurait, immobile.

— Alors, Lieou, comment se fait-il que tu restes assis dans ce bureau, alors qu'il y a tant de choses à faire dans tes champs? s'étonna Vieux chef.

— Tant que vous ne nous donnerez pas l'eau, non seulement je resterai assis dans votre bureau, mais j'y coucherai encore la nuit! s'exclama Lieou, mi-figue, mi-raisin.

— Qu'est-ce que tu as planté, toi? reprit Vieux chef, sans parler d'irrigation.

— Du maïs, naturellement. Ne l'avez-vous pas constaté, vous qui passez devant chez nous plusieurs fois par jour!

— Quelle sorte de graines?

—Vous qui êtes plus compétent que moi, n'avez-vous pas reconnu que c'étaient des «Princesses»?

— Quelles sont les qualités de cette espèce de maïs?

— Hé! Vieux chef, vous y voyez plus clair que nous et vous me posez des questions! En bien, cette variété de maïs donne des épis longs et nombreux, son rendement est plus élevé, il peut pousser dans les terres alcalines et résiste . . . Lieou se tut. La fin de sa phrase lui resta sur les lèvres . . .

— . . . à la sécheresse, n'est-ce pas? acheva Vieux chef pour lui. Tes champs à toi, ils peuvent tenir encore trois ou cinq jours!

— Bon sang, Vieux chef! Admettons que nos plants ne mourront pas de sécheresse mais n'oubliez pas qu'il s'agit là de champs pour l'abondance de leur rendement! Nous sommes voisins de longue date, si on ne se rencontre pas le matin, on tombe l'un sur l'autre le soir! Ne pourriez-vous pas faire une exception pour moi? Deux mille *mou* de terres ne demanderont pas beaucoup d'eau à votre réservoir! Lorsque vous donnerez de l'eau aux communes populaires, vous n'auriez qu'à lever la main et. . .

— Le même principe s'applique pour un demi-*mou* de terre que pour deux mille.

Vieux chef venait de marteler chaque syllabe prononcée. Lieou Tchang-an n'avait plus rien à ajouter; il ne lui restait qu'à quitter le bureau.

Rentré à sa ferme, le sous-chef d'équipe fit venir Wang Siao-wou et lui dit:

— Une tâche urgente t'incombe, camarade Siao-wou.

A l'annonce d'une tâche à accomplir, Siao-wou eut un sourire de joie qui lui tint la bouche ouverte.

— A vos ordres, chef! répondit le jeune gars.

— La sécheresse menace sérieusement nos «Princesses». Le dicton prétend: «Pour que le maïs pousse sagement il lui faut de l'eau». Nos «Princesses» ont besoin d'eau immédiatement et nous n'avons pas la première goutte à leur donner!

— Comment? Nous sommes tout à côté du réservoir et nous n'aurions pas d'eau?

Et Lieou Tchang-an, poursuivant l'idée de Siao-wou, d'ajouter:

— Bien sûr! C'est ce à quoi j'avais pensé aussi. Mais Vieux chef, ton père, est un peu à cheval sur les règlements. On a beau le lui dire, il s'en tient à l'ordre d'irriguer d'abord les communes populaires et les fermes ensuite. Les champs éloignés prennent le pas sur les champs proches du réservoir. Vieux chef est ton père, va lui dire quelques bonnes paroles, le supplier de nous donner un peu d'eau, veux-tu? Pourra-t-il te refuser de nous donner satisfaction?

Mais Siao-wou, entendant cette plaidoirie, changea d'avis:

— Non, je ne peux pas faire cela! Rappelez-vous, chef, n'avons-nous pas écrit dans nos résolutions que nous devons déployer un style communiste? Mon père a raison d'agir de la sorte.

Le même soir, l'instructeur politique vint trouver Lieou Tchang-an. Tous deux s'assirent face à face. Puis, sortant le *Manifeste du Parti communiste* de sa poche, l'instructeur dit:

— Camarade Tchang-an, nous devons étudier convenablement ce livre.

Le lendemain, à la réunion d'études, Lieou parla des enseignements qu'il venait de tirer du *Manifeste*, tout en les liant à ses propres pensées:

— L'idée que «le pavillon au bord de l'eau voit le premier les reflets de la lune» est erronée. En employant l'esprit du *Manifeste du Parti communiste* pour analyser ma conception, je m'aperçois qu'elle est purement et simplement celle de la propriété privée. Cette

fois-ci, moi aussi, je suis décidé de **«rompre de la façon la plus radicale avec les idées traditionnelles»**.

Quelques jours après, Vieux chef vint en personne voir Lieou, pour lui annoncer:

— Lieou Tchang-an, j'ai trouvé un filon pour toi. Va vite chercher des hommes pour irriguer tes champs!

Ne sachant que croire, le sous-chef d'«Abondance» demanda:

— Est-ce bien conforme à vos principes, ça?

— En lâchant les eaux, des infiltrations se sont produites le long des canaux d'irrigation et plusieurs mares se sont formées non loin d'ici. J'ai emprunté une pompe et l'ai amorcée pour puiser l'eau perdue. On peut l'employer pour irriguer pas mal de terre avec ça, et tes deux mille *mou* vont s'en régaler!

— Hourra! s'écria Lieou Tchang-an en sautant de joie. Vieux chef, vous pensez à tout!

C'est ainsi que l'année dernière, malgré une sécheresse sans précédent, grâce à l'existence d'un réservoir bien rempli et à la stricte application des principes de gestion par Vieux chef, les communes populaires eurent une récolte abondante, les fermes militaires maintinrent le niveau de leur rendement habituel et les «Princesses» de Lieou Tchang-an atteignirent le plafond de mille livres de maïs par *mou*.

UN CADRE PAYSAN

Plus la sécheresse se prolongeait, plus grande était l'ardeur des membres de la commune dans la lutte engagée contre elle. Bien que depuis des mois, pas une seule fois la pluie ne vînt mouiller le sol en profondeur, les cultures étaient encore vertes et poussaient dru sous un soleil de plomb. Dans les champs, l'air était d'une chaleur suffocante.

Coiffé d'un chapeau de paille, sa chemise trempée de sueur, un homme d'âge moyen, aux larges épaules, avançait, musette en bandoulière, le long d'un sentier bordé de plants verdoyants où vrombissement des pompes et grincement des treuils couvraient les stridulations des insectes. Ça et là le chemin était entrecoupé par des rigoles. Tantôt il s'arrêtait devant une de ces dernières pour boucher un trou par lequel l'eau s'échappait, tantôt il pénétrait dans un champ de sorgho pour examiner de près les jeunes pousses. Quand il rencontrait des paysans au moment d'une pause en bordure des champs, il parlait avec eux au sujet de la lutte contre la sécheresse, ou bien il allait

actionner le treuil qui faisait marcher l'élévateur d'eau. Partout où il s'arrêtait, il était accueilli avec le sourire et, l'imitant, les paysans travaillaient avec encore plus d'ardeur. Tous ses gestes et toutes ses paroles montraient qu'il était un «cadre paysan», surnom que l'on donnait familièrement aux cadres habitués à la vie de la campagne.

Par son accent qui n'était pas de la localité, les villageois estimèrent qu'il était venu du chef-lieu du district. Aussi lui demandèrent-ils des nouvelles du nouveau secrétaire du Parti pour le district, le camarade Liang.

Ce dernier, dont le poste s'était trouvé dans un autre district, avait été transféré peu avant dans cette région au moment critique où la population commençait à combattre les calamités naturelles. Dès son arrivée, il alla directement à Nan-hsiang, la commune la plus durement frappée. Certains commençaient à se décourager en constatant que faute d'irrigation les plants de maïs se fanaient. Tout en transportant des seaux d'eau au moyen d'une palanche, le secrétaire Liang les encourageait: «Puisque le ciel ne veut pas nous accorder de pluie, débrouillons-nous nous-mêmes pour irriguer les champs!»

Il ne fallut pas longtemps pour que se répandît à travers tout le district la nouvelle que le secrétaire participait à la tête des masses au transport de l'eau, et même qu'il pouvait lutter de vitesse avec les jeunes. Couvert de poussière et de sueur, il combattait jour et nuit, les épaules endolories par le frottement de la palanche. Où qu'il fût, dans les champs, au bord des canaux d'irrigation ou des puits, il ne cessait d'encourager les paysans en leur expliquant l'excellente situation révolutionnaire régnant aussi bien dans le pays qu'à l'étranger. La lutte contre la sécheresse, qui se poursuivait avec succès dans la commune de Nan-hsiang, devint bientôt un brillant exemple pour tout le district.

Maintenant le nom du secrétaire Liang était aussi familier pour les paysans que s'il avait été secrétaire du Parti de leur propre brigade de production. Ils se renseignaient auprès de ceux qui venaient de Nan-hsiang de ce qu'il faisait et l'arrivée d'un cadre venu du chef-lieu du district leur donnait l'occasion d'obtenir des informations supplémentaires. Pourtant, au lieu de satisfaire leur curiosité, le cadre paysan se borna à leur raconter comment la population des autres

localités du district luttait héroïquement contre le fléau, et comment les cultures croissaient à merveille; ce qui ne manquait pas d'encourager les masses.

Le cadre paysan continuait sa route. Arrivé à une rigole qui coupait le sentier, il s'arrêta, détacha une serviette accrochée à sa musette et s'épongea le visage. Puis, il traversa un champ, se frayant un chemin entre les tiges en direction d'un élévateur d'eau.

Au-delà du champ de maïs s'étendait un champ couvert de melons d'eau, d'un vert tendre, au milieu duquel se trouvait un puits ombragé par un grand saule pleureur. Un alezan à la robe brillante comme du satin rouge actionnait un élévateur. Les vigoureuses tiges rampantes couvraient le sol et, parmi les grosses feuilles denses, apparaissaient de nombreux petits melons. Un vieillard était là, en train de sarcler la terre et tailler les plants. Quand le cadre paysan s'approcha, admirant son habileté, le cultivateur se redressa et lui fit un salut amical.

Le passager lui répondit par un sourire et s'avança vers lui. Tout en causant, il plongea dans la rigole sa serviette trempée de sueur.

— Ne vous lavez pas le visage ici! Cette eau est pour irriguer les melons, camarade. Cet ordre, donné d'une voix aiguë, était venu de derrière le saule.

La serviette dans les mains, l'homme tourna la tête et vit accourir vers le champ de melons une jeune fille de seize à dix-sept ans. Les pieds nus et les deux jambes de pantalon retroussées jusqu'aux genoux, elle portait une pelle sur l'épaule. Ses yeux brillaient comme les étoiles par nuit claire.

— Les melons sont délicats, expliqua-t-elle en s'approchant. Ils ne supportent pas l'eau sale. Ne le savez-vous pas?

— Allons, petite! intervint le vieillard. Cela n'a pas d'importance; le camarade peut bien se laver.

— Non, c'est très important. C'est de la propriété collective, rétorqua la jeune fille en désignant les melons avec sa pelle.

Le cadre paysan sourit comme pour s'excuser.

— Oh! oh! dit-il. Il y a toute une histoire que je ne connaissais pas à propos des melons. Très bien, je ne vais pas me laver ici.

Ce disant, il contourna le cheval et se pencha pour boire de l'eau dans la rigole. Mais, avant qu'il en ait eu le temps, la jeune fille accourut, arrêta le cheval d'un cri. Immédiatement l'eau cessa de couler. Il leva la tête vers elle, l'air embarrassé. Tout en tenant la bête par la bride, elle se tourna pour le regarder et éclata de rire.

Se dirigeant vers eux, le vieillard ne put s'empêcher d'en faire autant.

— Camarade, dit-il, c'est notre «médecin aux pieds nus». Elle ne permet à personne de boire de l'eau non bouillie. Sur ce, il alla chercher sous le saule une théière qu'il lui passa.

Sans aucune façon, l'homme l'accepta. Ayant bu, il contempla la trousse médicale puis sourit à l'adresse de la jeune fille.

— De quoi riez-vous? lui demanda-t-elle sévèrement. Boire de l'eau non bouillie, vous ne pensez pas que cela puisse vous rendre malade? C'est ça?

Le cadre paysan s'essuya la bouche du dos de la main et dit avec malice au vieux paysan:

— Votre «médecin aux pieds nus» est sérieuse dans son travail, mais elle est un peu trop âpre avec sa façon de parler.

— Trop âpre? Moi? En tout cas c'est pas comme le vendeur de notre magasin! Appuyée sur la margelle, elle parlait tout en regardant l'eau au fond du puits, si bien que ses paroles se prolongeaient en un long écho.

Le vieillard s'assit sous l'arbre et sortit sa pipe à long tuyau. Le chant des cigales semblait être devenu plus fort depuis que l'élévateur s'était arrêté. Sans avoir saisi le sens de ce qu'elle avait dit, le cadre paysan prit place auprès du vieil homme, tout en s'éventant avec son chapeau. Ayant jeté un coup d'œil sur l'eau du puits, il lui demanda:

— Pourquoi n'arrosez-vous plus le champ?

— Et avec quoi continuer? rétorqua-t-elle sans même lever la tête.

Interloqué, le cadre paysan se leva, alla regarder l'intérieur du puits, aux parois de briques couvertes de mousse et de mauvaises herbes. Comme les ondulations causées par les gouttes d'eau du tuyau avaient disparu, le ciel bleu, les branches du saule et le visage de la jeune fille se reflétaient comme dans un miroir. Il s'étonna:

— N'y a-t-il pas assez d'eau?

—Vous n'avez pas compris, camarade, répondit le villageois en indiquant le tuyau dans le puits. Regardez, il ne plonge plus. Après avoir pompé un moment, nous sommes obligés d'interrompre le travail jusqu'à ce que l'eau remonte. Il n'y a pas assez de tuyaux.

— C'est difficile de remplir les rigoles avec ces interruptions, intervint la jeune fille d'une voix où perçait la colère. Ça gaspille à la fois le temps et l'eau!

Le cadre paysan cessa de s'éventer et demanda:

— Est-ce qu'on ne trouve plus de tuyaux au magasin? Les ouvriers ont envoyé toutes sortes d'équipements et de pièces détachées de machines il y a des semaines pour aider à surmonter la sécheresse.

— Vaut mieux pas en parler, camarade, fit le vieux paysan en riant, tout en regardant du coin de l'œil la jeune fille assise sur la margelle du puits, l'air toujours sombre. C'est justement pour ça qu'elle s'est fâchée!

Sans lui laisser le temps de placer un mot, la jeune fille demanda au cadre paysan un peu éberlué:

— Dites-moi, camarade, le magasin fait-il du commerce pour gagner de l'argent?

— Qui a dit ça?

— Alors la direction n'est-elle pas d'accord pour soutenir l'agriculture et aider les paysans?

Sur ce, il se mit à rire et, fixant son regard sur cette jeune fille au caractère si franc et ouvert, il poursuivit:

— Si vous avez des opinions et critiques à formuler, dites-les!

— Vous avez raison, ajouta le vieux paysan, après avoir ôté la pipe de sa bouche. Puis, se tournant vers la jeune fille: Explique le problème à ce camarade et demande-lui d'en faire part au secrétaire Liang.

— Très bien, dit la jeune fille, et elle se mit aussitôt à exposer la situation:

— Notre commune, située dans une plaine, est l'une de celles qui ont réalisé de façon exemplaire les travaux de conservation des eaux dans le mouvement dit «prendre exemple sur la brigade de Tatchai». L'irrigation est déjà mécanisée; mais une sécheresse comme

celle de maintenant, depuis bien des années cela ne s'était pas produit. Nos installations hydrauliques se sont trouvées insuffisantes. Sous la direction du comité du Parti du district, les membres de notre commune ont suivi l'exemple de celle de Nan-hsiang en prenant tous part au combat contre la sécheresse. Au lieu d'attendre la pluie, de compter sur le temps, ils se sont organisés pour apporter de l'eau aux champs au moyen de seaux d'eau, d'élévateurs, et de pompes. Cependant, la sécheresse persistant, l'eau descend à un niveau si bas que le tuyau ne peut plus l'atteindre. C'est là une nouvelle contradiction. Or, quand nous avons voulu acheter au magasin des tuyaux supplémentaires, beaucoup de vendeurs étaient partis pour d'autres brigades avec leurs marchandises. Le seul qui restait était le camarade Wang-aux-Lunettes. Et il a refusé de démonter les tuyaux des équipements complets et de les vendre séparément, sous prétexte que «personne ne voudrait acheter d'équipements sans tuyaux et que la coopérative perdrait de l'argent». Malgré nos multiples protestations, il s'entête, disant que «c'est écrit dans les règlements» et qu'il ne peut pas y déroger en l'absence du gérant . . . Je me demande bien qui a fait ces règlements! La vérité, c'est que le vendeur craint d'en prendre la responsabilité. L'agriculture est la base de notre économie, mais je ne pense pas qu'il l'ait compris.

Le cadre paysan écouta la jeune fille, l'air pensif. Plus elle parlait, plus sa colère montait, tout comme si c'était lui Wang-aux-Lunettes. Soudain, elle réalisa son étourderie et rit sous cape en détournant la tête.

Le vieillard ne cessait de hocher la tête en signe de désapprobation, critiquant mentalement la jeune fille, qui, à son avis, était allée trop loin.

— Nous ne devons pas mettre tous les vendeurs dans le même sac, dit-il. Depuis que nous autres, paysans pauvres et moyens-pauvres, avons pris le commerce en main, les camarades vendeurs ont amélioré leurs méthodes de travail. Prenons par exemple Petit Tchen et Souen. Le premier va maintenant de village en village, portant les marchandises à la palanche; le second nous les livre à domicile, et bien souvent il arrive qu'en cours de route il fasse des petites réparations pour l'un ou l'autre . . .

— Je parlais de Wang-aux-Lunettes, souligna la jeune fille.

— Mais que veux-tu? Avant la Libération il était caissier dans un grand magasin en ville, reprit le vieux.

Le cadre paysan l'approuva d'un signe de tête.

— Tout comme l'a dit le secrétaire Liang, fit la jeune fille en sautant de la margelle. Les gens qui se conduisent de la sorte se sont écartés de la juste orientation politique, ils ont suivi une ligne erronée. Etes-vous d'accord, camarade? demanda-t-elle en fixant son regard sur son interlocuteur.

Celui-ci répondit en souriant au vieux paysan:

— La camarade «médecin aux pieds nus» va tout droit au cœur du problème. Puis il continua en agitant énergiquement son poing: Elle a parfaitement raison. Quand nous entreprenons une chose, nous devons en saisir le point-clé — la ligne. Dans la lutte contre la sécheresse, il surgit des problèmes qui, à première vue, ne sont que matériels, mais en réalité, ce sont des problèmes d'ordre idéologique...

Le vieux paysan approuvait de la tête en regardant le cadre paysan, chacune de ses paroles le touchait profondément. Alors que la conversation se déroulait entre les deux hommes, la jeune fille arracha une poignée d'herbe et la mit entre les lèvres du cheval. En apprenant que le cadre était venu du chef-lieu du district, elle lui demanda:

— Travaillez-vous avec le secrétaire Liang?

Lorsqu'il précisa qu'il était chargé d'une mission dans la commune, elle dit d'un ton grave: Il faudrait que vous nous aidiez à résoudre le problème que j'ai soulevé tout à l'heure.

Alors que la conversation roulait sur la culture des melons, le vieux paysan lui exposa l'état actuel de la production de sa brigade et de ses perspectives. Quant au cadre paysan, il parlait des semences, de la politique consistant à développer l'agriculture dans tous les secteurs en prenant comme base les céréales ainsi que de la lutte entre les deux voies, socialiste et capitaliste. Au fur et à mesure que se prolongeait la conversation, le visage du vieil homme s'éclairait d'une joie émouvante. Il souriait en caressant sa barbe. Comme ils parlaient du beau temps qu'il faisait, le vieux paysan dit que c'était le bon moment pour répandre de l'insecticide sur les melons, mais

qu'il était tellement pris par son travail qu'il n'avait pu aller en acheter.

L'élévateur d'eau se remit à fonctionner. Comme le cadre paysan s'apprêtait à partir, le villageois ramassa sa houe et lui dit d'un ton grave:

— Camarade, quand vous reverrez le secrétaire Liang, dites-lui au nom d'un vieux paysan pauvre que grâce à la ligne révolutionnaire du président Mao et aux cadres qui l'appliquent fermement, tels que lui-même, la force collective de notre commune serait capable de soutenir le ciel même s'il s'écroulait, et que rien ne pourra nous empêcher de surmonter l'actuelle sécheresse.

Le cadre paysan lui serra la main et lui dit d'une voix émue:

— Je ne manquerai pas de le transmettre au comité du Parti du district.

Après son départ, le vieux paysan et la jeune fille firent l'éloge du nouveau style de travail des cadres qui s'étaient aguerris durant la Grande Révolution culturelle. Elle était d'avis que le resserrement des liens entre les cadres et les masses faisait partie de la ligne révolutionnaire du président Mao. Et lorsque le vieux paysan lui reprocha d'avoir parlé à un cadre du district d'une manière si brutale, elle rétorqua: La critique est nécessaire tant qu'il y aura encore des erreurs dans le travail. Quant à Wang-aux-Lunettes, il est évident que quelque chose ne va pas dans son esprit, même aux yeux du cadre paysan.

Ensuite, ils continuèrent leur travail, aucun d'eux ne pensant plus à la question des tuyaux. Au coucher du soleil, alors qu'ils attendaient près de l'élévateur que l'eau remonterait, ils virent soudain apparaître le cadre paysan, ruisselant de sueur, plusieurs tuyaux ficelés ensemble sur l'épaule. Abasourdis, ils le regardaient s'approcher sans savoir que dire. Les yeux écarquillés, la jeune fille était l'image même de la stupéfaction. Il déposa le chargement, détacha sa musette et en sortit un carton d'insecticides qu'il remit au vieux paysan. Puis, ayant pris tournevis et pince, il se mit à installer les tuyaux neufs, tout en informant le vieux paysan que la commune allait tenir une réunion dans la brigade le soir même, et que les chefs des autres brigades viendraient pour un échange d'expériences au sujet de la

lutte contre la sécheresse. Il était justement revenu entreprendre des préparatifs pour la réunion. Puis, il invita le vieillard à y prendre la parole. En ce qui concernait les tuyaux et le carton d'insecticides, il expliqua: «C'est juste à mi-chemin que je les ai trouvés, rien de compliqué!»

— Vous êtes vraiment un bon cadre des paysans, camarade, s'exclama le vieillard. Si vous voulez que je prenne la parole ce soir à la réunion, je raconterai ce que vous avez fait pour nous.

— Non, répondit-il en agitant la pince qu'il tenait fermement dans sa main. Je n'ai fait que mon devoir. Racontez plutôt la détermination et l'ardeur des paysans pauvres et moyens-pauvres dans la lutte contre la sécheresse.

Alors qu'ils continuaient à travailler tout en causant, Wang-aux-Lunettes arriva, poussant devant lui une charrette pleine de marchandises. Il s'arrêta en bordure du champ et dit à la jeune fille:

— Les vieux règlements sont changés. Dès aujourd'hui, je viens aussi parmi les paysans.

— Ce n'est pas assez de changer seulement les règlements. Ce qui est plus important, c'est de changer ce qu'il y a là-dedans, rétorqua la jeune fille en pointant son index sur sa propre tête.

En peu de temps, les tuyaux furent montés et l'élévateur fonctionna de nouveau. Le cadre paysan jeta un coup d'œil sur Wang-aux-Lunettes et sur la jeune fille, les mains couvertes de graisse.

— L'agriculture est la base de l'économie nationale, dit-il. C'est ce que nous a enseigné le président Mao. Cela veut dire que toutes les branches économiques doivent lui apporter leur soutien. Il s'agit là d'un grand problème pour savoir quelle ligne on suit.

Pressé de se rendre au bureau de la brigade pour les préparatifs de la réunion, il prit sa musette et partit. Désignant sa silhouette qui s'éloignait, la jeune fille fit à Wang-aux-Lunettes:

— Vois comment ce camarade fait bien son travail. Tu dois suivre son exemple!

Le vendeur rajusta ses lunettes et dit d'une voix émue, le regard fixé sur le cadre paysan qui avançait dans le sentier:

— Oui, le secrétaire Liang est un bon exemple à suivre. Je n'oublierai pas cette leçon qu'il m'a donnée aujourd'hui!

La surprise et la joie se reflétaient dans les yeux du vieux paysan et de la jeune fille tandis qu'ils contemplaient la silhouette qui finalement disparut derrière les plants verdoyants.

Illustré par Wong Jou-lan

Tang Tao

DEUX PORTRAITS DE FEMMES CHINOISES

La libération de la femme a toujours été l'un des sujets préoccupant tous ceux qui s'intéressent aux réformes sociales. Ce problème attira l'attention de notre grand écrivain Lou Sin (1881 — 1936) qui l'a traité à maintes reprises, aussi bien dans ses essais que dans ses nouvelles. Il a décrit la souffrance des femmes et s'est indigné de leur triste sort, exposant ce problème devant les réformistes de bonne foi par des descriptions poignantes et des arguments irréfutables. Dans un essai expliquant les motifs de sa création littéraire, Lou Sin disait: «Les thèmes que j'ai choisis ont trait pour la plupart aux malheureux de notre société malade, cela dans le but d'en révéler les maux et d'attirer l'attention pour qu'il y soit apporté remède.» Considérant que les femmes chinoises constituaient une partie importante de ces malheureux, Lou Sin a reflété leurs problèmes sous différents angles et en usant de diverses formes.

Ayant indiqué les trois pouvoirs prépondérants (politique, clanal et religieux) qui dominaient la société chinoise féodale, le président Mao a dit: **«Quant aux femmes, elles se trouvent en outre**

sous l'autorité des hommes ou le pouvoir marital. Ces quatre formes de pouvoir — politique, clanal, religieux et marital — représentent l'ensemble de l'idéologie et du système féodalo-patriarcaux et sont les quatre grosses cordes qui ligotent le peuple chinois et en particulier la paysannerie.» (*Rapport sur l'enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan*) C'est là la plus pénétrante conclusion concernant la société féodalo-patriarcale qui opprimait le peuple chinois. En avril 1918, à la veille du Mouvement du 4 Mai, parut dans la revue *Jeunesse nouvelle*, *Le journal d'un fou*, premier récit publié en Chine dans l'histoire du mouvement pour une nouvelle culture. Condamnant la société féodale et le système clanal, cette œuvre dénonce impitoyablement le caractère de dévoreuse d'hommes de la morale féodale, utilisée par la classe dominante pour consolider ces quatre pouvoirs. Trois mois plus tard, Lou Sin fit paraître son premier essai écrit en langue parlée, *Mon opinion sur la chasteté*, dans lequel il s'élève avec indignation contre le pouvoir marital et plaide en faveur des femmes opprimées depuis des millénaires. Le pilier idéologique et moral de la société féodalo-patriarcale en fut fortement ébranlé.

Sa sympathie pour les malheureux conduisit Lou Sin à étudier la vie des paysannes, ces femmes de la couche la plus basse de la société. Cela lui permit de faire divers portraits de paysannes opprimées. Belle-sœur Siang-lin en est une des plus représentatives. Cette femme simple et honnête travaille dur, espérant une chance de survie dans ce monde inhumain. Cependant, toutes ses tentatives pour échapper au joug des quatre autorités aboutissent à un échec, et son rêve est anéanti. Contrainte d'abord d'épouser un enfant de dix ans son cadet, la jeune paysanne s'y résigne, dominée par le pouvoir marital. Après la mort de son mari, elle s'enfuit et devient servante chez un pédant confucianiste. Son maître l'a en aversion à cause de son veuvage, mais elle travaille infatigablement et se trouve contente de son labeur: «L'ombre d'un sourire parut sur ses lèvres; elle prit meilleure mine et son visage s'arrondit.» Cette brave femme aurait passé paisiblement sa vie si un nouveau malheur ne s'était pas soudainement abattu sur elle. Dans cette société, la femme mariée appartenait à jamais à son mari, même après

la mort de celui-ci. Malgré sa résistance, elle est ligotée et vendue par la famille de son mari à un homme de la montagne qui devient son deuxième époux. Malheureusement, celui-ci meurt de typhoïde et son bébé est enlevé par un loup. Ayant perdu successivement mari et fils, il ne lui est pas permis d'habiter sa propre maison; la voilà donc de nouveau chassée de sa famille.

La deuxième fois que nous voyons Belle-sœur Siang-lin chez le pédant confucianiste, elle est devenue la risée de tout le monde. Une femme remariée est considérée comme un être immoral et son péché d'autant plus intolérable qu'elle est redevenue veuve. Pour tous, elle n'est qu'une garce. Craignant de commettre un sacrilège, son maître ne la laisse plus préparer les offrandes du Nouvel An. De sorte qu'elle est désormais victime d'une autorité de plus, celle de la religion et de la superstition. Avec toutes ses économies, faites au prix de longues années de labeur, elle offre un seuil au temple en tant que substitut de sa propre personne. Foulé aux pieds par qui passera, ce sera, espère-t-elle, la pénitence qui rachètera son péché et lui permettra de regagner le droit de travailler comme les autres. Lorsque, se croyant déjà réhabilitée, elle peine avec un zèle redoublé à l'approche du Nouvel An et commence à préparer les offrandes du sacrifice, sa maîtresse lui crie: «Belle-sœur Siang-lin, laisse ça!» C'est dire qu'elle n'a pas été pardonnée par les quatre pouvoirs et ne le sera jamais. Plus tard, elle sera encore une fois renvoyée par son maître et sombrera dans la mendicité. Finalement, cette femme sans cesse aux prises avec l'adversité meurt solitaire, au milieu du crépitement des pétards qui annoncent la fête du Nourvel An.

Combien poignante est l'image de cette paysanne se débattant désespérément sous le carcan politique, clanal, religieux et marital! A travers le sort de Belle-sœur Siang-lin, Lou Sin nous fait voir celui des innombrables femmes chinoises opprimées de l'ancienne société.

Regret du passé est également consacré à la libération de la femme. Tout comme *Le sacrifice du Nouvel An*, cette œuvre constitue une critique de l'idéologie féodale et du système patriarcal, mais son héroïne, Tse-kiun, est une jeune fille instruite, son ami Kiuan-cheng, un intellectuel issu de la petite bourgeoisie. Avec son éducation moderne, Tse-kiun représente la jeunesse de la période du Mouvement

du 4 Mai. Tout à fait différente de Belle-sœur Siang-lin, qui se laisse égarer par la superstition, elle a pour arme idéologique l'émancipation de l'individu, et avec cette arme, elle espère vaincre les forces conservatrices pour conquérir sa liberté, de même que le droit de vivre avec l'homme qu'elle aime. «Je n'appartiens qu'à moi-même, aucun d'eux n'a le droit d'intervenir dans mes affaires», déclare-t-elle. C'est là la seule source où elle puise sa force pour s'opposer à l'ancienne société. Il s'agit évidemment ici d'un conflit entre, d'une part, la conception démocratique de la bourgeoisie sur la liberté individuelle, et de l'autre les idées traditionnelles du système féodalo-patriarcal.

Deux mois après la publication du *Journal d'un fou*, la revue *Jeunesse nouvelle* introduisit en Chine certaines pièces d'Ibsen. Celles-ci, et notamment *Maison de poupée* exercèrent une grande influence sur les jeunes intellectuels opprimés par le féodalisme, en particulier les jeunes femmes instruites. Pendant une certaine période, les problèmes sociaux tels que la liberté de mariage, l'égalité entre les sexes et la révolution du système familial, devinrent des sujets favoris de discussion. Vers la fin de 1923, dans sa conférence *Que se passe-t-il après le départ de Nora?* Lou Sin proclama que la transformation du régime économique chinois était la condition préalable de la libération radicale de la femme. Cela signifiait l'abolition du système d'exploitation et d'oppression. Mais à cette époque, il était impossible pour Lou Sin de donner une explication plus claire. Il lançait ce simple avertissement pour souligner que dans les conditions sociales d'alors, les femmes devaient lutter pour parvenir à être sur un pied d'égalité avec les hommes en ce qui concerne les droits économiques. Sinon, même si elles quittent la maison comme l'a fait Nora, elles finissent par y revenir ou par se pervertir. Lou Sin fit cette conférence avant qu'il ne soit devenu marxiste; sa pensée étant encore relativement limitée, il ne put indiquer d'une façon absolument claire une juste voie pour la libération des femmes chinoises. Mais d'un autre côté, cette conférence produisit l'effet d'une douche froide sur les jeunes intellectuels qui étaient fanatiquement partisans de la libération de la personnalité et du bonheur familial. Cette pensée de Lou Sin fut plus tard illustrée par son récit

Regret du passé, tragédie d'un jeune couple dans le cadre de la vie sociale de l'époque.

Nora a quitté la maison de son mari et Tse-kiun, celle de son père, mais en fait, elles ne recherchent que la liberté de leur existence individuelle et les moyens qu'elles utilisent sont ceux de la libération de la personnalité. Lorsqu'elle a pris conscience qu'elle n'est qu'une poupée pour son mari, Nora décide de recouvrer sa liberté. Le rideau tombe sur le claquement de la porte qu'elle vient de refermer derrière elle et Ibsen ne nous dit pas ce qui se passe par la suite. Quant à Lou Sin, il commence par la vie conjugale de la jeune femme, qui a quitté sa maison pour rejoindre son amant. Ne se bornant pas à soulever un problème social, l'auteur l'analysait concrètement par la description d'une série de conflits. Kiuan-cheng aime profondément Tse-kiun, mais cette dernière lui voue un amour plus pur et plus courageux. Les regards de désapprobation et les railleries auxquels ils sont en butte lors de leurs promenades troublent beaucoup Kiuan-cheng. Mais son amie, impassible, poursuit calmement sa route. Tous deux sont prêts à un sacrifice mutuel mais celui de Tse-kiun est plus direct, plus lourd et plus grand. Après avoir tenté en vain de l'en dissuader, son oncle l'a reniée. Lorsque Kiuan-cheng a dépensé la plupart de son économie, elle vend volontiers ses bijoux, s'attèle aux travaux domestiques, pour atténuer la charge financière incombant à son amant. Par tous ces détails, l'auteur a créé le personnage d'une jeune fille résolue et courageuse, issue de la petite bourgeoisie intellectuelle et ayant pris une nette position antiféodale. Cette image admirable représente la jeunesse chinoise pendant la période du Mouvement du 4 Mai, jeunesse alors en plein éveil. Mais, «qu'a-t-elle emporté avec elle en dehors de son cœur réveillé?» demande Lou Sin dans *Que se passe-t-il après le départ de Nora?* Ce récit constitue en quelque sorte une réponse à cette question.

Poussée par un amour fervent, Tse-kiun est prête à tout pour conserver son nouveau foyer, conquis au prix de tant de luttes communes. Cependant, malgré son instruction et si bruyantes que soient les proclamations de la bourgeoisie sur l'égalité des sexes, elle ne peut trouver de travail. Aussi se résigne-t-elle aux travaux domestiques: attiser le feu, cuire le pain, laver les légumes, préparer

les repas. Elle vaque jour et nuit à ces besognes pour assurer le confort de son mari. C'est là une vie banale, sans intérêt, et son mari a parfaitement raison d'en être mécontent. Lui-même a un travail. Mais parce qu'il a osé agir à l'encontre des conventions pour vivre avec une jeune fille qu'il avait librement choisie, les forces de la réaction lui assènent un coup mortel: il est mis en demeure de démissionner. Les petites annonces qu'il fait publier dans la presse et les lettres adressées à ses connaissances se révèlent vaines pour trouver un poste de copiste ou d'instituteur, et il travaille avec acharnement à la traduction. Il se console en comparant sa démission à la délivrance d'un oiseau encagé. Mais en réalité, tout libre qu'il soit, ses efforts se bornent à trouver un autre gagne-pain, et rien de plus. Et sous ce rapport, son travail de traduction n'est pas supérieur à celui de Tse-kiun, accaparée par ses tâches ménagères. Tous deux font de leur mieux pour joindre les deux bouts, c'est le sort de la petite bourgeoisie, déterminé par sa condition économique. Comme une bête de somme attelée à une meule, ils ne peuvent que tourner en rond.

Le président Mao a dit: **«Avant que les intellectuels se jettent corps et âme dans la lutte révolutionnaire des masses, qu'ils se décident à les servir et à faire corps avec elles, il arrive souvent qu'ils sont enclins au subjectivisme et à l'individualisme, que leurs idées sont stériles et qu'ils se montrent hésitants dans l'action.»** A défaut d'un haut idéal révolutionnaire, Tse-kiun a pour but suprême de vivre avec celui qu'elle aime et, à cette fin, elle fait montre de ténacité et de courage. Une fois ce but atteint, et de nouvelles difficultés apparues, sa fermeté et son intransigeance font place à l'hésitation. En fait, la vie leur paraît déjà vide de sens dès la formation de leur foyer. Pour remplir ce vide, elle élève des poules et un chien. Aussi, lorsque son compagnon la prive de ses bêtes favorites, la première fissure se produit-elle dans leur union. Chacun d'eux se plaint que l'autre a changé. Kiuan-cheng trouve son amie légère et de son côté Tse-kiun voit en lui un cœur dur. Ils ne se comprennent plus, mais tous deux ne s'arrêtent qu'à l'aspect superficiel des choses.

En un sens, tous deux ont changé; cependant, d'un autre point de vue, ils sont restés les mêmes. Ils s'aiment toujours, à en juger par ce qu'a fait Tse-kiun pour son ami avant de le quitter, et par le remords que celui-ci exprime dans son journal. Mais, dans la Chine semi-féodale et semi-coloniale, l'émancipation de l'individu préconisée par la bourgeoisie est une arme trop faible pour combattre les forces féodales soutenues par l'impérialisme. Une lutte aussi inégale est vouée à l'échec avant même d'être engagée. Ce n'est pas Tse-kiun qui est légère mais son arme de combat, ce n'est pas non plus Kiuan-cheng qui a le cœur dur, mais les forces écrasantes du féodalisme, protégées par les impérialistes. Devant cette oppression combinée, tous deux faiblissent et chacun réagit à sa manière.

Cela aurait pu être pour eux un nouveau tournant. Malheureusement la voie qu'ils prennent est erronée. Kiuan-cheng se dit: «Cela faisait déjà plus de la moitié de l'année que je vivais uniquement pour l'amour, pour un amour aveugle, en rejetant entièrement le vrai sens de la vie.» Mais qu'est-ce au juste ce «vrai sens de la vie»? Sans doute celui qui est illustré par Ibsen, dont il parle beaucoup à Tse-kiun et qui a écrit à un ami: «Le monde est semblable à un bateau en péril. L'important, c'est le sauve-qui-peut.» Le bateau qu'il a pris avec Tse-kiun étant sur le point de sombrer, il pense que son devoir est d'échapper au péril par la lutte personnelle. «Il m'aurait été plus facile de vivre si j'avais été seul . . . si je partais au loin, le chemin de la vie me serait encore largement ouvert. Si j'endurais la souffrance de cette vie déprimante, n'était-ce pas en grande partie pour elle . . . » Il estime que c'est Tse-kiun qui se cramponne à lui et l'empêche de lutter seul, tout en l'entraînant à la ruine. Aussi lui a-t-il déclaré: «C'est . . . c'est que je ne t'aime plus! N'est-ce pas mieux pour toi de pouvoir aller travailler sans aucun regret?» Voilà son prétendu «chemin de la vie largement ouvert» qui, en dernière analyse, n'est qu'un refuge pour échapper à la réalité. En cette circonstance, Tse-kiun n'a d'autre alternative que de le quitter et de retourner dans sa famille, où règnent «l'austère autorité de son père, aussi dure que le soleil brûlant, et les regards impitoyables de son entourage qui dépassent en froideur le givre et la glace». Elle meurt

après un court laps de temps, laissant Kiuan-cheng seul, occupé à écrire son «regret du passé», plein de remords et d'amertume.

Ce drame est riche de signification, aussi bien sociale qu'idéologique. «Ce qui est le plus douloureux pour l'homme, c'est de quitter un rêve sans toutefois trouver de voie à suivre.» (*Que se passe-t-il après le départ de Nora?*) Or, malheureusement aucun d'eux n'est réellement éveillé! Comment ce sombre empire du féodalisme, protégé par l'impérialisme, pourrait-il admettre l'existence d'un petit domaine de liberté créé subjectivement? Un foyer basé sur un rêve ne peut que disparaître en même temps que le rêve lui-même. De même que nous l'a montré *Le sacrifice du Nouvel An*: pas d'émancipation des paysannes sans solution du problème des paysans, il est impossible pour les femmes instruites issues de la petite bourgeoisie de se soustraire à leur triste sort s'il n'y a pas de changement dans leur statut économique et politique. Même si elles trouvent un travail quelconque, cela devient pour les hommes à l'esprit mesquin un nouveau sujet de plaisanteries et de papotages.

Lou Sin reflèta par la suite ces points de vue dans ses essais. Pendant les trente années qui ont suivi le Mouvement du 4 Mai, la bourgeoisie chinoise a accordé aux femmes l'accès à certaines professions. Mais si elle l'a fait, c'était dans l'intérêt de sa propre classe ou pour enjoliver le pouvoir qu'elle avait conquis. Les paysannes qui quittaient la campagne misérable étaient embauchées par les capitalistes parce qu'elles acceptaient un salaire encore plus bas que celui des hommes; les femmes instruites pouvaient travailler parce qu'elles servaient d'«objet de divertissement» ou de «vase à fleurs» à des hommes habitués à considérer avec bassesse les femmes comme leur jouet. Tout cela ne changeait en rien les tristes conditions de la femme chinoise, victime de discrimination et continuellement humiliée. Dans *De l'émancipation de la femme*, Lou Sin a indiqué avec clairvoyance: «Dans une société non-réformée, tout ce qui se prétend nouveau n'est qu'une façade. Rien n'a réellement changé.» Toute nouveauté imaginée par la bourgeoisie ne peut être une véritable émancipation pour la femme. Le sort de Belle-sœur Siang-lin et de Tse-kiun est celui de toutes les femmes chinoises. La seule voie

menant à leur libération est celle de la libération sociale. Tout comme l'a dit très justement Lou Sin dans l'article susmentionné, c'est seulement dans la lutte pour l'émancipation idéologique et économique que «les femmes obtiendront leur émancipation en même temps que celle de la société tout entière». Dans la Chine actuelle, cette prophétie est devenue réalité.

Après le travail (*gravure sur bois en couleurs*)
— *Tchen Yi-ming* ▶

Wou Ming

LES OUVRIERS-ECRIVAINS

— Une nouvelle force littéraire

Nous roulions sur une route de la banlieue sud-ouest de Changhaï, bordée de splendides champs verdoyants. Au bout d'une heure de trajet, apparurent soudain, à nos yeux, de vastes usines avec leurs amas de hautes cheminées. Nous arrivions à notre destination: Ming-hang. Ce bourg délabré d'avant la Libération est, aujourd'hui, une base de la moderne industrie électro-mécanique de Changhaï. Un véritable nouvel ensemble industriel. Le recueil de nouvelles *Pionniers*, que les Editions du Peuple de Changhaï viennent de publier, sont des écrits de jeunes ouvriers de l'Usine de génératrices de Changhaï, un des plus importants établissements de cet ensemble. Nos lecteurs trouveront, dans ce numéro, deux de ces nouvelles (*Une jeune pionnière* et *En quête d'expérience*), extraites de ce recueil.

Nous étions en plein été. La route qui mène à Ming-hang était si fortement ombragée de platanes aux feuillages touffus que nous avions l'impression de longer les abords d'une forêt. Les immenses

bâtiments et ateliers se laissaient difficilement deviner à travers les branches.

A notre arrivée devant l'Usine de génératrices, nous fûmes frappés par le grand nombre des affiches et des journaux muraux, collés en rangs serrés, sur les murs de la porte principale et des entrées des autres bâtiments. Informations sur la situation générale de la production de l'ensemble de l'établissement, de celle des différents ateliers, comptes rendus de la vie des ouvriers et des activités culturelles et sportives, enseignements acquis par le personnel dans leurs études du marxisme-léninisme, poèmes et essais consacrés à la réfutation du révisionnisme ou à l'éloge des travailleurs d'avant-garde: telles étaient les rubriques qui s'offraient à nos regards. Ces publications, les ouvriers ne manquaient jamais de les lire, car elles sont l'expression de leur vie, de leur état d'esprit et de leurs aspirations.

L'Usine de génératrices de Changhaï est une importante fabrique de gros moteurs de types différents. C'est ici qu'a été conçu et construit le premier turbo-alternateur à vapeur, avec rotor et stator refroidis par eau.

La classe ouvrière crée les richesses du pays. Nos ouvriers consacrent toutes leurs forces et leurs ardeurs à notre édification socialiste. Leurs réalisations constituent des inspirations encourageantes pour tous. Ainsi, la direction et les masses de l'Usine de génératrices de Changhaï ont le vif désir de voir dépeinte la vie ardente de nos ouvriers et campés des beaux portraits de nos héros prolétariens dans des écrits littéraires.

Hou Pao-houa, responsable de l'Institut du «1er Mai» des ouvriers de l'établissement, m'a dit: «Le but du cours littéraire que nous venons d'ouvrir est de former des ouvriers-écrivains et des ouvriers-artistes.» Il existe, en effet, à l'usine, un contingent ouvrier extrêmement actif et nombreux d'amateurs d'art et de danse, qui est l'un des meilleurs de Changhaï. Ce groupe crée lui-même ses chansons et ses sketches de danse et ses représentations, qui reflètent la vie des ouvriers, sont très appréciées. Il y a encore le groupe littéraire du syndicat de l'usine qui envoie de temps à autre des récits et des reportages aux revues et journaux changhaïens. De plus, chaque atelier a ses camarades qui se chargent de la rédaction des journaux muraux.

C'est sur la base du développement des activités culturelles des masses que s'est créé le cours littéraire.

En 1972, vingt ouvriers et ouvrières, la plupart dans leur vingtaine, ont commencé leurs études littéraires dans la nouvelle classe. Ils étaient tous des amateurs de lettres. Ils aiment leur travail et chérissent le Parti et le peuple laborieux qui les ont formés. Ils se sentent confiants en la victoire de la cause révolutionnaire ainsi que dans l'édification socialiste et sont fiers d'y participer. Vivant parmi les masses, étant en contact étroit avec elles, ils en connaissent les faits et gestes. Ils sont les hôtes fidèles des ouvriers chevronnés et fréquentent assidûment les dortoirs de leurs jeunes camarades. Bon nombre d'entre eux sont des diplômés de l'enseignement secondaire et sont avides d'apprendre davantage. On les voit souvent plongés dans les livres et journaux de la bibliothèque de l'usine et ils contribuent largement aux journaux muraux, où on peut lire leurs chants à l'ère nouvelle.

Le cours littéraire dure un an et demi. Pendant cette période, les ouvriers consacrent la moitié de leur temps aux travaux de leurs ateliers. Ce faisant, ils prennent toujours plus profondément racine dans la vie des travailleurs et, spirituellement, resteront à jamais de simples ouvriers.

En politique, ils étudient systématiquement le marxisme-léninisme et les œuvres de Mao Tsétoung. Dans leur discipline particulière, en dehors de la philosophie et de l'histoire, leurs principaux efforts sont voués à l'art d'écrire et aux études des théories littéraires et artistiques. Ce cours littéraire proprement dit est divisé en plusieurs périodes. Pendant la première, les élèves apprennent les connaissances littéraires fondamentales, notamment les écrits du président Mao sur la littérature et l'art, ainsi que les œuvres de Lou Sin. Ces matières sont enseignées par des professeurs de la langue chinoise de l'Institut Foutan. La seconde période est réservée à la pratique dans l'art de rédiger. A cette intention l'usine organise des visites dans différents milieux, pour que les élèves acquièrent des connaissances plus étendues de la vie sociale et dans le but d'élargir leurs vues, d'accroître leur compréhension des hommes et des choses afin qu'ils puissent écrire, un jour, d'après les matières qu'ils auront ainsi

accumulées. Plusieurs journaux et établissements d'édition leur ont envoyé à maintes reprises des journalistes et des rédacteurs expérimentés pour aider les futurs écrivains dans leur tâche. C'est ainsi que le recueil des dix-sept nouvelles de *Pionniers* a vu le jour. La plupart de ces écrits sont les premières ébauches de ces ouvriers-écrivains, ébauches qui ont attiré l'attention sympathique d'un grand nombre de lecteurs.

Les nouvelles de *Pionniers* mettent en relief, sous différents angles, les profonds changements intervenus dans la production industrielle par suite de la Grande Révolution culturelle et exaltent l'esprit révolutionnaire et créateur de la classe ouvrière, la détermination des jeunes ouvriers qui, tout en mettant fin à l'idéologie conservatrice et à la vanité, ont accompli des rénovations techniques, les nobles qualités des ouvriers chevronnés, toujours à l'affût pour une meilleure formation des nouvelles générations. Bien que certaines de ces nouvelles laissent parfois à désirer, tant du point de vue idéologique que littéraire, ces prémices originales ont dépeint avec succès les figures de jeunes et vieux héros de la classe ouvrière, et abordé des sujets respirant l'esprit nouveau de notre époque.

Naturellement, écrire n'est pas chose facile pour ces jeunes camarades. Certains m'ont confié les difficultés qu'ils avaient rencontrées au cours de leurs premiers essais. Manquant de maîtrise, ils se sont souvent sentis incapables de rendre, au moyen de leur plume, les réalités de la vie. Une jeune ouvrière m'a déclaré: «La tête farcie de théories littéraires, quand j'ai pris le stylo pour exprimer mes pensées, je me suis rendu compte que cela n'était guère aisé à faire!»

Malgré tout, résolus à mener à bien leur tâche révolutionnaire, ces jeunes ouvriers-écrivains corrigeaient et recorrigeaient leurs manuscrits avec le même soin qu'ils auraient mis à polir et polir encore les pièces détachées d'une machine. Leurs écrits terminés, ils en faisaient lecture aux vieux ouvriers et à leurs professeurs en leur demandant des conseils. Les expériences de Siao Kouan-hong et Tcheou Yong-tchouang, auteurs de *Une jeune pionnière* et de *En quête d'expérience*, sont typiques en ce qui concerne les débuts de ces jeunes ouvriers-écrivains.

Siao Kouan-hong, vingt-deux ans, est devenu aléseur après avoir terminé ses études secondaires. Il est membre de Pin vert, un groupe de jeunes ouvriers qui étudient, pendant les heures de loisir, les œuvres du président Mao, la politique et autres matières, pour compléter leur instruction générale. Ils font non seulement preuve d'un zèle remarquable dans leurs études, mais aussi dans les activités à leurs moments de liberté, tout comme dans le travail productif. Le fait est qu'ils sont, eux-mêmes, des pionniers pleins d'ardeur juvénile. Siao eut l'idée d'écrire les riches faits et gestes des jeunes Pin vert, mais ses efforts se soldèrent par un échec. Il n'avait pas su condenser ses descriptions et ses personnages manquaient de caractère. Loin de le décourager, l'insuccès fut, pour Siao, une leçon, leçon qui le conduisit à produire *Une jeune pionnière*, nouvelle pleine de vie. Siao est aujourd'hui un des étudiants les plus dynamiques du cours littéraire.

Tcheou Yong-tchouang, vingt et un ans, est conducteur de pont roulant. Il a été diplômé du secondaire en 1967. A l'école, les sciences l'intéressaient plus que la littérature. Mais, depuis qu'il est à l'usine, ses camarades d'atelier le choisirent pour écrire des articles à paraître dans les journaux muraux. En 1971, un journal changhaïen publia un essai de Tcheou. Ce succès l'encouragea vivement et il se mit à écrire avec plus de ferveur encore. Mais une série d'échecs devait l'attendre. Après son admission au cours littéraire, il écrivit un récit: *Idéal*. Quand, après l'avoir lu aux vieux ouvriers de son atelier, il leur demanda leurs opinions, ceux-ci lui répondirent: «Ton héros ne nous ressemble pas, à nous, les ouvriers.»

Ce fut un coup dur pour Tcheou.

Ses camarades du cours l'aidèrent à analyser les raisons de sa mésaventure. En conclusion, ils lui dirent que ses sentiments étaient encore trop différents de ceux des larges masses ouvrières. Cependant, ses aînés l'exhortèrent à continuer d'écrire. D'autre part, le secrétaire de la cellule de la Ligue de la Jeunesse communiste lui expliqua que la création littéraire ne devait pas avoir pour objectif le renom personnel, mais qu'il fallait la voir comme un engagement à l'égard de la classe ouvrière. Il reprit courage et résolut de poursuivre ses efforts. Lorsqu'il comprit mieux le sens de la vie et la

signification de la création littéraire, ses pensées et ses sentiments se rapprochèrent graduellement de ceux des ouvriers. La vie quotidienne à l'usine, qu'autrefois il trouvait banale, devint désormais, pour lui, du plus grand intérêt. Et c'est ainsi qu'en partageant les travaux des ouvriers plus âgés, il eut bientôt de quoi écrire *En quête d'expérience*.

Dès la parution des dix-sept nouvelles de *Pionniers*, les journaux changhaïens et pékinois les ont commentés élogieusement. Lorsque j'ai exprimé mes félicitations à Hou Pao-houa, il m'a répondu avec modestie: «C'est à l'encouragement du Parti et des masses que nous devons ces succès. En ce moment, dans beaucoup d'usines de Changhaï, le nombre des ouvriers-écrivains se multiplie. Dans cet afflux de nouvelles forces littéraires, nos camarades de *Pionniers* ne sont que quelques gouttes d'eau! Il nous faut encore redoubler d'efforts.» Hou Pao-houa, qui a passé la quarantaine, a, depuis plus de dix ans, fait paraître plusieurs récits sur la vie des ouvriers. Le recueil *Pionniers* comprend une de ses œuvres.

La plupart des auteurs de *Pionniers* ne sont que des débutants en littérature, et leurs premiers pas portent l'empreinte d'une certaine naïveté, qui en elle-même n'est pas bien redoutable. Lou Sin n'a-t-il pas dit: «La naïveté est à la maturité ce que l'enfant est au vieillard: la comparaison n'a rien d'offensant pour les premiers. Il en est de même des écrits. La naïveté des débutants n'est guère une flétrissure. Car, si on ne tue pas le poussin dans l'œuf, il grandira avec le temps et atteindra sa maturité. Seules la décrépitude de la vieillesse et la corruption sont irréparables.» Nous avons tout lieu de croire que les auteurs de *Pionniers* nous donneront des œuvres toujours plus nombreuses et meilleures.

Le vieux secrétaire du Parti par Lieou Tche-teh

Peintures des paysans du district de Hou-hsien

Le vieux secrétaire du Parti — par Lieou Tche-teh

Peintures des paysans du district de Hou-hsien

Sarclage de printemps par Li Feng-lan

Le poulailler de la commune par Ma Ya-li

Sarclage de printemps par Li Feng-lan

Le poulailler de la commune par Ma Ya-li

Un match de basket-ball par Pai Tien-hsiue

Exercice de tir à la cible, à moments perdus par Tchang Tchouen-hsia

Diligence et économie par Tchang Lin

Sur les rives du Lao-ho par Tchang Min-cheng

Sin Wen

PEINDRE POUR LA REVOLUTION

— A propos des peintures des paysans du district de Hou-hsien

En octobre dernier, une exposition de 179 peintures, réalisées par les paysans de Hou-hsien dans la province du Chensi, a été inaugurée au Musée des Beaux-Arts de Chine. Leur style original a suscité des commentaires très favorables des visiteurs.

Hou-hsien est une des régions les plus avancées du Chensi dans l'édification socialiste et la production agricole. Depuis plusieurs années, les récoltes y sont abondantes et les activités artistiques en plein essor. En 1958, période du Grand bond en avant sur les plans économique et culturel, les paysans de Hou-hsien décidèrent de prendre le pinceau pour tenir en main les positions culturelle et idéologique à la campagne. Le mouvement débuta sur un chantier de constructions hydrauliques. Le comité du Parti y créa un cours de formation artistique que vinrent animer des professeurs de la Maison de la culture du district et de l'Institut des Beaux-Arts de Sian. Les

paysans apprirent à peindre des fresques et à tracer des inscriptions murales. Inspirés par la bravoure et l'héroïsme des constructeurs, les débutants réalisèrent leurs premières œuvres qui, bien que manquant encore de finesse artistique, furent chaleureusement accueillies par les masses, qui y virent un fidèle reflet de la vie de la campagne.

Depuis plus de quinze ans et en particulier après le déclenchement de la Grande Révolution culturelle, les activités artistiques en dehors des heures de travail ont pris un grand essor dans cette région. Durant ces dernières années, on a organisé dans les villages, dans les champs et les chantiers, des expositions sur des thèmes tels que l'histoire des villages et des familles, l'éducation de classe, le mouvement pour suivre l'exemple de Ta-tchai (unité de production agricole d'avant-garde), et les exploits de travailleurs modèles. Elles ont servi à éduquer les masses paysannes et à former un nouveau contingent d'artistes qui compte principalement des paysans, mais aussi des cadres de la campagne, des médecins aux pieds nus, des instituteurs et de jeunes intellectuels revenus au village après leurs études secondaires. Ils sont actuellement cinq cents qui, tout en participant au travail productif, consacrent leurs loisirs à la création artistique.

A la lumière de la ligne révolutionnaire du président Mao en matière d'art et sous la direction du Parti aux différents échelons, les artistes de Hou-hsien ont créé au cours de ces quinze dernières années, plus de 40 000 fresques, estampes de Nouvel An, bandes dessinées, gravures sur bois, papiers découpés et peintures de style traditionnel. Ils s'appliquent surtout à développer les activités artistiques après le travail, à créer des œuvres de petits formats et de styles variés, et à économiser le matériel. Leurs créations ont joué un rôle positif dans les trois grands mouvements révolutionnaires — lutte de classes, lutte pour la production et expérimentation scientifique.

Tous ceux qui ont visité l'exposition ont été séduits par le riche contenu des peintures et leurs images chaudes et précises. Les artistes prennent pour sujets les gros travaux agricoles: percement des tunnels dans la montagne, construction des digues et des canaux d'irrigation, creusement des puits, dragage des rivières, épandage de l'engrais, labourage, sarclage et récolte. Ils aiment également peindre les aspects de la vie rurale: départ pour les champs, livraison de grain à

l'Etat, pêche, élevage de moutons et de volaille, études politique et culturelle, sports, consultation médicale à domicile, entraînement de la milice populaire, etc. Toutes ces œuvres reflètent le dynamisme des paysans pauvres et moyens-pauvres, leur esprit révolutionnaire et leur confiance dans l'avenir.

Les peintres amateurs ont parfaitement réussi à faire adhérer dans leurs œuvres un contenu idéologique à une forme artistique. Ainsi certains tableaux expriment avec beaucoup de finesse les sentiments et les émotions des personnages représentés. Prenons par exemple *Le vieux secrétaire du Parti* de Lieou Tche-teh, un portrait d'une grande originalité. Assis au bord d'un champ, le vieux secrétaire profite de la pause pour étudier la théorie marxiste. Il tient à la main une boîte d'allumettes, mais il est tellement absorbé par sa lecture qu'il ne songe pas à allumer sa pipe. L'artiste a su saisir le moment où l'attitude du personnage révèle le mieux ses sentiments. Il a fait de son «vieux secrétaire du Parti» le type même du cadre de l'échelon de base, sage, avisé, présent au travail productif avec les membres de la commune, et consciencieux dans ses études politiques. Avant d'entreprendre son œuvre, l'auteur Lieou Tche-teh a longuement discuté avec des secrétaires du Parti, afin de bien se pénétrer de leur vie et de leurs sentiments, et il a fait un grand nombre de croquis.

Dans *Diligence et économie* de Tchang Lin, deux éleveurs, un vieux et un jeune, qui respirent tous deux la simplicité et la franchise, sont assis et remettent en état une muselière cassée. L'idée exprimée est que, malgré le développement de la production, le vieil homme reste économe. Il montre au jeune comment réparer la muselière et lui explique l'importance de respecter le bien de la collectivité. Les nobles qualités du vieillard sont ainsi exprimées à travers des détails bien sentis. De nombreux tableaux mettent en scène, sur un fond de hautes montagnes, de champs verdoyants et de rivières aux flots tumultueux, des dizaines, parfois même des centaines de personnages au travail. Ces peintures, pleines de vitalité, de chaleur et d'intensité, expriment très bien l'entrain et le courage du peuple travailleur.

Les peintures de Hou-hsien se caractérisent par une grande hardiesse technique: certains tableaux sont une profusion de couleurs vives, éclatantes, de touches chaudes et vigoureuses. Prenons par exemple

Sarclage de printemps de Li Feng-lan. Pour peindre le printemps, on utilise généralement le vert. Mais Li joue avec les couleurs: par des associations audacieuses, elle provoque des contrastes frappants et donne à sa peinture un style très particulier. Au centre du tableau le vert tendre du blé sur lequel se détachent les poiriers en fleurs; çà et là, taches sombres au ras du sol, quelques hirondelles; et enfin, les blouses multicolores des paysannes qui égaient ce frais paysage printanier. Les femmes qui sarclent les champs sont une quinzaine environ, dont les attitudes et les expressions différentes traduisent la dextérité, le sérieux et la joie au travail.

C'est en participant au travail collectif que Li Feng-lan a appris à comprendre les pensées et les sentiments de ses camarades et à aimer la nouvelle campagne socialiste. Elle n'aurait pu créer une telle peinture si elle n'était animée d'un profond amour pour tout ce qui l'entoure et d'une grande confiance dans l'avenir de son pays.

En composition, les artistes de Hou-hsien recourent à la perspective caractéristique de la peinture traditionnelle chinoise, si bien que les montagnes, les rivières, les vastes champs, les maisons, les arbres, les personnages et les voitures, tout cela peut être parfaitement intégré dans leurs toiles. Les artistes donnent libre cours à leur idéal révolutionnaire et, rompant avec les conventions, ils se permettent toutes les audaces. Se fondant sur les réalités de leur propre vie, ils unissent avec bonheur le réalisme à l'exagération artistique. Une composition excellente leur permet d'éviter l'impression d'entassement et de donner une juste vision de l'immensité de notre campagne et des changements radicaux intervenus dans la vie rurale. Ces traits caractéristiques montrent que les artistes paysans connaissent et respectent les goûts traditionnels des masses et qu'ils les satisfont pleinement dans leurs œuvres.

Comment les artistes paysans ont-ils, après une rude journée de travail, le courage de consacrer leur temps libre à la peinture? Beaucoup d'entre eux répondent tout simplement: «Nous peignons pour la révolution!»

Les peintres paysans de Hou-hsien prouvent que le peuple travailleur, capable d'édifier une belle campagne et de faire de son pays une Chine nouvelle socialiste, peut aussi utiliser sa propre vision artistique pour reproduire sur la toile de charmantes scènes rurales, pour peindre les héros prolétariens et glorifier leur noble esprit et leur idéal révolutionnaire. Ces artistes constituent un soutien efficace à la cause du prolétariat dans les domaines politique et économique, mais encore ils contribuent largement à l'épanouissement de la culture populaire.

Cela a été pleinement prouvé par l'expérience de Lieou Tche-teh et Li Feng-lan, tous deux artistes paysans de Hou-hsien, envoyés comme représentants à la commission chargée de sélectionner les œuvres pour l'Exposition nationale des Beaux-Arts 1972.

Agé d'une trentaine d'années, Lieou Tche-teh est le secrétaire de la cellule du Parti d'une brigade de production dans la commune populaire de Tsin-tou. Avant la Libération, son père, un paysan pauvre, devait, pour nourrir sa famille, compléter son maigre salaire en confectionnant des fleurs de papier. Il était cruellement exploité par la classe des propriétaires. Lieou a aimé peindre dès son enfance. Comme sa famille habitait dans un bourg où des cultivateurs venaient acheter ou vendre des coffres et des armoires, il en voyait beaucoup garnies de motifs féodaux. Le garçon détestait ces dessins et décida de les remplacer par un art révolutionnaire; il a peint ainsi plus de 300 coffres et armoires pour les paysans, qui appréciaient beaucoup les nouveaux thèmes tels que la commune populaire, les portraits de héros, etc. Elu secrétaire du Parti de la brigade, il se révéla un cadre dynamique et courageux, et permit à la brigade de prendre un grand essor ces dernières années et de devenir l'une des unités d'avant-garde du district. Mais il n'en a pas moins continué à peindre pour populariser la politique du Parti et faire avancer les tâches de la production. Ces dix dernières années, il a réalisé plus de cinq cents peintures.

Li Feng-lan, une femme de quarante ans, est née dans une famille de paysans pauvres. Dans son enfance, elle ne pouvait aller à l'école, et ce n'est qu'après la Libération qu'elle a appris à lire. Toute petite, elle était très adroite à dessiner et découper du papier pour décorer les fenêtres (un art traditionnel du Chensi). Pourtant, elle a seulement commencé à peindre en 1958, en suivant les cours pour les paysans au chantier de constructions hydrauliques. Elle y a étudié *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan* du président Mao, et

acquis la technique de la peinture. Sa première œuvre — *Les héros captent le dragon*, une affiche, représente la construction d'un grand réservoir d'eau. Aujourd'hui, en plus de ses quatre enfants, elle a à sa charge trois parents âgés, ce qui lui donne beaucoup d'occupation à la maison. Pourtant elle ne réduit pas pour autant ses heures de travail productif dans la brigade ni ses activités sociales, car elle est très populaire parmi les masses. «La peinture ne doit pas m'empêcher de participer normalement au travail collectif», nous dit-elle. Quand elle va aux champs, elle est toujours munie d'un carnet et, pendant les pauses, elle exécute des croquis. Puis elle peint le soir très tard, quand la maison est tranquille. Ces quinze dernières années, elle a créé plus de trois cents peintures, qui révèlent une progression nette et constante de son niveau artistique.

Depuis quelques années, de nombreux jeunes sont venus grossir les rangs des artistes amateurs. *Exercice de tir à la cible, à moments perdus* et *Le poulailler de la commune*, reproduits dans le présent numéro, sont les œuvres de deux jeunes filles à peine âgées de vingt ans. La première montre que, satisfaits de la bonne récolte, les membres de la commune maintiennent leur haute vigilance révolutionnaire et profitent de leur temps libre pour faire des exercices de tir. La seconde présente sur un fond de prairie verdoyante des centaines de poules si minutieusement peintes qu'elles semblent vivantes.

Les peintures des paysans de Hou-hsien doivent leur vitalité à leur source d'inspiration, la vie rurale. Certaines se consacrent aux événements locaux comme la lutte contre la sécheresse, la popularisation de la culture scientifique, l'aménagement de la campagne, les travaux hydrauliques, etc; d'autres dénoncent les activités criminelles des ennemis de classe pour éduquer les masses populaires.

L'Exposition d'Education de classe de la commune de Nieou-tong, que nous avions visitée au chef-lieu du district de Hou-hsien, comprenait plus de quatre-vingt peintures. La plupart dénonçaient l'oppression et l'exploitation cruelles qui pesaient sur le peuple travailleur avant la Libération et appelaient les visiteurs à garder toujours présent à l'esprit le triste souvenir de la vie misérable des paysans dans l'ancienne société. Les autres exaltaient les actes exemplaires des travailleurs d'avant-garde. Les masses ont beaucoup admiré ces tableaux:

«Les peintures révolutionnaires constituent une force de combat; le peuple les aime alors que l'ennemi en a peur. Quand les paysans pauvres et moyens-pauvres détiennent la culture, les fleurs s'épanouissent sur le front artistique.»

Les artistes paysans de Hou-hsien participent activement aux trois grands mouvements révolutionnaires et persévèrent dans le travail collectif pour se mettre à l'école des masses. Ils ont un mot d'ordre: «Faisant partie du peuple travailleur, nous peignons les ouvriers et les paysans et nous apprenons modestement auprès d'eux.»

L'art d'amateur au district de Hou-hsien est de plus en plus populaire. C'est l'art prolétarien en progrès constants. Mais, loin de s'en tenir à ce résultat, les peintres amateurs du district sont déterminés à contribuer toujours plus efficacement à l'épanouissement de la culture révolutionnaire.

Siu Houai-king

L'ART DES DEFRICHEURS

Dans un vaste champ verdoyant, une jeune fille vêtue d'une veste rouge, les reins ceints d'un tablier, sonne le gong pour appeler au petit déjeuner les tractoristes, qui ont travaillé toute la nuit. Pendant ce temps, une autre jeune fille remplit des cuvettes d'eau pour leur toilette. Cette gravure sur bois en couleurs intitulée *Le gong matinal* présente une scène de la vie des jeunes instruits venus prendre part au défrichement du Grand Désert du Nord.

Le Grand Désert du Nord est une immense étendue marécageuse peu peuplée, située dans le nord du Heilongkiang, que de nombreux jeunes pionniers ont entrepris de défricher après la Libération. Depuis 1968, c'est par centaines de milliers que des jeunes diplômés de l'école secondaire, répondant à l'appel du président Mao: **«Il est très nécessaire que les jeunes qui ont de l'instruction aillent à la campagne pour se faire rééduquer par les paysans pauvres et moyens-pauvres»**, quittent Pékin, Changhaï, Tientsin et d'autres villes pour aller travailler à la transformation de ce grand désert. Sous la direction du Parti

et avec l'aide des vétérans, ils se sont bien intégrés aux paysans pauvres et moyens-pauvres et ont beaucoup appris d'eux. Dans la lutte acharnée contre la nature, ils s'aguerrissent et se forment rapidement.

Les œuvres artistiques sont le reflet de la vie sociale. Le combat mené chaque jour dans le Grand Désert du Nord constitue une riche source d'inspiration à laquelle viennent puiser les jeunes gens désireux de peindre leur vie exaltante de pionniers. A la lumière de la ligne révolutionnaire du président Mao en matière d'art, ont surgi un grand nombre d'artistes amateurs qui, dans des centaines de gravures sur bois, peintures de style traditionnel, peintures à l'huile et bandes dessinées, décrivent leur travail pénible mais joyeux et leurs exploits héroïques dans la lutte contre la grande nature. Citons comme exemple trois gravures sur bois en couleurs: Dans *L'arpentage* on voit s'avancer une équipe de jeunes filles, instruments topographiques sur l'épaule. Dans la forêt vierge, les arbres couverts de neige et de gelée blanche semblent des poiriers en fleurs. *Sur l'aire de battage* représente une scène de travail intense; des jeunes gens dynamiques retournent le blé frais de leurs bras musclés et bronzés par le soleil ardent. L'aire est comme une plage et les grains lancés en l'air forment des gerbes d'or. *Après le travail* est une des œuvres les plus séduisantes: un tracteur est arrêté au bord de la rivière, et plusieurs jeunes filles, la journée de travail terminée, nettoient les bêches et se lavent les pieds dans le courant, tout en chantant ou en bavardant gaiement. Toutes ces œuvres expriment l'amour des jeunes pionniers pour leur vie nouvelle et leur ardeur à la tâche.

La vie est l'unique source d'inspiration. Ce n'est qu'en prenant lui-même une part active à la lutte des classes, à la lutte pour la production et à l'expérimentation scientifique que l'artiste peut, dans ses œuvres, refléter de façon authentique ces trois grands mouvements révolutionnaires. La plupart des artistes amateurs l'ont bien compris et vérifié par leur propre expérience. L'auteur de *Sur l'aire de battage* Tchao Siao-tong en témoigne: «J'ai étudié l'art pictural à l'école secondaire annexe de l'Institut central des Beaux-Arts. Dans cette école, j'ai acquis de bonnes bases techniques mais, influencé par la conception révisionniste de la culture, je me suis détaché gravement des ouvriers, des paysans et des soldats. La stérilité de ma vie d'alors

se reflétait inévitablement dans mes œuvres qui me paraissent aujourd'hui mornes et insipides. A présent, installé dans le Grand Désert du Nord, je participe à la production agricole avec mes camarades: comme eux, j'ai appris à défricher la terre, à semer et à récolter, ensemble, nous avons construit des routes, dressé des poteaux électriques et édifié de nouveaux villages; nous travaillons de nos propres mains à la transformation de la région. Ici, j'ai compris toute la joie que l'on peut tirer du travail productif, et c'est cela que j'ai voulu exprimer dans *Sur l'aire de battage.*»

Tous les jeunes artistes amateurs vous diront que celui qui n'a pas une conception correcte du monde et n'est pas animé de sentiments prolétariens ne peut traduire dans ses œuvres l'esprit de notre époque. L'auteur du bois gravé *Des héros partout* Tchang Tchao-yang est arrivé ici il y a quelques années. Tout frais sorti de l'école, il a été tour à tour ouvrier agricole, bûcheron, comptable et signaleur. Il se fait un devoir de travailler dur et de prendre exemple modestement sur les bonnes qualités des paysans pauvres et moyens-pauvres. A chaque instant de loisir, il jette sur le papier de nombreux croquis exaltant les hommes nouveaux et leurs actions exemplaires. Il a ainsi représenté, sur plus de six cents diapositives, des scènes de la vie des défricheurs. *Des héros partout* est né de l'un de ses croquis. Il y campe une jeune fille qui, pendant la moisson d'un vaste champ de blé, rédige un reportage. Son visage radieux exprime son admiration pour les jeunes hommes qui se hâtent de rentrer le blé pendant qu'il fait beau temps: où qu'elle porte son regard, elle voit des héros.

Mais une pratique correcte et une juste conception du monde ne suffisent pas pour autant pour créer une œuvre de valeur. La vie reflétée dans l'œuvre d'art doit être plus relevée, plus dense, plus typique que la réalité, et la forme doit enrichir le contenu. La plupart de ces amateurs n'ont jamais eu de formation artistique, mais ils aspirent tous ardemment à peindre la vie nouvelle. L'un d'eux m'a dit: «Je n'ai jamais fréquenté d'école des Beaux-Arts. Quand je suis arrivé ici, je ne savais pas dessiner. J'ai regardé les autres, je me suis exercé tout seul, et ainsi j'ai pu acquérir des rudiments de technique. En fait, j'ai appris dans la pratique.» L'art doit être une œuvre des masses et se parfaire dans la pratique. Pour

progresser, les jeunes artistes amateurs n'épargnent pas leurs efforts: ils sont toujours munis d'un carnet et, dès qu'ils ont un moment de libre, dès qu'une idée leur vient, ils en font le croquis. Ils illustrent les journaux sur tableau noir, peignent pour les expositions et exécutent des dessins sur diapositives. C'est ainsi qu'ils accumulent les expériences et acquièrent une solide base technique. Ils tirent aussi le plus grand profit de discussions avec les dirigeants et les masses qui leur prodiguent de précieux conseils. Parfois, les artistes expérimentés les aident à améliorer leur technique. *L'arpentage* est un exemple d'une telle coopération entre le jeune graveur sur bois qui avait une idée et l'artiste expérimenté qui possède la technique. Enfin, quand une œuvre est achevée, l'auteur l'expose dans son unité afin de recueillir l'opinion des masses et d'effectuer les dernières retouches.

Ainsi aidés des vétérans et des masses, les jeunes artistes ont pu créer de nombreuses œuvres de qualité. La gravure sur bois en couleurs *La nuit de la Fête nationale* décrit une scène de moisson, la nuit du Ier Octobre. Après maints remaniements sur l'avis des masses, l'auteur a représenté simultanément les grains de blé jaillissant des batteuses à la lumière des projecteurs, et les feux d'artifice et les illuminations de la Porte Tien An Men. Le faisceau des projecteurs fait naître un contraste saisissant entre les grains d'or et le bleu sombre du ciel nocturne, qui intensifie l'atmosphère et donne au tableau une grande valeur symbolique. La peinture à l'huile *Admission au Parti* met en scène un vieux défricheur qui présente une jeune fille à l'organisation du Parti. Li Ping avait longtemps songé à la façon d'illustrer l'empressement avec lequel les vieux militants aident et forment les jeunes instruits. Avant de réaliser son tableau, il demanda à plusieurs membres nouvellement admis au Parti de lui raconter comment ils avaient élevé leur conscience politique et rejoint les rangs de l'avant-garde. La solide silhouette du vieux défricheur se détache au centre de la peinture. Il lit avec enthousiasme la demande d'admission rédigée par la jeune fille qui, assise à côté de lui, l'écoute silencieusement. Carnet et stylo en main, elle est prête à noter les conseils et les encouragements qu'elle aura désormais toujours présents à l'esprit. La peinture de Li Ping est un fidèle reflet de la réalité. En effet, c'est en

grand nombre que les jeunes pionniers du Grand Désert du Nord ont déjà adhéré à la Ligue de la Jeunesse communiste ou au Parti.

Les œuvres des jeunes instruits débordent d'enthousiasme révolutionnaire. Une composition ample, des couleurs éclatantes caractérisent souvent leurs tableaux — surtout les gravures sur bois en couleurs — qui rendent si bien les sentiments des jeunes pionniers et l'atmosphère de la vie et du travail dans cette région frontalière. Seule la fusion du romantisme et du réalisme révolutionnaires a pu permettre aux artistes de symboliser, à travers la peinture de paysages grandioses, le noble idéal des défricheurs. Et, d'autre part, c'est en recourant à des procédés techniques tels que les contrastes de couleurs vives qu'ils peuvent mieux peindre les progrès de l'édification socialiste, le charme de la nature et le développement du Grand Désert du Nord.

«**Il y a là** [dans les régions rurales] **un univers où ils peuvent donner toute leur mesure.**» Les jeunes pionniers installés dans le Grand Désert du Nord sont en train d'illustrer la profondeur de ces paroles prononcées en 1955 par le président Mao.

Deux expositions nationales sur l'art

L'Exposition nationale de bandes dessinées et d'œuvres artistiques et l'Exposition nationale de photographies se sont tenues, l'une au Musée des Beaux-Arts de Chine, l'autre au Musée culturel des nationalités à Pékin, au mois d'octobre 1973.

La première exposition comprend quatre-vingt-sept séries de bandes dessinées et cent quatre-vingt-six peintures de style traditionnel. Toutes les œuvres chantent avec enthousiasme la révolution et l'édification socialistes de notre pays et campent les figures héroïques des ouvriers, paysans et soldats.

La bande dessinée, très populaire auprès des masses, a surtout la faveur des adolescents et des enfants. Depuis la Grande Révolution culturelle prolétarienne, la qualité des dessins s'est beaucoup améliorée et le tirage a largement augmenté. Les bandes dessinées exposées récemment ne présentent qu'un choix parmi des œuvres remarquables de toutes les parties du pays. Pour ce qui est des peintures de style traditionnel, les artistes ont fait de nouveaux efforts pour s'inspirer des meilleures techniques traditionnelles et pour assimiler les bonnes expériences de l'art étranger. Et on remarque une grande fraîcheur d'expression tant dans les œuvres des artistes

chevronnés, que dans celles des jeunes artistes ou même des simples amateurs.

L'Exposition nationale de photographies présente plus de trois cents réalisations d'artistes professionnels ou amateurs. Par l'ampleur des sujets et la variété de thèmes, cette exposition donne un fidèle reflet de la prospérité de l'industrie et de l'agriculture, de la vie menée par les jeunes gens instruits installés à la campagne et dans les régions montagneuses, de l'entrée des ouvriers, paysans et soldats aux universités et de la rééducation des cadres dans les écoles du 7 Mai.

Exposition artistique yougoslave à Pékin

L'Exposition yougoslave des peintures sur la guerre de libération nationale a été inaugurée à Pékin vers la fin du mois d'octobre dernier. Y ont été exposés au total 60 tableaux: huiles, lithographies, gravures sur cuivre et sur bois, dont les auteurs pour la plupart avaient combattu pour la libération nationale yougoslave. Cette exposition a permis aux visiteurs chinois de mieux connaître l'héroïque lutte que le peuple yougoslave avait menée pour la libération de la patrie et son indépendance nationale.

Les porcelaines de Kin-teh-tchen exposées à Pékin

De nouvelles porcelaines de Kin-teh-tchen — ville du Kiangsi réputée pour son art céramique — ont été exposées à Pékin en octobre dernier.

La beauté, la diversité et la richesse décorative de sa production valent depuis longtemps à cette ville les appréciations les plus élogieuses. Certains disent de ses porcelaines qu'elles sont «immaculées comme le jade, claires comme un miroir, minces comme une feuille de papier et sonores comme le xylophone ancien». Au cours de ces dernières années, l'art céramique a connu un nouvel essor à Kin-teh-tchen. Notre exposition compte plus de trois mille objets de six cents variétés: couverts, services à thé, services à vin, bols, plats, coupes, assiettes et autres ustensiles utilitaires; ou des porcelaines décoratives comme les vases, les lampes de table en forme de lanterne, les

sculptures ou les panneaux peints. Les objets traditionnels comme les céladons ou les émaux colorés connaissent un éventail de variétés encore plus large que par le passé. Les objets à revêtement de style ancien ou à revêtement rose, l'un et l'autre d'inspiration folklorique, ont connu un renouveau tant sur le plan technique que du point de vue de contenu.

Une exposition d'artisanat d'art dans le Anhouei

Une exposition d'artisanat d'art vient de s'ouvrir à Ho-fei, chef-lieu du Anhouei. Plus de deux mille objets y sont présentés, dont des panneaux de fer forgé de Wou-hou, et des encriers du district Che, rénovés tant du point de vue technique que sur le plan du contenu. Le panneau de fer forgé représente en relief et de manière vivante des personnages, des paysages ou des fleurs. Au cours de ces dernières années, en s'inspirant de procédés propres à la peinture traditionnelle, on a créé de nouvelles œuvres représentant l'état d'esprit des masses populaires ou l'édification socialiste du pays.

L'encrier du district Che est un modèle du genre. *La mare aux neuf dragons* montre, autour de l'encrier proprement dit, neuf de ces animaux fabuleux qui s'ébattent joyeusement et font toutes sortes de miracles, donnant ainsi l'impression d'une «mer» d'encre agitée. Les yeux des dragons épousent exactement les aspérités naturelles de la pierre. Les artistes, tout en continuant la technique traditionnelle, ont également utilisé les procédés de la sculpture des briques et réalisé avec finesse et habileté cette œuvre magnifique.

A côté des genres classiques, de nouvelles variétés de produits artisanaux ne cessent de paraître dans cette province. *Le grand pont du Yangtsé à Nankin*, vaste tableau en paille de blé, est une de ces œuvres remarquables. Des bateaux de lourd tonnage remontent le célèbre fleuve aux vagues houleuses; un train file à toute allure sur le pont-chemin de fer; des chaînes interminables de voitures et des foules de passants s'écoulent sur le pont-route; les trois drapeaux rouges flottent au vent sur la tête du pont; une pléiade d'usines côtoyent les voies d'accès. Ce tableau grandiose donne une image concrète et prospère de l'édification socialiste de notre pays.

Tchang-eh s'enfuit vers la lune, tableau de plumes, inspiré d'une légende populaire, est également une des meilleures nouvelles œuvres. La déesse, agitant ses manches, vole dans un ciel aux nuages irisés, vers le Palais lunaire à peine perceptible dans le brouillard des montagnes. L'œuvre a été composée avec environ mille plumes de paons, de faisans ou d'oies sauvages que les artistes ont auparavant trempées dans l'eau chaude, pliées et ciselées. Ils se sont largement inspirés, pour créer ce tableau, des procédés de la peinture traditionnelle et du papier découpé.

Deux oreillers en porcelaine anciens

Les fours du district Tse, province du Hopei, étaient connus dans tout le Nord de la Chine antique. Ces dernières années, on y a découvert de nombreuses porcelaines anciennes, dont deux oreillers, espèce de literie autrefois utilisée en été, d'une grande valeur artistique.

Les deux pièces, l'une et l'autre à motif noir sur fond blanc, datent respectivement des Song (960 — 1279) et des Yuan (1279—1368). Sur celle des Song est représenté un paysage. La scène est comme surplombée de hauts escarpements. On voit à droite un déploiement de petites collines et un cours d'eau auprès duquel fait halte un carrosse, apparemment venu de loin; sur un tertre tout proche, dominent trois pins altiers. A gauche, sur un pont de bois, le personnage principal, accompagné d'un garçon qui porte respectueusement un encrier, semble prêt à composer, plume en main, d'émouvantes strophes. La route se perd, au-delà du pont, dans de sombres forêts. Le tableau respire la poésie dans ses moindres détails.

L'oreiller des Yuan, également peint, retrace d'une façon vivante le pèlerinage de Hsiuan Tchouang, moine des Tang. Sur la face de l'oreiller, un chrysanthème décore chaque coin; sur l'un des plans latéraux, figurent des bambous dessinés d'un trait pur mais vigoureux; alors qu'un autre plan latéral montre un tigre fier et fougueux. L'histoire du pèlerinage fait allusion au voyage de Hsiuan Tchouang aux Indes, qui, à partir de 629, a duré dix-sept ans, permettant au moine de rapporter 657 volumes de canons bouddhiques. La légende, transmise de bouche à oreille, s'est répandue au long des années parmi la population de notre pays. Celle-ci, l'imagination aidant, n'a cessé de l'amplifier et de la développer. Au XIV^e^ siècle, l'écrivain Wou Tchen-en a édifié, sur la base de cette légende, tout un roman dit «mythique» intitulé *Le pèlerinage vers l'ouest*. La découverte de notre oreiller fournit de nouvelles et précieuses données sur la création de ce roman célèbre.

Rédaction et administration
Yu Tcheou Hong, Pékin (37), Chine
Imprimé en République populaire de Chine

L'exposition des machines agricoles de la commune (gravure sur bois en couleurs)
par Kouo Wen-cheou

中國文學

法文季刊1974年第1期

本刊代号2—931